

Henri Gougaud

*Contes
impatients
d'être vécus*



**Faire de sa vie
un beau récit**



ALBIN MICHEL

HENRI GOUGAUD

CONTES
IMPATIENTS
D'ÊTRE VÉCUS

ALBIN MICHEL

OceanofPDF.com

© Éditions Albin Michel, 2023

ISBN : 9782226485526

OceanofPDF.com

C'est chose tendre que la vie, et aisée à troubler.

Montaigne

OceanofPDF.com

En guise de prélude

Autant l'admettre sans détours, je n'ai pas l'ambition de vous instruire. J'ai plutôt celle (démessurée) de vous émerveiller, parce que je crois que sans curiosité désirante, sans envie de tomber des nues, sans innocence confiante, il n'est pas d'unisson possible, il n'est pas de vraie communion, il n'est pas d'ensemble content. Or, j'ai envie de vous voir contents.

Tout cela pour vous dire la raison simple qui m'a poussé à raconter les contes qui peuplent ce livre. Si je vous écris, en vérité, c'est que j'y suis forcé par l'impérieuse envie de vous toucher, de vous émouvoir autant que j'ai pu l'être à l'instant où j'ai découvert chacune de ces histoires. J'ai envie, je l'avoue, de vous faire oublier tout ce qui pourrait vous détourner de l'ébahissement, du coup de foudre tendre. De fait, nous sommes travaillés, vous et moi, par le même désir. Imaginez. Une blague vous amuse. Elle ne véhicule aucune information utile et pourtant elle allume en vous (par quelle magie ?) l'envie plus ou moins urgente de la raconter au premier compagnon venu. C'est d'ailleurs ainsi que les contes traditionnels se sont perpétués. Ils n'ont certes pas été portés par le prestige de leurs auteurs (d'auteurs, ils n'en ont pas, de prestige non plus), mais par l'étrange obligation que l'on s'est faite, au long des siècles, de ne pas les garder pour soi. De les partager.

Le conte est un élixir fabriqué par on ne sait quel apothicaire céleste. Il fait du bien par où il passe. C'est sa plus franche qualité. Sa vie ? Elle est suspecte et généralement peu considérée. On dit qu'il n'est pas sain de « se

raconter des histoires », de se faire des illusions. Pourtant, bien que personne, d'ordinaire, ne croie réel tel ou tel vieux récit, il n'en reste pas moins actif. Oserais-je dire : vivant ? J'ai de multiples preuves que les contes, ces illusions fécondes, peuvent apaiser, instruire, sauver des gens du désespoir, de la mort même, sans que l'on sache vraiment comment ils s'y prennent. Certains maîtres soufis affirment que la bonne histoire racontée au bon moment à la bonne personne peut changer le cours d'une vie. Je suis sûr de cela. Et je me dis que, peut-être, ce que l'on appelle la réalité, si fluctuante, si multiple, si éphémère, n'est qu'une apparence trop indécise pour être fiable.

Je sais qu'un certain refus du réel est le fondement même de tout progrès humain, dans la mesure où il faut avoir rêvé d'un toit sur la tête pour abandonner la caverne ou la belle étoile. Je sais que les mythes, les vérités irrationnelles, les vieilles histoires patiemment contées, au cours des siècles, sont finalement plus durables que les remparts les mieux armés de canons et de certitudes. Pensez à notre très antique obsession de voler, de déployer en plein ciel des ailes conquérantes. Les avions existeraient-ils, aujourd'hui, sans le mythe d'Icare mille fois répété ?

Impossible est impossible. Je ne sais plus qui a dit cela, un sage hindou peut-être, mais si j'ai foi en quelque chose, c'est en ces mots-là. Et si les contes étaient plus foisonnants de vérités que les plus précises des dissertations réalistes ? Et s'ils avaient le pouvoir de mettre au monde cet impossible-là ? Comment ? Eux seuls, peut-être, le savent. Mais est-ce vraiment un hasard s'ils nourrissent, s'ils protègent, s'ils gardent vivant, depuis les temps immémoriaux, le sentiment amoureux ? En permettant à nos cœurs de battre à l'unisson, dans la tendre chaleur du récit, ne peuplent-ils pas le monde d'un amour plus vrai, plus présent que ne l'est la soi-disant réalité ? Et si cette attirance mutuelle qu'éprouvent les êtres humains était non seulement la condition première de la survie de l'humanité, mais aussi

notre (presque) seule raison de vivre ? Et si, enfin, les contes nous étaient aussi nécessaires que les arbres, les sources, les herbes, les maisons ?

Ils nous accompagnent depuis que nous savons parler. Ils ne nous ont jamais quittés, pour peu que nous leur permettions de franchir le gué de notre raison. Ils nous ont aidés à survivre à nos guerres, nos pestes, nos révolutions, à traverser les monts, les déserts, les pires tempêtes du monde. Ils sont encore là, incapables de dire leur date de naissance, de nommer le pays où ils ont vu le jour, mais toujours prêts à réveiller le bon sang qui ne saurait mentir : le désir. Et que nous disent-ils, dans ce siècle bancal où nous devons réinventer notre façon de vivre ensemble ? Pour aller au plus simple, ils invitent qui veut à s'engager sur un chemin qui, étrangement, mène à l'autre aussi sûrement qu'à nous-mêmes.

Ils ne prêchent rien, pour personne, ils n'ont à diffuser aucune information, ils n'entrent dans aucun débat politique ou théologique. Alors où sont-ils ? Dans la vie. Non pas dans l'existence sociale plus ou moins bien payée, mais dans cette musique du cœur du monde qui rythme les découvertes, les amours, les naissances et les apprentissages, les combats sans témoins, les épreuves, les deuils, les adieux et les retrouvailles, la lumière au cœur des ténèbres. À chaque étape du chemin sachez qu'il est toujours un conte pour vous parler de ce qui vaut d'être entendu, pour vous aider à voir plus clair, pour apaiser ce qui peut l'être. Bref, il est temps que je vous laisse en leur compagnie bénéfique. Je vous souhaite de beaux émois.

1.

Venir au monde

*Si tu veux tracer ton chemin droit,
accroche ta charrue à une étoile.*

Proverbe berbère

OceanofPDF.com

La source des contes

Aux premiers jours des temps humains fut une femme sous un roc, parmi les chasseurs endormis. Elle veillait. Elle était inquiète. Elle serrait contre elle un enfant mal vêtu d'une peau de bête. Il avait peur. Il avait froid. Il ignorait tout de la nuit, des cris sans corps dans les feuillages, des frôlements dans les buissons, des êtres silencieux, obscurs, qui rôdaient autour de l'abri. Sa vie ne tenait qu'à sa mère. Il savait cela. Elle aussi. On n'avait pas encore inventé les prières. Ce nourrisson qui grelottait, il fallait pourtant l'apaiser. Mais comment ? Elle ne savait pas. Elle laissa aller sa voix frêle, chanta tout doux. L'enfant se tut. Alors elle lui dit des mots simples, et simple fut l'obscurité, elle lui chantonna sa tendresse, et tendre fut le creux des bras, elle lui murmura que le jour bientôt réveillerait la vie, et lui vint la foi des enfants qu'aucun démon ne saurait vaincre.

Cette femme, cette nuit-là, inventa le flot infini des chants et des contes du monde. Les torrents, les fleuves d'histoires où nos âmes aiment à se baigner viennent de cette source-là, une bouche de mère inquiète pour son enfant qui ne dort pas. Pense à elle, de temps en temps. Il n'est pas de conte en ce monde qui ne soit pour l'amour de toi.

Le joueur de luth

Il faut croire que Wen était né musicien. Son père était noble et lettré, sa vaste famille opulente, mais il goûtait peu les parfums des bibliothèques, des festins. Il préférait la voix du luth. Il lui semblait, à l'écouter, n'avoir plus ni corps ni pensée, n'être rien qu'un champ de merveilles. À qui pouvait-il confier ses émois, ses bonheurs secrets ? À personne parmi les êtres que seul le bruit des mots paraissait captiver. Il entreprit, bien sûr, des études classiques, sa condition l'y obligeait, mais il les oublia souvent dans son tas de cahiers fermés pour aller, clandestinement, apprendre à caresser le luth chez un maître voluptueux retiré des brumes du monde. Il va de soi qu'il échoua aux examens mandarinaux. Son père en éprouva une honte si vive que l'irrécupérable Wen dut fuir le palais familial. Il était pauvre désormais. Il se fit musicien errant.

Or, un jour qu'il jouait pour quelques paysans sur une place villageoise, il aperçut parmi les gens une sorte de vieux passant courbé sur sa canne de buis. L'homme écouta, un court moment, tapi, les yeux mi-clos, dans l'ombre d'un figuier, puis il assura sur l'épaule son sac de toile et s'en alla. Wen devina un instrument dans son vieux bagage efflanqué. Il lui courut après. Comme il le rejoignait :

– Pardonnez-moi, dit-il, je ne suis qu'apprenti, et vous me semblez vénérable. Puisque, à ce que je vois, vous êtes musicien, j'aimerais, s'il vous plaît, entendre votre avis sur mon art débutant et mes progrès possibles.

Ils étaient parvenus au seuil de la forêt. Le vieux fit une moue discrète, pencha la tête de côté.

– Vos doigts sont agiles, dit-il. Assez pour émouvoir des paysans fourbus, mais trop peu inspirés, hélas, pour faire danser les oiseaux.

Et sans un mot de plus il reprit son chemin.

Wen, têtu, le suivit de loin. Ils cheminèrent ainsi jusqu'à voir rougeoyer le ciel du crépuscule. Alors le vieux enfin fit halte, s'assit sous un arbre endormi et sortit un luth de son sac. Wen s'accroupit derrière un roc, la bouche ouverte, les yeux grands. La musique qui s'éleva fit frémir les feuillages sombres. Le jeune homme, pétrifié, vit deux grues blanches se poser sur le chemin soudain inondé de lumière. Elles chantèrent, elles dansèrent comme au temps des amours, accordées à la mélodie qui se déployait dans l'air calme. Le luth se tut. Silence, enfin. Les grues ensemble s'envolèrent vers les feux du soleil couchant. Alors Wen courut vers le vieil homme, et s'agenouillant à ses pieds, les yeux suppliants, les mains jointes :

– Maître, dit-il, enseignez-moi.

L'autre de haut en bas hocha enfin la tête.

L'apprentissage fut ardu. Le vieillard fut parfois patient, parfois rudement colérique, corrigeant à coups de bâton le moindre soupir de travers, sans cesse à traquer le son juste. Content ? Jamais. Impitoyable, jusqu'à sourire enfin, un soir.

– Mon fils, te voilà musicien. Mais tu n'as pas encore atteint le cœur de l'art que nous servons. Il te reste à ouvrir en toi-même une porte. Cela, tu dois le faire seul. Quand tu auras franchi le pas, retrouve-moi. Je t'attendrai dans la grotte des Fleurs de Jade, près de la montagne aux Trois Pics. Bonne vie !

Ils se saluèrent. L'un partit à l'est, l'autre à l'ouest.

Après trois ans de pluies, de neiges, de soleils, voici Wen au bout du chemin, les bras ouverts à son vieux maître au seuil de son rude logis. Son œil luisait. Il rayonnait. Son cœur roulait dans sa poitrine comme un orage bienfaisant.

– Bénissez votre fils, dit-il. J’ai joué, il y a quinze jours, dans la demeure d’un préfet. J’avais choisi un chant d’automne, et tandis que ma mélodie embrumait les yeux des convives, un vent mouillé, des feuilles mortes, des bouffées de nuages gris se sont engouffrés dans la salle. Dites-moi, ai-je ouvert la porte qui demeurait en moi fermée ?

Le vieillard, l’œil aigu, l’observa un moment, puis impatient soudain :

– Suis-moi.

Il s’en alla parmi les arbres. Au bord du lac du Ciel dans l’Eau il se posa en haut d’un roc et dit à Wen :

– Joue quelque chose qui réveille le temps d’hiver.

Le jeune homme accorda son luth, souffla sur le bout de ses doigts. Son chant monta, limpide, rejoignit les oiseaux, là-haut, dans l’air tranquille. Le vieux, calme d’abord, puis peu à peu ronchon, agacé, furibond :

– J’entends des notes, rien de plus ! Où sont les arbres défeuillés, la neige royale et muette, le vent mauvais, le lac gelé ? Chez ton préfet, pauvre de toi, un courant d’air entre deux portes, voilà l’événement majeur qui a tourneboulé tes sens ! Tu joues ? Allons donc, tu t’amuses ! Et moi qui espérais de toi la musique du cœur du monde !

Il fonça droit sur l’apprenti, empoigna son luth malhabile, le fracassa contre le roc. Wen gémit, se prit la poitrine, sentit son cœur déchiqueté. Il sanglota toute la nuit.

Au matin le vieillard à nouveau l’entraîna sur la rive du lac, le fit asseoir sur le rocher et lui tendit son propre luth. Il dit :

– C’est ta dernière chance. Je ne veux rien d’autre qu’entendre la vraie musique de l’hiver. Si elle te fuit toujours, mon fils, ton malheur sera mon malheur. Alors, j’irai mourir au fond des eaux du lac.

Wen baissa le front et joua. Il n'avait plus de cœur où réveiller l'espoir, plus de corps où nourrir son désir de beauté. Il joua pour personne, il joua pour l'hiver qui désormais régnait sur son âme défaite. Un vent neigeux bientôt se leva, gémissant. Il redressa le front. Il aperçut au loin son maître qui semblait marcher sur les eaux, mais non, le lac avait gelé. Sa main resta en l'air. Sa mélodie se tut. Alors dans la bourrasque il entendit le vieux qui lui criait, joyeux :

– Joue encore, ne cesse pas, sinon je coule, je me noie ! Et garde mon luth, je te l'offre ! Cadeau, mon fils, cadeau d'adieu !

Sur la glace lointaine éblouie de soleil n'était plus qu'une grue aux ailes déployées. Elle s'envola, majestueuse, et s'éloigna vers les Trois Pics en poussant un cri dans le ciel pareil à un rire d'enfant.

OceanofPDF.com

Cache-cache

Jour d'été, soleil nonchalant parmi les arbres du verger. Rabbi Baruch, les yeux mi-clos dans son fauteuil de vieil osier, regarde les enfants éclabousser l'air bleu de paillements pointus, de rires, de poursuites. Ils jouent à cache-cache. Yahel, son petit-fils, semble avoir découvert un creux de rocher introuvable. « Il est futé », se dit Baruch. Il en est content. Il sourit. Le fait est que ses compagnons cherchent longtemps le dégourdi, se fatiguent enfin, l'abandonnent à son absence de partout, d'autant qu'un avion ronronnant traverse lentement le ciel. Ils se le désignent, ils bondissent, agitent les mains, le saluent et s'en retournent à d'autres jeux.

Yahel attend encore un brin, puis risque un œil hors de son trou, sort de pied en cap au soleil. Aucun regard ne se soucie de son retour sous les oiseaux. Ses amis sont à d'autres jeux. Le voilà seul. Pourquoi ? Misère ! C'est injuste. On l'a oublié ! Il s'étonne, il se sent puni. Du coup ses yeux débordent, il court à son grand-père, il lui raconte son chagrin. Et voilà que rabbi Baruch lui aussi renifle une larme.

Il serre l'enfant contre lui, il lui caresse les cheveux.

– Mon petit, lui dit-il, ton histoire est terrible. Il me vient à l'esprit qu'elle nous parle de Dieu. Il s'est caché, ce grand enfant, et il attend qu'on le déniche, mais personne, dans ce bas-monde, ne veut plus jouer avec lui.

La musique du cœur du monde

Il est dit qu'à l'aube des temps, avant que le monde s'éveille, avant même que l'Éternel n'ait fleuri le jardin d'Éden, l'âme vivait, insouciante, libre de visiter les mers, de parcourir les univers, de goûter les saveurs naissantes partout où la vie s'animait. Elle était heureuse. Elle le fut jusqu'à ce jour d'avant les jours où sur le seuil de sa demeure le Créateur pétrit Adam. Après quoi il voulut que l'âme habite désormais le corps de l'homme neuf, mais elle s'effaroucha, grimaça, recula, flaira cette prison de chair que Vieux Père lui désignait. Elle n'en voulut à aucun prix, elle s'enfuit au fin fond du monde.

Et voilà Dieu embarrassé. Il ne voulait pas la forcer, ce n'était pas dans ses manières. Mais par ailleurs comment abandonner Adam seul au monde, dans ses ténèbres ? Il réfléchit. Une idée vint. Elle lui fit pétiller les yeux. D'un claquement de doigts devant sa barbe blanche il fit tomber du ciel des anges musiciens. Voix hautes, graves, percussions, envols de flûtes, violons, harpes emplirent aussitôt l'univers. L'âme tremblante, au bout du monde, entendit, s'étonna, s'émerveilla bientôt de ces sons inouïs qui lui donnaient l'envie de chanter avec eux, de rire, de danser, d'oublier enfin cet effroi qui l'avait longtemps engourdie. Un instant elle s'abandonna entre les bras du Créateur. Elle le sentit, dans son ivresse, ouvrir le corps obscur d'Adam. Tout doux il la poussa dedans, et le cœur du nouveau vivant enfin s'anima, s'échauffa.

Ce rythme sourd, dans nos poitrines, c'est ce qui nous reste des anges et de leur musique infinie. Et quand nous vient un chant, un air qui parfois nous émeut aux larmes, ne cherchez pas pourquoi. C'est l'âme qui remue. Elle se souvient du temps lointain où elle emplissait l'univers et s'émerveillait d'être libre comme la fille aimée de Dieu.

OceanofPDF.com

Le flocon de neige

Une mésange, une colombe sur une branche défeuillée. Elles contemplent l'horizon gris, puis la mésange, à sa compagne :

– Toi qui pris ton envol, jadis, des mains ouvertes de Noé, dis, que pèse un flocon de neige ?

L'autre roucoule :

– Moins que rien.

Long silence gelé, puis la mésange :

– Écoute. J'ai passé la dernière nuit à l'abri d'un creux de vieux chêne. Je ne pouvais dormir, Dieu se taisait trop fort. Alors, pour tromper mon ennui, comme il neigeait lourd dans le noir, je me suis amusée à compter les flocons sur la première branche à portée de mon œil. Je ne te dirai pas leur nombre, qu'importe, je l'ai oublié. Mais ce qui me reste en mémoire, et j'en ressens encore un bonheur inconnu, c'est le vol léger de l'un d'eux qui tourbillonna dans l'air sombre, hésita, enfin se posa, et la branche, épuisée par le poids ridicule de ce dernier venu, s'effondra lamentablement.

La mésange se tait. La colombe, rieuse :

– Une idée toute nue me vient. Ne manque peut-être qu'un rien, un flocon, une nuit de neige, pour que tombent les branches mortes qui nous embroussaillent la vie. Je ne t'oublierai pas, mésange.

– Moi non plus, colombe. Bon vent !

Chanter le monde

Faire surgir là une source, là un roc, là une montagne, semer un peu partout la vie, tel fut aux premiers temps, chez les vieux Australiens, le travail confié aux Esprits Créateurs. Et il est dit qu'ils ont chanté, tandis qu'ils les mettaient au monde, les lacs, les animaux, les plantes, les rochers. Ainsi, chaque trou d'eau, chaque mont, chaque grotte, aujourd'hui encore, a son chant. On les désigne en les chantant, façon de rappeler sans cesse l'origine sacrée de tout, du brin d'herbe au ruisseau, du caillou à l'étoile. Les anges ne sont jamais loin, souvenez-vous-en, bonnes gens.

OceanofPDF.com

Vive la vie !

Moïshé, le porteur d'eau, est pauvre, mais qu'importe. Il pleut sur son chemin, son cœur est tout soleil, il marche vers Lublin où l'attend, il le sait, le bien-aimé rabbin de cette grande ville. Cet homme rare, chaque automne, l'invite à fêter avec lui le premier jour de l'année juive. Sou par sou, dans sa tirelire, il a patiemment épargné l'argent nécessaire au voyage, et sous ses pas, ce matin-là, voici la cité tant rêvée, ses fontaines, ses rues pavées, sa chère synagogue, enfin. Il frappe au portail, son cœur danse. Son ami le rabbin apparaît sur le seuil. Les bras ouverts ? Le rire aux yeux ? Hélas, surprise insupportable.

– Va-t'en, Moïshé, rentre chez toi. Ta présence ici me fait peine. Ouste ! Je ne veux plus te voir !

Claquement sec au nez du voyageur pantois, effondrement du ciel, du monde. Moïshé ne voit plus que brouillard. Il veut parler, il balbutie. Il reste un long moment la mâchoire pendante à chercher son esprit dans le flou alentour, puis que faire ? Il s'en va, titubant, le dos courbe.

À la nuit tombée une auberge sort de l'ombre au bord du chemin. Il pousse la porte, éreinté. Dès l'entrée il est accueilli par des chants, des rires, des danses dans les lueurs dorées des lampes, des bougies. Une troupe de pèlerins laisse aller sa joie innocente. Ils sont en route pour Lublin où ils vont fêter l'an nouveau. Moïshé s'assoit dans un coin sombre. Il a l'air perdu. Quelques-uns s'approchent.

– Tu sembles bien triste, l'ami. Quel chagrin te ronge les sangs ?

L'autre répond, la tête basse :

– Le rabbin de Lublin, mon ami de toujours, m'a interdit la synagogue, je ne sais même pas pourquoi.

Et dans un sanglot lamentable :

– Une veille de jour de l'an, la plus belle fête du monde !

Les hommes se taisent un moment, puis l'un d'eux, le verre haut levé :

– Oublie ton chagrin, compagnon ! À la vie ! Elle nous veut contents !

Un autre, lui servant à boire :

– Que cette année soit ton amie !

– Qu'elle te soit un régal d'orange !

– Qu'elle te soit un rire d'amour !

– À la vie, Moïshé, à la vie !

Et tous dans leurs danses l'entraînent, dans leurs chansons offertes au ciel, dans leur amitié débridée, avec une telle ferveur que la tristesse du perdu quitte son corps et se défait comme la brume au soleil neuf. Il chante aussi, il bat des mains, il rit, tournoie jusqu'au vertige, festoie jusqu'au lever du jour. Alors les pèlerins sortent dans le matin.

– Moïshé, viens avec nous, monte dans la carriole ! Le rabbin, si tu as péché, te pardonnera, c'est un sage !

On l'entoure, on le pousse, il grimpe. Bref, il s'en retourne à Lublin.

Les voici parvenus devant la synagogue. Le rabbin est là, sur le seuil. Il voit Moïshé tenter de cacher son visage. Il accourt à lui, les mains hautes. Il dit :

– Te voilà revenu ! Oh, jour béni, tant espéré ! Donne-moi la main, que je t'aide à descendre de ce chariot. Tu ne peux savoir quel plaisir tu fais à ma vieillesse inquiète. Quand je t'ai vu paraître, hier, sais-tu bien qui t'accompagnait ? L'ombre de l'ange de la mort ! Je t'ai donc renvoyé chez toi afin que tu vives, tranquille, tes derniers jours dans ta maison, avec ta femme et tes enfants. Mais voici qu'en chemin te sont venus ces gens, cette troupe de pèlerins qui ont chanté pour ton bonheur d'un cœur si joyeux et

puissant que l'ange noir, découragé, a pris son manteau et bonsoir ! Tu as fait, cette belle nuit, une fameuse découverte. Seule la joie effraie la mort, elle est le soleil de la vie. Ne l'oublie jamais, mon ami !

OceanofPDF.com

La femme Bison Blanc

Il est dit qu'au temps sans chemins, au temps d'avant les guerriers pâles, au temps où Dieu, le Grand Esprit, errait seul dans la plaine nue, ceux de la nation lakota firent leur feu, un jour d'été, au bord d'une jeune rivière. Alentour, jusqu'aux horizons, le soleil et les fleurs sauvages. Pas de gibier. Rien à manger. Depuis quelques saisons, la faim les poursuivait. Elle était désormais face à leurs têtes maigres. Alors, l'œil du chef désigna, parmi ses hommes, deux chasseurs. Ils partirent aussitôt sans armes à la recherche des bisons qui semblaient avoir fui le monde.

Après quatre journées de rochers en ruisseaux et d'arbres solitaires en ravines désertes, muets, dents serrées, regard noir, ils arrivèrent en plein midi sur une colline venteuse d'où ils pouvaient voir aussi loin qu'un regard humain peut aller. Devant eux, l'infini des herbes. Comme ils contemplaient l'horizon, chacun tout à coup se raidit, empoigna l'épaule de l'autre. Un point blanc venait d'apparaître dans la brume, au fond du visible. Il s'avança. Il grossit vite. Un bison, peut-être ? Mais non. Une jeune fille céleste dans un halo ensoleillé. À trois pas des hommes elle fit halte. Un moment ils la contemplèrent, la bouche ouverte, extasiés. Longue robe en peau d'élan blanc, chevelure tressée à gauche, libre et bleu nuit du côté droit, dans sa main des feuilles de sauge, un regard à trouser le cœur du plus rocheux des rois du monde. Elle sourit à peine. Elle leur dit :

– Vous n'avez pas marché en vain. La nation des bisons m'a confié le soin de porter un message au peuple lakota. Il est de bon secours. Vous en

serez heureux.

Le plus jeune des deux chasseurs, fasciné, éperdu d'amour, voulut caresser son visage, son corps peut-être. Il s'approcha. A peine l'eut-il effleurée qu'il tomba en cendres fumantes. Elle n'en parut pas affectée. Il ne désirait qu'une femme. Elle était un être sacré. Elle dit au survivant :

– Retourne chez les tiens. Fais dresser un vaste tipi aussi haut qu'un arbre rêvé. Dans ce tipi nouveau fais bâtir un autel. Sur cet autel dépose un crâne de bison. Je viendrai dans quatre matins. Alors je dirai à ton peuple comment vivre en frère de cœur avec tous les vivants du monde.

Son corps s'effaça dans l'air bleu. Le chasseur revint au village.

On accourut sur son chemin dès qu'on le vit au loin paraître. Il dit à tous l'apparition et sa foudroyante beauté, ses paroles, ses volontés. Elles furent aussitôt accomplies. Dès l'aube du quatrième jour, tout le village s'assembla au seuil du tipi magnifique. Chacun se tut quand elle parut devant le soleil rougeoyant. Le calumet sacré au creux des mains ouvertes, elle s'avança, elle vint aux hommes. L'ancien de la tribu lui dit :

– Nous sommes honorés d'accueillir ton visage, ton souffle, ton savoir. Nous n'avons pas la moindre viande à t'offrir, ô femme d'En-Haut ! Nous ne pouvons que te prier d'accepter cette eau de rivière que nous avons puisée pour toi. Pardonne notre pauvreté.

Elle s'inclina, remercia, puis vint l'instant inoubliable.

La femme Bison Blanc (ainsi la nomme-t-on depuis ce jour béni) apprit au peuple lakota comment fumer le calumet. Elle le bourra de tabac rouge et de brins d'écorce de saule, elle l'alluma aux braises offertes par l'Ancien dans une bassine de terre, puis autour de l'autel elle se mit à tourner comme le fait la vie sans fin, du matin à la nuit, de la nuit au levant, et tous, dans sa fumée, perçurent, émerveillés, la présence du Grand Esprit. Alors elle dit à l'assemblée :

– Par le feu qui rougeoit dans la pipe sacrée, soyez la prière vivante qui plaît à Grand-Père d’En-Haut autant qu’à Grand-Mère d’En-Bas. Soyez le pont qui tout unit, terre et ciel, oiseaux et bisons, fleuves, rochers, forêts et plaines. Nous sommes une seule famille, enfants du temps et de la vie !

Et puis aux femmes elle dit ces mots :

– Vous êtes filles de la Terre, autant utiles à vos tribus que vos chasseurs et vos guerriers. Votre corps leur a donné vie, ils sont les fruits de votre sang. N’oubliez pas d’en être fières !

Enfin penchée sur les enfants assis en rond, le nez levé :

– Respectez vos parents, ils nourrissent vos bouches, grandissez en savoir, en courage, en bonté. Un jour vos mains tiendront le calumet des sages. Qu’il vous guide sans peur dans la vie infinie !

Elle tendit la pipe sacrée au chef du peuple lakota, et sans autre mot s’en alla.

Comme elle marchait vers l’horizon, tous la virent en pleine lumière se changer en bison à la fourrure blanche. Ceux de son peuple, en grands troupes, revinrent bientôt dans la plaine. Par souci de nourrir les hommes, on dit qu’ils s’offrirent à la mort. Peut-être sommes-nous aimés au-delà de l’imaginable, mais nous ne le saurons jamais.

L'immortel

Incontestablement, Li était un bel homme. Il le savait, il en jouait avec la volupté secrète qu'il aimait parfois éprouver quand il voyait son regard bleu émouvoir les yeux doux des femmes. Son élégance inégalée ravissait même les lettrés accourus à son ermitage avec leurs espoirs débordants et leurs questions irrésolues. Car Li était aussi le plus fameux docteur de la Chine savante. Ses pouvoirs étaient aussi grands, en vérité, que sa beauté. Herboriste encyclopédique, médecin des corps et des cœurs, lui seul savait accommoder, sur son feu parfumé de prières précises, l'élixir des cinq éléments, remède redouté de tous les maux du monde. Il pratiquait aussi l'art parfois dangereux du voyage hors du corps. Mais probablement entravé par le léger excès d'amour qu'il éprouvait pour sa personne, il n'avait pas encore atteint l'au-delà du monde éphémère où demeurent les Immortels.

Or, ce beau maître avait un disciple fidèle accoutumé à ces envols hors des limites convenues. D'ordinaire il gardait le corps de toute atteinte maléfique quand l'occupant quittait son aimable logis. Donc, vint le soir banal autant qu'exceptionnel où maître Li se coucha tôt, et comme l'apprenti lui servait sa tisane :

– Cette nuit, lui dit-il, je sors. Tu me vois heureux, mon ami. Il m'est accordé d'assister au conciliabule annuel de l'immortelle confrérie qui se tiendra, la nuit de la prochaine lune, dans les brumes du mont Hou Ha. Mon esprit est prêt à partir. En attendant qu'il s'en revienne, je confie mon corps

à tes soins. Si dans six jours (écoute bien) il ne se réveille pas plus qu'une marmotte en plein hiver, brûle sa peau, ses os, ses entrailles et le reste. Je ne veux pas risquer qu'un diable vagabond vienne pondre ses puanteurs dans ma carcasse inoccupée. Sixième jour. Compris ? À l'aube. Je serai là, ou nulle part. Adieu peut-être, ou au revoir.

Les yeux clos, il ne bougea plus.

Cinquième nuit. Paisible ? Non. Coups de poing, appels éperdus à la porte de l'ermitage. Le disciple accourt, trébuchant, les yeux embrumés de sommeil. Sur le seuil, son frère cadet dans un halo de lune pâle.

– Notre mère se meurt, dit-il, elle te réclame. Elle ne verra pas le matin.

L'autre, affolé, cherche que faire, regarde à droite, à gauche. Rien. L'esprit de Li est en retard. Courte prière : « Où êtes-vous ? Répondez-moi, je vous en prie ! » Pas le moindre signe. Silence. L'aube fatale n'est pas loin. L'esprit de Li a dû se perdre dans les brouillards du mont Hou Ha. Le disciple s'en persuade. « S'il devait revenir, il serait déjà là, se dit-il. Tant pis, je le brûle. » Il empile à la hâte une brassée de bois, jette son maître au feu et court à la mourante.

L'aube semble en retard. On dirait qu'elle attend. « J'arrive ! » crie l'esprit de Li. Il survole son ermitage. Et que voit-il, là, dans le pré ? Un bûcher funèbre bâclé, son corps à demi consumé. Adieu le bel homme qu'il fut et qu'il ne sera jamais plus ! Il est mort, d'accord, c'est fâcheux, mais pas question d'en faire un drame. L'extrême urgence, pour l'instant, est de dénicher quelque part un corps encore utilisable, sinon que risque-t-il ? De perdre son savoir patiemment peaufiné, de le voir (malheur !) se dissoudre dans les nuées de l'au-delà et de se découvrir tout nu, sans plus de mémoire savante qu'un nourrisson réincarné. Il cherche donc un presque mort, trouve un vieux au travers d'un lit. Non, déjà raide. Un autre, vite ! Un enfant perdu. Trop petit. L'aube pâlit, il n'en peut plus. Un mendiant, enfin, mal en point, affalé contre un mur en ruine. Le bougre est aussi laid que le maître

fut beau. Bossu, boiteux, borgne, édenté, son souffle ne peut plus courber un brin de paille. L'autre n'hésite qu'un instant. Il fonce dans le corps bancal.

C'est ainsi rhabillé de peau qu'il parvint au bout de sa route. Il chemine aujourd'hui parmi les Immortels que rencontrent parfois les simples. Li au bâton de fer (c'est ainsi qu'on le nomme) est leur dernier venu. Difforme mais de bon secours, docteur infailible des pauvres et bienveillant comme un printemps, on le dit semblable à la vie, laide aujourd'hui, belle demain, mystérieuse, folle, infinie.

OceanofPDF.com

Sept questions

Il est dit que le jour où Salomon entra dans sa douzième année, le roi David son père en secret vint à lui dans le jardin où il jouait avec ses oiseaux familiers.

– Il est temps, lui dit-il, qu'avant mes derniers jours je m'assure que tu es digne d'occuper ce trône sacré que j'ai hâte de te léguer. J'ai sept questions à te poser. Es-tu prêt à les écouter ?

Ils s'étaient assis sous un cèdre où jouaient l'ombre et le soleil.

– Je le suis, mon père. Parlez.

Le vieux David dressa l'index.

– Quel est l'homme qui fut sans mère et qui en elle disparut ?

– Adam, né de la terre, enfoui sous la poussière à son heure dernière.

– Quel est l'événement le plus sûr ici-bas ?

– La mort, évidemment.

– Et le moins sûr, mon fils ?

– La mort après la mort.

– Qu'est-ce que rien ?

– C'est le monde.

– Et tout ?

– Le Créateur.

– Quelle est la chose sous le ciel la plus désirable qui soit ?

– La paix sur la terre des hommes.

– Et la plus insensée ?

– Le mépris de la paix.

David hocha sa tête blanche, sourit et dit :

– Te voilà roi.

Il avait douze ans, l'âge tendre. En vérité ce fut ce jour que le dieu du Temps l'accueillit dans la lumière des légendes.

OceanofPDF.com

2.

L'illusion féconde

*Dans le désert,
N'y eût-il qu'une seule goutte d'eau
Qui rêve tout bas,
N'y eût-il dans le désert
Qu'une graine volante qui rêve tout haut,
C'est assez.*

Aimé Césaire

OceanofPDF.com

Fleur bleue

Il était un roi sans famille, un roi solitaire et secret. Il était beau comme l'automne, bienveillant comme un soir d'été. Il semblait pourtant s'ennuyer, quoi que lui disent ses ministres. Son regard ne s'illuminait que passé le seuil du jardin où il venait chaque soir vivre avant que ne tombe la nuit. Il aimait ce lieu sans pareil comme son paradis intime. Il parlait à ses arbres, à ses herbes, à ses fleurs, et les arbres, les fleurs, les herbes, l'accueillaient, frémissants, comme leur bon ami.

Or il advint qu'un jour ce roi parte en voyage. Son premier désir, au retour, fut de goûter aux retrouvailles avec son jardin bien-aimé. À peine entré parmi les senteurs de la terre il tourna la tête partout, le regard soudain effaré. Où tout jadis jouait à vivre n'était plus que mélancolie, tiges courbées, feuillage sec. Au pied d'un pin aux branches sombres les mains jointes il s'agenouilla. Il lui dit :

– Mon ami, mon frère, quel malheur t'est tombé dessus ?

Le pin répondit à voix lasse :

– Tu es parti, je t'ai cherché. Mon œil n'a rencontré que le père pommier autant aimé du ciel que des gens de la terre. J'ai envié les fruits qu'il porte et je me suis découragé d'en avoir jamais de semblables. Alors mon cœur s'est desséché.

Le roi, la figure froissée, accourut auprès du pommier. Il le vit errant dans son âme comme un traîne-misère en deuil. Il dit :

– Et toi, beau nourricier, quel mauvais sort te fut jeté ?

– Tu es parti, je t’ai cherché, et je n’ai rien vu que la rose. Oh, son parfum ! Oh, sa noblesse ! J’ai pensé que jamais mes pommes n’approcheraient, même de loin, son étourdissante beauté. Alors, dis-moi, à quoi bon vivre, si c’est pour n’être qu’un pommier ?

L’ami vint se pencher sur la rose pâlotte. Il voulut parler. Il ne put.

– Je me meurs moi aussi, dit-elle. Regarde l’érable, là-bas. Il vivra cent ans, plus peut-être. Et moi ? J’ose à peine y penser. À quoi bon grimper au soleil pour si peu de temps près de toi ?

Comme le roi cherchait, la bouche bégayante, un semblant de réponse, il aperçut, dans l’herbe, une fleurette bleue qui semblait, même sans visage, rire des embarras du jour. Le maître du jardin s’assit à côté d’elle, et les yeux tombés sur les joues :

– Notre jardin se meurt et tu fais la jolie ! Vois les malheurs qui t’environnent. Ton bonheur insulte la vie !

– Non, beau Seigneur, répondit-elle. J’ai connu moi aussi cet épuisant chagrin qu’endurent mes frères, mes sœurs. Je me suis dit : « Pauvre bleurette, qui es-tu à côté du pin, de sa majesté sans défaut, de son éternelle verdure ? Et regarde-toi donc à deux pas du pommier ! Tu ne vaux même pas un pépin de ses pommes. Quant à la rose, hélas, n’en parlons même pas. Elle fréquente les dieux, et moi les libellules ! » Bref, une nuit d’été, comme l’aube venait, j’ai objectivement constaté ma misère, mon inutilité, ma nullité parfaite dans ce monde trop grand pour moi. Parmi mes herbes familières je me suis laissée dépérir. Et puis au soleil neuf une idée m’est venue. « Le roi, me suis-je dit, est, des vivants connus, le plus sage qui soit. S’il avait désiré, là où je fus semée, quelque une autre à ma place, à coup sûr il l’aurait plantée. Si donc il m’a choisie, c’est qu’il me voulait, moi, de haut en bas moi seule, telle enfin que je suis. » Et j’ai à l’instant décidé, pour ton plaisir, roi de ma vie, d’être la plus belle possible !

Tandis qu’elle parlait, dit le conte, le jardin avait refleurì. Ce fut un miracle sans bruit. Si tu ne le crois pas, tant pis.

Les femmes qui savent

Il était dit, jadis, autour des feux du soir, que les femmes des temps anciens savaient seules pousser le mal hors du corps douloureux des hommes. Comment leur fut donné ce pouvoir guérisseur ? Ouvrez vos oreilles et vos yeux, que le savoir entre chez vous comme un oiseau par la fenêtre.

Un jour, comme à leur habitude, les hommes vont, dans la forêt, à la chasse aux oiseaux cachés dans les feuillages. Ils cheminent, muets, l'arc et les flèches au poing, le dos courbe, l'œil aux aguets. Au moindre bruissement dans l'ombre des grands arbres leur pied reste un instant en l'air, leur tête vire à droite, à gauche. Et voilà qu'une voix, soudain, les pétrifie. Un chant plaintif, mélancolique monte d'une clairière, au loin. Aucun être connu ne sait chanter ainsi, aucune bête, aucun vivant. Ils s'accroupissent, se regardent. Ils rampent enfin, le nez dans les senteurs mouillées, jusqu'aux derniers buissons avant les fleurs dans l'herbe. Ils écartent deux branches et que voient-ils assis, dans une trouée de soleil ? Un vieil orang-outang à la lourde carrure. Que chante-t-il, la tête au ciel ?

*Je suis né où la lune penche
Je fus un roi puissant et beau
Et maintenant mes jambes flanchent
Je ne peux plus grimper aux branches
Qui m'appellent, là-haut, là-haut !*

Les hommes en restent bouche bée.

– Quel animal intelligent ! se murmurent-ils, jubilants. Tuons-le, ses crocs et ses griffes feront de précieux talismans !

Ils se dressent, tendent leur arc. Alors l'orang-outang se tait, lève la main et dit à voix lente d'aïeul :

– Hommes, ne tuez pas mon savoir, mes secrets. Je dois (c'est la loi des mourants) les confier, avant de me taire à jamais, à celles qui, mieux que vos flèches, savent perpétuer la vie. Appelez vos filles, vos femmes. Vous, les hommes, disparaissez ! À elles seules je dirai ce que mes ancêtres savaient !

Les chasseurs reculent, craintifs, puis ils s'enfuient d'ombre en soleil, alertent à grand bruit leurs compagnes au seuil des huttes villageoises. Elles abandonnent leurs travaux, elles accourent dans la clairière.

– Grand-père orang-outang, ne meurs pas, disent-elles. Comme ton cœur est fatigué, et pourtant comme tes yeux brillent !

Elles construisent autour de son corps une cabane de feuillage, elles s'enferment avec lui à l'abri des regards. Alors trois jours durant, à voix basse, en secret, le vieux de la forêt leur apprend ce qu'il sait. Il dit comment soigner les morsures des bêtes, comment se délivrer du venin des serpents, des fièvres, des douleurs et des chagrins de ventre. Il leur apprend enfin quelles herbes guérissent, et les incantations qui conjurent les sorts. Le troisième jour à minuit, enfin vidé de tout savoir, il meurt et son regard s'envole. Jusqu'à l'aube les femmes chantent la mélodie de l'au revoir, puis s'en reviennent à leurs travaux, à leurs amours, à leurs silences.

J'ai rencontré la vérité. Elle était nue, je l'ai vêtue. Que mes paroles la réchauffent et que mon histoire la porte partout où elle est désirée.

La charrette dans le fossé

Un voyageur insouciant rencontre un jour, sur son chemin, une charrette mal en point. Une roue enfoncée dans le fossé bourbeux, l'autre en l'air, roulant dans le vide, le chargement de foin à moitié évadé, le charretier exaspéré houspillant sa paire de bœufs, le spectacle vaut une halte. Le passant, sobrement, constate :

– Te voilà dans un beau pétrin.

L'autre éponge son front suant.

– Plutôt que de me regarder, lui dit-il, tu pourrais m'aider.

Le passant grogne, fait la moue. Il ausculte l'accidentée puis fait « non » de la tête. Il dit :

– Faudrait soulever la charrette. Inutile de s'escrimer, elle est plus lourde que tes bœufs.

– Nous pourrions au moins essayer, mais tu ne veux pas (il s'énerve), voilà, c'est clair, tu ne veux pas !

Le voyageur est un brave homme.

– Allons, du calme, lui dit-il. Voyons tout cela de plus près.

Glisser des planches sous la roue, trouver un levier efficace, peser dessus à quatre poings, longtemps ils s'efforcent, ils s'acharnent. La charrette grince, elle remue, se balance un brin, reprend vie, retombe enfin sur le chemin.

– En route ! dit le paysan.

Ils cheminent un moment sans rien trouver à dire, puis le voyageur, intrigué :

– Comment diable as-tu pu penser que je ne voulais pas t’aider ?

– Tu avais décidé que tu ne pouvais pas. Comment te savoir incapable avant d’avoir au moins tenté ?

– Mais par quel drôle de hasard, à toi qui ne m’avais jamais vu, s’est imposée la certitude que tu pouvais compter sur moi ?

– L’idée m’en est venue quand il m’est apparu que je ne sais quel inconnu t’avait poussé à ma rencontre.

– Tu crois donc, dit le voyageur, que ta charrette et son fourbi ont basculé dans la gadoue pour qu’il me soit donné, simplement, de t’aider ?

Le paysan :

– Évidemment ! Pour quelle autre raison, mon frère ?

OceanofPDF.com

Un peu d'eau

Il advint qu'un jour malvenu un jeune étudiant et son maître se perdirent dans le désert. Plus de chemin sous leurs pieds nus, plus d'oiseaux dans le bleu du ciel, au fond du sac, plus un croûton, dans la gourde, plus une goutte.

– Un dernier espoir me fait signe, dit le jeune homme. Attendez-moi. S'il s'éteint, bon vent à nos âmes, je reviens mourir près de vous.

À grand-peine il grimpa sur le dos d'une dune. Et que vit-il, au loin ? Un lac, et sur son rivage, une ville. Les bras en ailes de moulin il appela son compagnon, lui cria qu'ils étaient sauvés, le rejoignit, le souffle rauque. Le vieillard lui dit :

– Mon garçon, mes jambes ne me portent plus. Ne tarde pas, va et reviens avec une fiole d'eau fraîche. Je t'attends là, sous ce rocher. Je survivrai, si tu fais vite.

L'étudiant courut vers la vie.

Il but au premier puits venu. Des femmes, alentour, bavardaient, houspillaient des enfants criards, emplissaient leurs cruches, leurs seaux. Comme il s'essuyait la figure, il vit à dix pas une fille qui l'observait, les yeux rieurs. Le soleil caressait la courbe de ses hanches, son long cou, ses épaules, son regard lumineux. Elle tourna les talons, vivement s'en alla. Il la suivit par les ruelles jusqu'à l'échoppe bleue d'un marchand de quincailleries. Elle disparut dans sa pénombre où le garçon ne put entrer. Sur le seuil se tenait son père. Ce ne pouvait être que lui. Œil rusé, bedaine

paisible. Les deux hommes se saluèrent, parlèrent de tout et de rien. Le boutiquier avait besoin d'un bon vendeur de casseroles.

– Pourquoi pas moi, dit le jeune homme, si ta fille veut bien m'aider ?

Elle l'aida bien. Il l'épousa. Le père vieillit et mourut. L'époux agrandit la boutique, se fit lui aussi bedonnant.

Un jour, passant devant le puits où les yeux futés de sa femme l'avaient pris par le bout du nez, lui revint à l'esprit son compagnon d'errance abandonné dans le désert. Il l'avait oublié. La honte l'empoigna. Il courut recueillir ses restes en bafouillant « pardon, pardon ». Le rocher était toujours là, son maître aussi, couché à l'ombre. Il frotta ses yeux endormis, bâilla et dit à son disciple :

– Cette eau que je t'ai demandée, où est-elle, mon fils ? J'ai soif.

Le pinceau magique

On est pauvre quand on a peu. Ma Liang n'avait rien sous le ciel. Il vivait dans une grotte creusée dans la falaise haute d'où dégringolait le village où sa mère, bon an mal an, avait trimé jusqu'à la mort qui l'amena on ne sait où, une nuit d'hiver sans étoiles. Ma Liang, son fils, avait sept ans. Elle ne lui laissa rien que son cœur à l'ouvrage. C'était assez pour que l'enfant estime sa vie supportable. Pour un bol de riz quotidien, aux villageois compatissants il offrit ses fagots de branches, ses bras pour pousser la charrue, sa compagnie les jours de peine, jusqu'au soir où errant par les rues du village il aperçut, sous un toit bas, dans la lueur d'une bougie, les contours mouvants d'un vieil homme occupé à peindre un bambou. Combien de temps resta-t-il là, à l'observer, la bouche ouverte, l'esprit envolé de son corps, le cœur cognant contre sa porte, impatient de s'ouvrir tout grand ? La lune et les étoiles vinrent comme autant de regards amis. Peindre, approcher l'inexprimable d'une caresse de pinceau ! Il n'eut pas besoin de paroles pour se dire à quoi, désormais, il voulait consacrer sa vie.

De ce jour, seul dans la forêt, ses fagots à peine liés, il prit le temps, assis dans l'herbe, de dessiner d'un bout de bois sur la terre humide un visage, une feuille morte tombée, une maison parmi les arbres. D'une branche noircie au feu il couvrit les murs de sa grotte de ce qu'il voyait au-dehors. La vie qui animait les êtres, voilà ce qui lui importait. Mais bientôt ces œuvres fragiles ne suffirent plus à son œil. Pour honorer les dieux du

monde, il avait besoin d'un pinceau, d'encre pures, multicolores. Mais comment payer ces trésors ?

Il est des miracles endormis que parfois les songes réveillent. Ma Liang, un soir, se coucha tôt. Il vit apparaître un vieillard qui s'assit au bord de son lit, tira de sa poche un pinceau, le lui tendit, et murmura :

– Il est magique. Garde-le, et ne t'en sépare jamais.

À l'aube à peine née, l'enfant revint au monde. Avant d'ouvrir les yeux il remua la main. Il sentit là l'objet qu'il n'osait espérer. Dans son cœur il remercia les Invisibles bienveillants qui lui avaient offert son rêve, puis sortit au soleil nouveau.

Il avait besoin maintenant de toutes les couleurs du monde. Il broya des pierres, des plantes, les cuisina à l'eau de pluie, risqua le bout de son pinceau et peignit, avant toute chose, celui, cent fois imaginé, qu'il espérait auprès de lui : un jeune chien au poil neigeux. Alors, merveille des merveilles, à peine né sur le papier, le chiot bondit à ses pieds, se frotta contre son mollet, courut après un écureuil, revint se blottir dans les bras de son compagnon ébahi. Tous deux, se poursuivant l'un l'autre sous les grands arbres familiers, dévalèrent jusqu'au village. Des enfants jouaient sur la place. Ma Liang brandit sa page blanche, désigna son nouvel ami, conta l'étourdissant prodige. Comment le croire ? On ricana :

– Nous voulons voir. Peins une flûte, plante-la dans ta bouche, et joue.

Ma Liang répondit :

– Regardez.

À peine tracés sur la feuille, les traits colorés prirent vie. La flûte tomba dans sa main. Les joues gonflées, les doigts agiles, il esqua un pas de danse. Une chanson monta dans l'air. Autour de lui, stupeur muette, puis courses folles à la maison. Les enfants à grand bruit contèrent le tour magique à leurs parents. Certains haussèrent les épaules, et pourtant (on ne

sait jamais) ils coururent après les curieux qui, serrés autour de Ma Liang, l'interpellaient tous à la fois.

– Dessine-moi un bon gros âne !

– Une charrue neuve !

– Un chat gris !

Ma Liang, heureux, infatigable, fit plaisir à tout un chacun et salua la compagnie.

Sitôt de retour dans sa grotte : « Attention, danger, se dit-il. Aujourd'hui ils demandent un âne, demain ils le voudront en or. Alors, adieu les politesses, ils exigeront toujours plus. Qu'en penses-tu, mon chien ? »

– Fuyons, lui répondit la bonne bête.

Il se dessina un cheval, le chevaucha jusqu'à la ville, s'installa dans un bas quartier et vécut de peintures simples vendues pour trois sous au marché. Pour éviter qu'elles ne s'évadent il prit grand soin, évidemment, de les garder inachevées. Mais parfois le destin trébuche sur un caillou même pas gros. Ma Liang, ce jour-là, avait peint une grue cendrée magnifique à qui ne manquait que l'œil droit. Et voilà qu'une goutte d'encre tomba où elle n'aurait pas dû, sur la pupille où le pinceau avait refusé de la peindre. Aussitôt l'oiseau s'envola. Les badauds témoins du miracle en restèrent un moment pantois, puis, le nez haut, ils s'exclamèrent, ameutèrent les hommes d'armes qui faisaient la chasse aux mendiants. Le préfet bientôt prévenu fit une note à l'empereur qui justement, ce matin-là, se demandait, le regard vague, comment colorier l'ennui.

Voilà Ma Liang mené au palais impérial. Sur son trône, le Redoutable l'accueillit sans même un bonjour. Il lui dit sèchement ces mots inattendus :

– Il est un arbre, à l'est de l'est, dont les fruits sont des pièces d'or. Peins-le, devant moi, ici même.

Toile dressée, encres, couleurs, çà et là, sur des tables basses. Ma Liang peignit le paysage qu'il voyait dans son âme nue. Dernier coup de pinceau

magique. Où était à l'instant une salle impériale, une plage apparut, un ciel éblouissant, des vagues au bord du sable, alanguies, murmurantes, et sur une île, au loin, un arbre foisonnant d'innombrables soleils. L'empereur, bras, ouverts, les yeux exorbités :

– Peins un bateau, ou je t'étrangle !

Ma Liang en posa un sur l'eau.

– Mes ministres, mes cent épouses, mes généraux, mon héritier !

Tous accoururent, ils embarquèrent. On hissa les voiles.

– Du vent ! Je veux du vent, du beau, du grand !

Ma Liang peignit des nuées noires, des éclairs sur l'eau révoltée, une tempête fracassante, un naufrage enfin, puis la paix. Plus d'empereur, plus de ministres, plus d'héritier, de généraux. On fit la fête. Pas longtemps. Le trône connut d'autres fesses et le peuple d'autres tyrans. Ainsi sont les lois de ce monde.

Ma Liang s'en retourna au pied de sa falaise. Un soir, à ce qu'il affirma, le vieillard aux magies bizarres revint visiter son sommeil. Le garçon s'inclina devant ses yeux rieurs, prit dans sa poche le pinceau et le lui rendit. Il fit bien.

Deux amis, une nuit neigeuse

Il y a de cela seize siècles, le lettré Han Chou écrivit :

Je vis au bord du lac de l'Ouest depuis soixante-dix années.

Je n'ai vu aucun Immortel s'asseoir au seuil de ma demeure à l'heure où chantent les grillons.

Je n'entends rien à la magie et je n'ai jamais pratiqué aucun exercice mystique.

Je n'ai même pas le souci de cultiver mon être intime.

Je goûte simplement, parfois, la saveur d'une plénitude que je ne sais pas formuler.

Que puis-je dire ? Je vais bien.

Ainsi parlait Han Chou aux oiseaux silencieux, au vent léger sur l'eau.

Sur la rive opposée du lac demeurait son ami Kan Lu, philosophe subtil et chercheur obstiné de mots aussi vrais que possible. Ils se voyaient de temps en temps avec un plaisir enfantin et sans cesse renouvelé. Ils grignotaient des figues sèches, sirotaient du vin chaud, s'enivraient de poèmes. Or, au fil des saisons vint une nuit d'hiver où la neige tomba longtemps avec une calme abondance. Quand la lune revint éblouir la colline et les berges du lac, Kan Lu se mit à sa fenêtre et contempla au loin la maison de Han Chou où tremblotait encore une lampe indécise. L'envie lui vint soudain d'aller le visiter.

Il n'hésita qu'à peine. Il rit de la surprise qu'il allait allumer dans l'œil de son ami, courut décrocher son manteau, sortit dans le grand blanc lunaire et poussa sa barque sur l'eau. Elle le porta, le dos courbé, soufflant des bouffées de buée, jusqu'à quelques coups d'aviron de la demeure de vieux bois où Han Chou (il le devina dans la pénombre silencieuse) écrivait un nouveau poème à la lueur de sa bougie. Un doute alors lui vint en tête. Il pensa, les sourcils froncés : « Je me suis fait un vrai plaisir à imaginer mon ami heureux de me voir apparaître en pleine nuit dans sa maison. Rêver à cela un moment m'a empli des pieds au plafond d'une bienheureuse allégresse. Voilà mon envie satisfaite. Pourquoi donc en demander plus ? » Il vira de bord sur l'eau calme et sans bruit s'en revint chez lui.

L'histoire

D'abord fut le Baal Shem Tov. Inutile d'en discuter, il fut, sa vie durant, le maître vénéré des explorateurs de Torah et des chercheurs de Dieu dans les fouillis de l'âme. Quand il lui fallait entreprendre une tâche assez malaisée pour faire froncer ses sourcils, il se retirait, dans le bois, sous un arbre de bon conseil, il allumait un feu discret puis murmurait quelques prières, et les nœuds du fil de la vie se trouvaient défaits sans effort.

Vingt ans plus tard, quand son disciple affronta les mêmes brouillards, il s'en fut dans le même bois, s'assit à l'ombre du même arbre et dit à ses frères de cœur :

– Nous avons oublié comment il convient d'allumer le feu, mais nous avons encore à l'esprit les prières qui étaient ici récitées.

Elles furent dites et l'embarras s'envola dans le ciel content.

Passèrent encore vingt années. Quand le disciple du disciple se vit lui-même incompetent devant l'ouvrage nécessaire, il se souvint de ses vieux maîtres, suivit à peu près leur chemin, retrouva le lieu, son feuillage, s'assit à l'ombre et dit ceci :

– Nous ne savons plus comment faire pour que brûle le feu qu'il faut. Nous avons laissé s'effacer les paroles de la prière. Dieu merci, nous savons toujours où se sont recueillis nos pères. Ce devrait être suffisant.

Et ce le fut, abondamment.

Mais après vingt années nouvelles, quand le disciple du disciple du dernier disciple avant lui s'assit dans son fauteuil de paille sous le cerisier du jardin, lui vinrent ces mots résignés et pourtant empreints d'espérance :

– Nous avons oublié le feu, les mots de la vieille prière, le lieu sacré où nos aïeux confiaient leurs soucis à Dieu.

Il soupira, il dit encore :

– Mais rien n'est à jamais perdu. Il nous est encore possible de raconter l'histoire vraie de ce que nous ne savons plus.

OceanofPDF.com

L'apparition

Ce samouraï paisible à la parole droite avait un ami de toujours qu'il visitait de temps en temps dans l'ermitage forestier où ce vieux frère demeurait à l'abri des honneurs du monde. Ces deux-là étaient dissemblables autant que la carpe et l'oiseau. Le guerrier pacifique était, depuis l'enfance, le disciple d'un maître zen. L'ermite, lui, suivait la voie de ces ascètes montagnards qui se maltraitent sans pitié pour faire plaisir à leur âme. Leur amitié ne souffrait pas de leurs opinions opposées. Ils se plaisaient à explorer leurs points communs, leurs différences, ne tentaient pas de se convaincre qu'ils pensaient juste et l'autre non. Bref ils s'aimaient comme ils étaient et ne voulaient ni plus ni moins.

Or, un matin du mois des cerisiers en fleur, comme le samouraï parvenait à la grotte où il espérait le repos devant un déjeuner de fruits, l'ermite lui vint droit devant, trébuchant, les mains envolées, les yeux mouillés de pleurs émus. Avant le moindre mot couleur de bienvenue :

– Mon grand frère, dit-il à son ami surpris, l'ascèse impitoyable imposée à mes sens vient d'élever mon âme nue au-delà des contrées humaines.

Il prit le samouraï au col, et la bouche au bord de l'oreille, en confidence hallucinée :

– Là-haut, sur ce rocher banal, le Bouddha, depuis quatre nuits, m'apparaît, à l'heure du Bœuf, monté sur un éléphant blanc.

L'autre laissa aller un petit rire sec. L'ascète aussitôt s'insurgea.

– J’étais sûr ! Tu ne me crois pas ! Tu me suspectes d’avoir bu quelque tisane aux herbes bleues, mais non, de l’eau pure, c’est tout ! Écoute. Reste ici jusqu’à demain matin, et tu verras ce que j’ai vu. Je t’en prie, aie pitié de moi, j’ai besoin d’un témoin fiable.

Le samouraï s’assit à l’ombre et se versa un bol de thé.

La journée fut fiévreuse et quasiment muette. Chacun s’occupa ça et là sans cesser de veiller sur l’autre d’un œil bienveillant mais pointu. Le soir enfin venu, l’ermite escalada le roc miraculeux, déposa un panier d’offrandes dans l’herbe humide du sommet, revint s’asseoir devant sa grotte et se mit à psalmodier des litanies interminables au rythme lent de son tambour. Vint la lune et l’heure du Bœuf. Silence subit. Plus un souffle. Tous deux, la bouche ouverte, les yeux exorbités, ne contemplèrent plus que le ciel sur la cime. Brève attente, et soudain, dans un halo laiteux parut, sur un éléphant blanc, un incontestable Bouddha. L’ermite, égosillé, l’index tendu :

– Regarde !

– Oui, je vois, dit le samouraï.

Il saisit son arc, une flèche, visa l’apparition, tira. L’image aussitôt s’effaça comme une brume sous le vent. L’ermite, à deux mains, prit sa tête comme pour l’arracher du cou. Il brailla :

– Horreur ! Sacrilège !

Puis plus rien, la voix lui manqua. Son ami le prit par l’épaule et répondit, sans plus d’émoi que sous un nuage passant :

– Mon bon maître m’a dit un jour : « Si tu vois le Bouddha, tue-le, ce n’est pas lui. » Attends demain, tu comprendras.

Dès le petit jour revenu ils grimpèrent sur le rocher. Ils trouvèrent là un blaireau cloué dans l’herbe, d’une flèche.

– Voilà ton Bouddha, lui dit-il. Un diable dans un animal joueur de tours déraisonnables. Allons réchauffer notre thé. Lui, au moins, n’est pas

illusoire, sauf, évidemment, si tout l'est.

– C'est discutable, dit l'ermite.

– Donc discutons-en, mon ami.

Ils partirent en longues palabres. En sont-ils revenus contents ou se perdirent-ils en route ? Bouddha le sait. Le conteur, non.

OceanofPDF.com

La Vision

Élan Boiteux parla ainsi à quelques visages muets, une nuit, au pied d'un vieil arbre.

La Vision, voilà l'espérance qui remuait les cœurs bien nés, au temps des tipis sur la plaine. Elle venait droit du Grand Esprit. Elle était donc indiscutable. Elle pouvait faire d'un perdu un vivant sur son vrai chemin. Mais il fallait la mériter. Il fallait, pour qu'elle apparaisse, le courage définitif de ceux qui n'ont qu'eux-mêmes à perdre. Première épreuve impérative : être patient, savoir attendre sans une goutte d'eau à boire, sans une noisette à manger, quatre jours et nuits, solitaire au fond d'une fosse creusée à la cime d'une colline, dans la sauvagerie des bêtes, des oiseaux, des arbres, des vents.

Un jeune Sioux, un beau jour, décide d'affronter l'initiation majeure. Il s'estime taillé pour gouverner son peuple. Maître sorcier, tel est son rêve planté comme une corne au front. Il ne lui manque rien que la Vision sacrée qui lui donnera le savoir et la puissance des ancêtres. Le voici donc sur sa colline. Fin du printemps, journée radieuse. Il y a dans l'air qui l'entourne une insouciance d'oiseau portée par la brise légère. Ses oncles l'ont accompagné. Ils le préparent et le conseillent. Ils l'éventent d'une aile d'aigle, frottent de sauge son corps nu, l'inondent de vapeurs d'encens. Ils lui parlent, enfin, à voix basse. Il doit prier le Grand Esprit, sans repos, de l'aube à la nuit, lui demander le don qu'il est venu chercher, savoir subir la

solitude, le froid, la faim, la soif, la peur. Les vieux enfin s'en vont, l'abandonnent à lui-même.

Première nuit au fond du trou. Dormir ? Il ne peut pas, il tremble, il gémit sans savoir pourquoi. Les ténèbres ne l'aiment pas, il les sent qui rôdent alentour comme des fantômes de bêtes. Il reste donc l'œil à l'affût, prêt à combattre les esprits qui voudraient le priver, peut-être, de la Vision tant désirée. Au petit jour brumeux son cœur soudain s'emballe. Il se recroqueville, les poings dans les cheveux. Une mauvaise voix lui déferle dessus. Elle l'empoigne, elle le tétanise. Elle lui vient de partout, des feuillages mouillés, des rocs vêtus de brume, des buissons accroupis.

– Que fais-tu là, jeune Sioux ? N'est-il pas assez de collines où tu aurais pu pleurnicher, sans troubler le repos du monde ? Tu as importuné les vivants de la nuit, tu as horripilé la lune et les étoiles, tu as même empêché les arbres de dormir. Tu veux une Vision, blanc-bec ? Allons donc, tu n'en es pas digne !

Le jeune homme serre les dents, les poings agrippés aux oreilles. La voix enfin faiblit, s'éteint.

Encore un jour, il prie, il grelotte, il a faim. Encore une nuit de bruits vagues et de grincements menaçants. Encore un soleil rougeoyant et ces mots lourds qui tambourinent contre sa poitrine, son front :

– Va-t'en, petit homme ! Va-t'en ! Tu n'es pas bienvenu chez nous !

Il sent ses vertèbres grincer, à grand-peine il respire rauque, son corps ne sait plus que trembler. Encore un ciel bleu, une lune, encore le froid et la peur, encore une nuit à souffrir, la dernière. Il tiendra. Il s'en fait le serment. La Vision ne peut pas le fuir, il la supplie à perdre souffle. Mais c'est peine perdue, l'aube vient, incolore, et la voix terrible, furieuse qui résonne partout en lui :

– Encore là ? Qu'espères-tu ?

Alors le jeune homme se dresse, sa tête sort au bord du trou. Il hurle aux brumes du matin :

– Vous n’avez pas le droit de gouverner ma vie. Vous ne savez pas qui je suis, et je ne sais pas qui vous êtes. Je vous préviens, esprits vivants, je ne bougerai pas d’ici tant que le signe que j’attends n’aura pas éclairé mon front !

Silence bref, comme un soupir, puis un rugissement de dragon enragé rebondit contre ciel et terre. La colline grince, grelotte, les arbres chassent les oiseaux, le vent ne sait plus où aller, le jeune homme fou de terreur ne s’entend pas s’égosiller mais voit un rocher noir dévaler droit sur lui. À peine a-t-il le temps de s’arracher au trou avant d’être réduit en bouillie de boue rouge. Il court, il tombe, il se relève. Là-haut la colline s’ébroue comme un chien après la cascade. Il titube, épuisé, jusqu’aux voix du village.

Le voici dans les bras de son oncle sorcier.

– La Vision m’a fui, lui dit-il, et les esprits m’ont méprisé. Ils n’ont cessé de me traiter comme une fiente de corbeau.

Le vieux l’apaise, il lui répond :

– Tu es parti chercher la Vision de ta vie comme un guerrier sioux part conquérir des scalps. Tu as affronté les esprits. Les croyais-tu à ton service ? Ils ne te devaient rien, pourtant. Méfie-toi du pouvoir qui voudrait tout soumettre. Pour qu’une Vision te visite, le courage ne suffit pas, ni la volonté, ni la force. Il y faut de l’humilité, de la patience et du respect. Ta quête n’a pas été vaine, elle t’a appris au moins cela. Penses-y, la prochaine fois.

Les deux vies du vieux moine

Sur la montagne, un monastère. Là demeure, sous les nuages, un père moine aimé de tous. Vanter ses mérites ? Qu'importe, il ne lirait pas son histoire si elle lui tombait sous le nez. Il parle peu, à mots tout simples. Avant de répondre aux questions impatientes de ses disciples, il caresse son crâne ras, semble interroger le lointain et laisse aller des évidences auxquelles nul n'avait pensé. Il est vieux, c'est son seul défaut, car buter du pied, à son âge, contre un écureuil étourdi, c'est risquer la chute fatale. Il tombe donc, un jour d'été, parmi les fruits joliment mûrs qu'il ramassait sous le pommier. On court à son aide. Trop tard. Point final, il est trépassé.

Le vieux moine n'a rien senti. Dans son corps, soudain, plus personne. Surprise ! Le voilà dehors. Son esprit libéré s'envole, poursuit la brise et les oiseaux, savoure la fraîcheur nouvelle, plane au-dessus d'une forêt, aperçoit, au travers des arbres, une troupe en bel équipage qui chasse le lièvre et le cerf. Un jeune homme galope en tête. C'est le fils du seigneur local. Un serpent surgit d'un buisson. Son cheval hennit et se cabre. Le cavalier lâche un juron et tombe à l'envers de la vie. Un crâne, un roc, rude rencontre. Le voilà mort de haut en bas.

C'est l'instant où passe par là l'esprit évadé du vieux moine. Ivre de vent fringant il entre sans façon dans le corps estourbi. Du coup, l'accidenté s'éveille. On tapote ses joues, il gémit, ouvre un œil, ne reconnaît pas les visages. On tente de le rassurer. Il demande :

– Qui êtes-vous ?

Les proches du jeune chasseur l'aident à dresser sa haute taille. Ils l'accompagnent à petits pas jusqu'à son jardin, sa maison. Ses gens accourus sur le seuil balaient devant lui le couloir, le conduisent jusqu'à sa chambre. Il s'étonne. Il n'est pas chez lui. Ces oreillers, ces draps de soie, ces habits dont il est vêtu, ces serviteurs qui l'environnent sont trop vrais pour n'être qu'un songe. Il s'effraie, il proteste, il dit :

– Ramenez-moi au monastère.

On se murmure qu'il délire, on tente de le raisonner. Alors il se couche et se tait. On le laisse se reposer.

Le lendemain, triste surprise. Il refuse le vin et le chevreuil farci que son cuisinier lui propose. Il n'accepte qu'un bol de riz, puis manifeste le désir d'une promenade en forêt. Il n'est guère gaillard, on s'inquiète. Il insiste. Le voilà donc parti dans ses bottes hors de prix et son manteau de daim. À peine dehors, il demande aux amis qui veillent sur lui si parmi eux quelqu'un connaît le monastère de Chang Ching, sa vraie maison, son seul refuge. On lui répond que oui, mais que la route est longue. Peu importe, c'est décidé. Il ne veut rien entendre. Il part.

Après quatre jours de voyage, le voici enfin parvenu sous ses nuages familiers. Au monastère, ses disciples, les mains jointes, le dos plongeant, accueillent ce jeune seigneur dont la visite les honore.

– Mes enfants, leur dit-il, je suis en vérité votre maître mort ces jours-ci. Ne protestez pas, c'est bizarre, mais l'Imprévu, ce fou divin, a voulu qu'il en soit ainsi. Allons ensemble nous asseoir sous la lampe du réfectoire. Posez-vous. Écoutez l'histoire qu'il va vous falloir méditer dès ce soir après le dîner.

Il dit tout de son aventure. D'abord on n'en croit pas un mot, on se pousse du coude, on remue, on ricane à l'abri de la main. Ce mondain, leur maître ? Allons donc ! Puis voilà que mille détails, mille souvenirs anodins peuplent l'air autour du jeune homme. Il se souvient du jour où Wang pria

si loin qu'il laissa charbonner le riz, il raconte celui où Li Chu décida de nicher parmi les oiseaux, il amuse enfin l'assemblée à rappeler celui où le vent devêtit et laissa nu Lang Yin. Il se tait, il reste pensif. D'un coup d'ongle du pouce il se gratte le dos entre les omoplates, comme le vieux moine faisait dans son corps de quatre-vingts ans. On s'émeut de ce geste simple.

Le jeune vieillard, désormais, et ses disciples silencieux savent que nos corps, en ce monde, ne sont pas plus que des auberges au bord d'un chemin infini. Ils en sont contents. Ils sourient, ils rêvent à de prochaines vies.

OceanofPDF.com

L'héritage

Un saint ermite vieillissant dit un jour à son apprenti :

– Mon cher fils, te voilà un homme. Sois béni, tu as bien appris. Je te laisse tout ce que j'ai : cette couverture de laine dont je te prie de prendre soin. Vis ta vie maintenant. Adieu.

L'ermite s'en alla chercher ailleurs la paix. Son disciple demeura seul dans sa hutte au toit de feuillage, priant et mendiant dans les villages proches son pain de tous les jours.

Or, voilà qu'une nuit d'hiver un rat rongea sa couverture. Il la reprisa comme il put, puis pensa : « Il me faut un chat pour protéger ce bien sacré que mon maître m'a confié. » Il en trouva un. Ils se plurent. Mais il lui fallait maintenant mendier des repas pour deux. « Les gens sont pauvres, se dit-il, je crains de leur demander trop. Il faut que je trouve une vache. Elle satisferait nos besoins, et je pourrais prier tranquille. » Il en rencontra une, elle s'était égarée. Mais il lui fallait maintenant du fourrage pour son bétail. « Le mieux, se dit le bon apôtre, serait que je cultive un champ. » Ce qu'il fit, autour de sa hutte. Mais il n'eut plus guère de temps pour prier comme il le devait. Il engagea donc quelques hommes. Ils s'occupèrent des labours, des semailles, de la récolte. Mais les surveiller, quel travail ! « Une femme pourrait m'aider », se dit-il. Il se maria. Son domaine fructifia. Le jeune homme devint bientôt un opulent propriétaire.

Et voilà qu'un jour son vieux maître, passant par là, revint le voir. Il s'étonna.

– Mon fils, dit-il, qu'est-ce que tout cela signifie ?

– Je sais, c'est surprenant, répondit le garçon. Mais il me fallait conserver cette couverture sacrée que vous m'avez jadis offerte, et c'était la seule façon.

OceanofPDF.com

Voir l'océan

Il ventait dehors. Sous la lampe frêle devant Confucius étaient, assis en rond, ses sept jeunes disciples. Chacun se taisait.

– Mon rêve, mes fils, dit enfin le maître, c'est de voir un jour le vaste océan.

– Pourquoi l'océan ? demanda, surpris, l'un des moinillons.

Confucius, songeur, fit un geste vague.

– Il est ici-bas le commencement et la fin de tout.

– Je peux vous y amener, lui dit, les yeux brillants, le deuxième disciple.

– Toi, pauvre enfant ? Allons, tu ne sais même pas sous quel soleil il est !

– Je le sais, moi, j'y suis allé, chantonne, rieur, le troisième.

– Retrouverais-tu le chemin, pauvre étourdi ? J'en doute fort !

– Moi, dit le quatrième, je crois que je pourrais. J'y suis allé deux fois.

– Et moi trois fois, dit le cinquième. Je connais aussi bien l'aller que le retour.

– Certes, dit Confucius, mais sais-tu seulement quel bord de l'océan j'aimerais contempler ?

– Maître, dit le sixième, je sais tout de ses plages et tout de ses rochers.

– Voyez, dit le septième. À nous tous nous pouvons exaucer votre vœu.

Confucius soupira, puis il hocha la tête.

– Sans doute, mes enfants, dit-il. Mais une fois là-bas, face au vaste océan, que restera-t-il de mon rêve ?

3.

Les pouvoirs de l'enchantement

*Ayant bu des mers entières nous restons tout étonnés que nos lèvres soient
encore aussi sèches
que des plages, et toujours nous cherchons la mer
pour les y tremper, sans voir que nos lèvres sont des plages
et que nous sommes la mer.*

Attar

OceanofPDF.com

Un roi, un ermite, une histoire

Il était une fois un roi aux bottes rouges, aux cheveux nuageux, aux yeux perdus au loin et pourtant lumineux. On l'estimait d'une sagesse inégalée dans son royaume. Sage, lui ? Non, mélancolique. Il régnait comme une âme en peine mais ne l'avouait qu'à lui seul. Il ne regardait sa couronne posée sur sa table de nuit que pour sourire de ses ors et du feu froid de ses diamants. « Rien qui vaille, se disait-il. Être roi ne rend pas meilleur. » En vérité, trois questions graves l'occupaient du soleil levé au fin fond de ses insomnies comme autant de lampes éteintes. Quel est, pour entreprendre une œuvre nécessaire, le moment le plus favorable ? Comment choisir, pour tout travail, les êtres qui sauront bien faire ? Enfin comment, à tout instant, n'accomplir que le geste juste ? Soucis d'un homme droit appliqué à l'ouvrage, plus que d'un monarque banal. Il était ainsi, espérant et pourtant fatigué du monde, de ses livres, de ses savants.

Or, un matin de printemps bleu, comme il rêvait à sa fenêtre en écoutant distraitemment les discours de ses conseillers farcis d'idées labyrinthiques, une brise venue de la forêt voisine lui rafraîchit soudain l'esprit. Et si les réponses, les vraies, les limpides, les évidentes étaient là-bas, dans la clairière où vivait parmi les oiseaux cet ermite aux sourcils touffus dont lui parlait parfois son fils ? Que risquaient sa tête et son cœur à s'aventurer jusqu'à lui ? Au prochain matin sans nuage il salua la compagnie et s'en alla au petit trot.

Midi sonnait au loin dans un vague village quand son cheval parvint au seuil de la forêt. Il l'abandonna aux buissons et s'enfonça dans le sentier à peine tracé sous les arbres. Avant d'apercevoir le toit de la cabane, sa fumée de vieux bois vint au-devant de lui. Elle l'émut infiniment plus que les parfums de ses boudoirs. Au bord de la clairière il fit halte un moment, découvrit la mesure basse et les branches penchées sur elle. Devant sa porte, à quelques pas, était un jardin potager où un vieil homme s'échinait à bêcher les mauvaises herbes. Comme le roi venait à lui, l'ermite, d'un revers de main, essuya son front ruisselant, n'eut qu'un bref coup d'œil, tête basse, à l'homme qui le saluait et se remit à son travail. Il paraissait à bout de forces et pourtant s'obstinait à remuer l'humus, geignant à chaque coup de son outil rouillé. Son visiteur, pris de pitié, lui dit :

– Saint homme, s'il vous plaît, permettez-moi de vous aider.

L'œil soudain ravivé entre barbe et sourcils :

– Bien volontiers, dit le vieillard.

Il lui tendit sa bêche, lui tapota le dos, hocha sa tête broussailleuse et se laissa tomber à l'ombre d'un rocher, éreinté mais soupirant d'aise.

Le monarque se mit au travail jardinier avec une ardeur d'apprenti. Tandis qu'il suait à bien faire :

– Je suis venu, dit-il, vous demander secours. Trois questions me rongent le crâne. Trois réponses feraient grand bien au roi indécis qui vous parle.

Et s'escrimant à son labeur, comme s'il devait arracher chaque mot à la terre noire :

– Quels sont, pour bien agir, le jour et l'heure justes ? Quel est, pour tout travail, le meilleur ouvrier ? Quel est enfin, à tout instant, l'acte, le geste ou la parole qui honore et nourrit la vie ?

Il planta devant lui sa bêche et attendit, l'œil à l'affût, une réponse illuminante. Rien ne vint que ces simples mots :

– Pourquoi ne pas vous reposer ?

Soupir pesant du grand doré. Comme il chassait de son visage un bourdonnement de frelon :

– Écoutez, saint homme, dit-il, si vous estimez mes questions indignes de votre attention, peu importe, restons-en là. Je finis de bêcher votre carré de terre et je m'en retourne chez moi.

L'ermite, tout soudain, parut ne pas l'entendre. Il s'enfonça, l'œil alerté, à l'abri ombreux du rocher et fit signe à son visiteur de s'accroupir auprès de lui. Il murmura :

– Entendez-vous ? Quelqu'un nous vient par les broussailles.

Attente brève, cou tendu. Des branches feuillues remuèrent. Un corps titubant apparut. Poignard sanglant à la ceinture. Tunique de cuir déchirée, souillée d'une blessure abondamment sanglante malgré le poing qui la serrait. Un guerrier. Un brigand peut-être. Il s'effondra sur les genoux à trois pas des bottes du roi. Il voulut parler. Il ne put. Son front s'abattit contre terre. L'ermite se pencha sur lui. À gestes nets, précis, il découvrit la chair sous les lambeaux d'habits. Il dit au roi :

– Ôtez votre belle chemise et courez la tremper dans l'eau. Où ? Au ruisseau, là-bas, derrière la maison. Il faut raccommoder cet homme, et d'abord le bien nettoyer.

Le roi s'en fut vêtu et revint torse nu avec son vêtement ruisselant sur l'épaule. L'inconnu fut bientôt lavé, bandé de soie royale proprement déchirée, traîné à la cabane et couché sur le lit.

– Il est épuisé, dit l'ermite. Il va s'endormir. Il vivra. Cette nuit, je le veillerai. Demain peut-être il nous dira ce qui l'a poussé dans nos vies.

Le soir tomba sans autre mot. Seuls les hiboux peuplèrent l'ombre.

Promesse de soleil dans les premières brumes. L'ermite était déjà dehors à regarder naître le jour. Le blessé gémit, s'éveilla. Le roi accourut près de lui et se pencha sur son visage. L'homme ne put que bafouiller, le regard étrangement vif sous les paupières à demi closes :

– Majesté, s’il vous plaît, veuillez me pardonner.

– Vous pardonner ? Pour quel méfait ? répondit le roi sans chemise.

– Mon frère vous a fait la guerre. Il l’a perdue. Il en est mort. J’ai fait le vœu de le venger. J’ai longtemps guetté l’occasion de vous approcher d’assez près pour voir pâlir vos yeux, mon poignard dans le cœur. L’heure est venue ces jours derniers. Quand j’ai appris (bonté du diable !) que vous partiez seul en forêt, tapi à l’abri d’un buisson j’ai attendu de voir paraître votre manteau royal sous les traits de soleil. C’est alors qu’un loup solitaire est venu me gronder dessus. Il m’a presque arraché le cœur avant que je ne troue le sien. À peine vivant, d’arbre en arbre, j’ai essayé de marcher droit jusqu’à tomber à vos genoux. Majesté, vous m’avez sauvé, moi qui m’acharnais à vous perdre. Ma vie est à vous désormais. Faites-en ce que vous voudrez.

Le roi lui prit les mains, il dit :

– La paix sur nous.

Puis il sortit dans la clairière.

L’ermite dans son potager s’occupait à semer des graines parmi la terre remuée.

– Eh bien, dit-il, soyez heureux, vous avez trouvé les réponses que vous êtes venu chercher.

Le roi, surpris, les sourcils hauts :

– Saint homme, je ne comprends pas.

– Hier, quand je m’éreintais à remuer la terre, votre cœur vous a dit : « Il est vieux, aide-le. » L’important, à cet instant-là, n’était qu’un pauvre homme : moi-même. Vous m’avez fait grand bien, merci. Quand le blessé nous est venu, rien d’autre à faire, assurément, que de le ramener au monde. L’important, c’était lui. L’urgence, le soigner. N’oubliez pas, il n’est qu’un seul moment qui vaille : ni hier ni demain. Maintenant. Il n’est qu’un seul être qui vaille : celui qui est là, face à vous, et qui a besoin d’être aidé. Il n’est qu’une tâche qui vaille : faire le plus de bien possible à ceux qui sont

auprès de vous. Servir la vie, voilà pourquoi nous sommes ici, en ce monde. Retournez à votre palais, je m'en reviens à ma cabane. Un homme nouveau m'y attend.

Chacun partit de son côté et le conte s'en vint chez nous. Le voilà dit. Qu'il se repose.

OceanofPDF.com

La grande dispute

À droite, rabbi Eliezer. À gauche, rabbi Josué. Deux virtuoses de la Loi. Deux saints au savoir si puissant que même Jéhovah, parfois, ne peut suivre sans s'essouffler leurs arguments trop athlétiques pour un Créateur vieillissant. Derrière chacun d'eux, dans la cour de l'école où ces savants professent, se tiennent leurs disciples aux sourcils tourmentés. Les maîtres ne sont pas d'accord, et donc ils débattent, opiniâtres.

Extraits de la rencontre. Eliezer, rugissant :

– Si mon enseignement est pur de toute faute, que ce figuier, là-bas, recule de dix pas !

Regard étincelant, geste ample, silence. Rotation de cent têtes un quart de tour à droite. On ne regarde plus que l'arbre ensoleillé. Il s'ébroue, il frémit, il semble s'éveiller. Il perd quelques figes en chemin, mais peu importe, il obéit. Rumeur joyeuse d'un côté, grognements perplexes de l'autre. Josué, le front haut, à voix de basse russe :

– Un figuier n'est pas compétent en matière théologique. Ta démonstration ne vaut rien.

Petits rires contents derrière ses épaules. Eliezer ne recule pas, mais de la barbe à la kipa il rougit comme fer au feu. Il braille au nez de son compère :

– Si ton savoir ne vaut pas plus qu'une fiente de canari, j'en appelle à l'eau de ce puits. Qu'elle déborde en pluie ! Qu'elle t'enrhume !

Averse brève, éternuements. Josué, essorant son nez :

– Une ondée de printemps sur une cour d'école, que sait-elle de la Torah ? Argument nul. Oublions-la.

Eliezer, les manches envolées :

– Que notre école parle et que ses murs s'inclinent devant la pensée juste et la parole vraie !

Craquements lourds sous le ciel pur. Les portes, les fenêtres et les pierres se penchent. Rabbi Josué, le poing haut :

– De quoi vous mêlez-vous, murailles ? Rien ne vous permet d'ajouter votre grain de sel parasite à notre impeccable débat !

Les murs cessent de s'écrouler. Respect pour rabbi Josué. Mais ils ne se redressent pas. Respect pour rabbi Eliezer.

C'est l'instant imprévu où dans son vieux château Dieu ouvre ses volets et ronchonne, orageux :

– Suffit, les chamailleurs ! Si, pour avoir la paix, je dois prendre parti, que la courte paille décide !

Silence bref, puis voix céleste :

– Eliezer, désormais, sera celui qui dit la vérité aimée des sages de ce monde. Amen, alléluia, bonsoir.

Il ferme presque sa fenêtre et suspend son geste, étonné. Josué, en bas, le nez haut :

– Hé, ho, du calme, Père saint ! As-tu oublié que Moïse nous a fait cadeau de Ta Loi, autrefois, sur le mont sacré ? Elle est notre bien, désormais. Plus rien, Seigneur, ne nous oblige à t'obéir aveuglément. Nous décidons seuls de nos vies !

Saint Elie, compagnon de Dieu, raconte la fin de l'histoire. J'étais près de Lui, nous dit-il, nous regardions grandir le monde. Qu'a-t-il fait, à ce beau moment ? Il s'illumina d'un grand rire, il ouvrit ses bras infinis et dit ces mots mirobolants :

– Elie, Josué parle d’or. Mes enfants sont libres. Merveille, ils ne craignent plus mes humeurs ! Ils m’ont vaincu, bénis soient-ils !

Et c’est ainsi que Dieu le Père laissa ses fils jouer sans Lui. Hommes, femmes, enfants de la terre, à Lui la paix, à vous la vie !

OceanofPDF.com

Un voyage au Paradis

Comment était-il venu là ? Il fit halte, le front froissé, se gratta d'un doigt le menton, risqua un œil derrière lui. Sa mémoire était aussi grise que le chemin sous le ciel bas. Devant, même infini brumeux. Seule présence familière, son chien, perplexe lui aussi. L'homme lui demanda, sans espoir de réponse :

– Sais-tu où nous sommes, frerot ?

Son compagnon gémit tout doux. Lui vint alors, ni gaie ni triste, l'évidence qu'il était mort. Il fit un pas, un autre encore. Quelque chose bougea dehors, presque rien, un semblant de brise. Un rocher sortit du brouillard, fendu par une porte étroite. Le chien d'abord puis l'homme en franchirent le seuil. Un long couloir, une lumière. Le pas tâtonnant, le dos courbe, l'homme sortit en plein été.

Un parc. Des arbres millénaires jouant, bruissants, voluptueux, avec mille traits de soleil, une fontaine babillante, des oiseaux voletant partout, une allée de graviers bordée de statues nobles et de cyprès au garde-à-vous. Enfin, à cent pas, droit devant, une résidence grand siècle au portail cloué d'or ouvert aux visiteurs. L'homme et son chien, intimidés, s'avancèrent jusqu'au perron. Là était une table et un fauteuil de pape où se tenait un vieillard maigre aux lorgnons sur le bout du nez. Le mort tout neuf le salua, puis :

– Pardonnez mon ignorance mais où sommes-nous, dites-moi ?

Coup d'œil bleu froid, sourire sec du préposé aux admissions, mouvement vague d'éventail.

– Regardez donc autour de vous, cher ami. Où pourrions-nous être ? Au Paradis, évidemment !

L'homme, éberlué, à son chien :

– Tu as entendu, mon frérot ? Enfin la vie, la plus que vraie !

Et désignant, l'air incrédule, le portail ouvert du palais :

– S'il vous plaît, pouvons-nous entrer ?

– Assurément, mais pas si vite ! Les chiens (c'est la loi, je regrette) ne sont pas acceptés chez nous.

Regard affolé du poilu à son ami soudain raidi. Brève caresse rassurante.

– Eh bien tant pis, répondit l'homme. Comme on dit en amour vivant, ni moi sans lui, ni lui sans moi. Adieu, monsieur.

– Allez au diable, grogna le vieux aux yeux gelés.

Ils retournèrent au roc fendu, retrouvèrent leur chemin triste, gris derrière et brumeux devant. Ils cheminèrent un long moment, mais que pèse le temps, là-bas, dans ces contrées sans paysage ? Le chien vit le premier une lumière, au loin. Il trotta, et son maître aussi. Le brouillard se défit d'un coup.

Soleil, brise légère, un sentier nonchalant, une grange au portail ouvert d'où venaient des parfums de foin, un homme assis contre un vieux chêne. Il lisait sans souci des abeilles passantes qui se reposaient sur son front. Le nouveau mort lui vint devant.

– Pardonnez l'errant que je suis d'oser troubler votre lecture. Nous avons fait un long chemin. De l'eau fraîche nous irait bien.

L'autre, mouillant deux doigts et tournant une page :

– Il y a un puits, là-bas, au coin du bâtiment.

– Mon chien ici présent peut-il m'accompagner ?

– Pourquoi pas, s'il a soif aussi ?

Tous les deux plongèrent la tête dans un seau empli à ras bord, s'en revinrent à l'homme ombragé.

– Où sommes-nous, lui dit le mort, dans quel pays hors du vieux monde ?

L'homme posa son livre à son côté, dans l'herbe, eut un sourire d'évidence et répondit :

– Au Paradis !

– Étrange, en vérité, dit le mort débutant. J'ai posé la même question à un vieux monsieur, dans un parc. Il m'a fait la même réponse.

– Oh, je vois, vous parlez du sacristain surnois qui accueille les pensionnaires du château des miroirs menteurs. Vous venez, mon ami, d'échapper à l'enfer.

L'autre, le cœur soudain tonnant :

– J'ai bien failli m'y laisser prendre.

L'homme sourit, hocha la tête, fit une caresse au pataud qui venait gambader sur lui, tenta d'échapper à sa truffe qui voulait lui lécher les joues. À l'un et l'autre il dit enfin :

– Le Paradis unit les êtres. Son contraire est le lieu de leur séparation. Entre les prestiges dorés des palais fantasmagoriques et cette évidente affection que vous ne pouviez pas trahir, vous avez choisi votre chien. Pour le diable, vous êtes fou. Pour ceux de l'éternel village, compagnons, bienvenue chez nous.

L'auberge

Voici par quel obscur miracle ou quel hasard extravagant le prince Ibrahim, fils d'Adam, trouva ce qu'il ne cherchait pas. Il est dit que ce fut ainsi, une nuit apparemment simple.

Ibrahim dort dans son palais. Dehors, sur le jardin, le silence lunaire. Dedans, les salles désertées. Rien ne semble pouvoir troubler l'ombre parfumée de la chambre où le prince remue soudain. Il gémit. Rêve-t-il ? Peut-être. Et voilà qu'un bruit le réveille. Il bondit assis, l'œil partout. Des pas, sur le toit, sonnent lourd. Quelqu'un, là-haut, marche. Impossible ! Il crie, la tête à la renverse, ces mots stupides :

– Qui est là ?

Une voix d'homme lui répond :

– Je cherche mes deux chameaux blancs, mes plus beaux, je les ai perdus !

Ibrahim pense : « un somnambule. »

– Allons, brave homme, lui dit-il, croyez-vous qu'il soit raisonnable d'espérer trouver vos chameaux sur le toit de ma résidence, et qui plus est, en pleine nuit ?

Alors la voix, rieuse :

– Et toi, prince Ibrahim, crois-tu bien avisé d'espérer trouver ton chemin en restant posé sur ton trône comme une fiente de corbeau ?

Plus rien, dehors, dedans. À nouveau le silence, la nuit qui se rendort. Le prince reste seul, dans son lit chiffonné, à s'effrayer de tout.

Le lendemain matin, audience publique au palais réveillé de frais. Dans la foule des courtisans qui cherchent à attirer son œil, Ibrahim aperçoit un homme qui, sans souci des gardes au sabre étincelant, franchit le seuil du haut portail et s'approche si librement que chacun en hâte s'écarte pour que rien n'entrave ses pas. Le voici droit devant le trône. Ibrahim, le regard pointu :

– Qui es-tu donc ?

– Un voyageur. Un caravanier sans chameaux.

L'homme sourit. Il dit encore :

– Mille mercis de m'accueillir en bon ami dans ton auberge. Que Dieu t'accorde longue vie.

Ibrahim, sec :

– Hé, quelle auberge ? Tu es ici dans ma maison.

– Qui en fut le maître avant toi ?

– Mes dix-huit aïeux, mon grand-père et mon père, béni soit-il. Au moins vingt princes. Ma famille.

L'homme se penche et lui répond (ce n'est qu'un murmure à l'oreille) :

– Tu vois bien que c'est une auberge, puisque l'on ne fait qu'y passer.

Un long moment tous deux se taisent. Ibrahim enfin tend la main au voyageur dont la présence abolit le monde alentour. Elle ne rencontre qu'une image qui se défait au bout des doigts.

On dit qu'il partit au désert et qu'il y trouva le royaume dont il n'avait osé rêver. Quels furent ses amours, ses frères, ses songes, ses soleils, ses nuits ? Le conteur l'ignore. Il se tait.

L'esprit des mots

C'était en vérité un humble monastère que ce compagnon de Bouddha avait planté sur la colline, sous les murmures nonchalants du vent dans les pins parasols. Il n'avait guère de disciples. Il n'en était pas malheureux, « mais tout de même, pensait-il, le soir, sur sa couche de paille, ce lieu béni est aussi maigre que la poignée de moinillons qui attend de moi le miracle d'un peu plus de riz dans le bol. Ô Bouddha, que faire, dis-moi ? » Une nuit d'étoiles filantes, comme le sommeil le fuyait, lui vint une idée de haut vol. « Il me faut recruter quelques nouveaux adeptes, se dit-il. Nous manquons de vie. Donc dès demain, c'est décidé, j'irai semer le beau savoir parmi les gens environnants. » Dès le jour revenu il rassembla sa troupe et cap sur les villages à peine réveillés.

Il prêcha vaillamment partout, sur les marchés, au pas des portes, dans les tavernes surpeuplées. On l'écouta, mais rien de plus. Ses beaux envols de vérités passèrent d'une oreille à l'autre et se perdirent où va le vent. Il s'en trouva tout déconfit. Un soir, tandis qu'ils retournaient aux gouttières de leurs cabanes :

– Pourtant, dit le prédicateur à son disciple préféré, je m'applique à parler aux cœurs, à choisir des images fortes capables de les remuer, mais non, ils ne m'entendent pas.

Comme ils tentaient de réveiller le feu mouillé dans leur demeure, son élève lui répondit :

– Je ne sais d'où me vient l'idée, mais je crois qu'elle veut prendre l'air. Donc, s'il vous plaît, écoutez-la. Vous êtes certes convaincu de prêcher la bonne parole. Hélas, les gens ne vous croient pas. La question qui m'occupe est simple : croyez-vous aux grands mots dont vous les abreuvez ?

Le bonze en resta ébahi. Son disciple lui dit encore :

– Des fleurs sans le moindre parfum, des arbres fiers sans aucun fruit, ainsi sont les discours que la raison inspire mais que le cœur n'irrigue pas.

Le lendemain matin, ce fut lui qui prêcha.

OceanofPDF.com

Premier ministre

Ce roi, dès qu'il fut roi, n'eut qu'un désir en tête : s'abstenir, autant que possible, de s'échiner à gouverner. Or, il convient, selon les sages retirés au fond des forêts, qu'un berger compétent, dans tout pays sérieux, conduise le troupeau. Il décida donc de nommer, pour occuper la chaise à côté de son trône, le meilleur des premiers ministres disponibles sous le ciel bleu.

Appel d'offre, entretiens d'embauche, tri sélectif des candidats. Après un fagot de semaines, debout, quoique flapis, devant Monsieur le Roi, ils ne sont plus que trois. Sa majesté parle. On se tait.

– Très considérables génies, sachez que l'un de vous sera, avant le bal de tout à l'heure, mon assistant perpétuel. Ne reste qu'une ultime épreuve. Après quoi, bonsoir les perdants. Vous allez être confinés dans une chambre sans fenêtre à la porte de bois ferré. Sa serrure fut fabriquée par un homme à l'esprit cocasse mais sacrément alambiqué : le bouffon du feu roi mon père. Le premier qui saura s'extirper de ce piège sera gratifié d'un bref tapotement sur son épaule droite et du titre que vous savez. Laissez-moi maintenant, bonnes gens, je fatigue.

La chambre. Elle est ombreuse et sent le renfermé. Voilà les trois assis sur des tabourets bas, fixant la porte, l'œil mauvais. Méditation interminable, puis l'un enfin va se courber, le nez à deux doigts des ferrures. Il mesure on ne sait trop quoi, note des chiffres sur sa manche, grogne lourd et revient s'asseoir. Alors son voisin (un ascète) soulève son

maigre fessier, s'en vient prudemment à l'obstacle, risque un doigt dans le trou de clé, cherche un judas, n'en trouve pas, examine de près les gonds (il les compte. Ils sont trois), se gratte le menton, réfléchit, abandonne.

– Impossible, dit-il enfin, cette serrure est diabolique.

Le troisième, les yeux mi-clos, se caresse un instant la barbe, rit seul, soudain, l'œil amusé. Il dit aux autres :

– Restons simples.

Il tourne à demi la poignée. La porte grince à peine. Elle s'ouvre en grand, tranquille, les bras du roi aussi.

OceanofPDF.com

Le maître bouffon

C'est un roi sans souci notable, encore assez beau pour son âge, tant bien aimé que bien aimant. Il chevauche, ce matin-là, au petit trot ensoleillé sur le chemin de la mosquée où l'attend Allah le Très Haut et son parfum de vérité, quand soudain, houle dans la foule. Impossible de retenir le miséreux qui, titubant, vient s'affaler, les bras ouverts, devant la monture royale.

– Prince des princes fortunés, dit l'homme à la barbe mitée, vois ma misère, aie pitié d'elle !

Il bafouille, il gémit, tend ses mains poussiéreuses, compte sur ses dix doigts ses enfants morts de faim. Le roi comprend, il compatit.

– J'ai rendez-vous avec Allah, je ne peux m'attarder, dit-il. Viens demain matin au palais, je ferai pour toi mon possible.

On écarte le malheureux. Le roi salue la foule et reprend son chemin.

À son côté va son bouffon, son insolent privé, son drôle d'ange fou. Il ne dit rien, c'est surprenant. D'ordinaire il commente, il jase. Son œil malin pourtant pétille. Il soulève son chapeau vert. On s'attend à un mot d'esprit, mais non, il salue l'alentour, fait virevolter son cheval et retourne droit au palais. Dès le seuil à peine franchi :

– Mobilisation générale !

Il ordonne qu'on mette en branle les cent cloches des jours majeurs. Voilà le ciel partout sonnant. On dirait que Dieu se réveille, que les gens ébahis le cherchent dans l'écho éclatant des fêtes les plus magnifiques de l'an. Le roi

s'étonne, lui aussi. Il regarde à droite et à gauche le peuple pousser des hourras. Le brouhaha le déconcerte.

Voilà son bouffon revenu.

– Aurais-je oublié, lui dit-il, un événement important ? Un festival, un jubilé, une inauguration d'hôpital militaire ? Qui donc a ordonné qu'on débride aujourd'hui les carillons royaux ?

Le pitre lui répond :

– C'est moi.

– Mais pourquoi donc ? Dis-moi, beau diable, ce que nous célébrons en ce jour printanier mais sacrément banal ?

– Roi, ta victoire sur la mort !

L'autre rit, les yeux ronds.

– Allons, tu déraisonnes, je n'ai vaincu personne, et surtout pas la mort !

Le bouffon ôte son nez rouge et lui répond :

– Ô Majesté, un homme t'a prié de soulager sa peine et tu lui as promis ton secours pour demain. Un roi moins souverain que toi aurait probablement pensé que l'heure qui s'en vient n'est sûre pour personne. Toi seul, apparemment, semble avoir résolu la question du temps qui nous reste. N'est-ce pas là un tour de force digne d'être partout fêté ?

Le roi hoche la tête, il se tait un moment, puis il prie son maître bouffon de rappeler le miséreux. Alors le drôle, l'œil lointain :

– Ton mendiant n'est déjà plus rien qu'un minuscule grain de foule. Nous ne le retrouverons pas. Le maître du temps, Majesté, ne revient jamais sur ses pas.

L'arbre

C'était le début de l'automne. Il pleuvait et faisait grand vent. « La route est longue, il faut partir », se dit l'homme de la montagne qui voulait aller au marché. Il s'en alla, sa canne au poing. Comme il passait devant les ruines de la bergerie des Ouillais, tenant le bord de son chapeau et son manteau serré au col, il buta contre une clôture affalée parmi les ronciers. Il s'empêtra dans le buisson. Il vit des branches, devant lui, qui voulaient griffer sa figure. Il lança un coup de bâton. D'un bond à droite, elles l'évitèrent. Une peur sourde l'empoigna. Il ramena contre son corps sa pèlerine embroussaillée et reprit sa marche venteuse. Il alla jusqu'au Pech du Bougre. Au détour du sentier montant, une rafale de pluie raide le poussa soudain contre un roc. Il tomba et ne vit plus rien.

Il sentit que quelqu'un le prenait par l'épaule. Il osa relever la tête et vit un arbre auprès de lui. Ce n'était pas une main d'homme qui pesait là, près de son cou, mais une branche d'amandier. Ce grand compagnon se courba et lui murmura ces paroles :

– Va si tu veux, moi je retourne. Je suis trempé, j'ai mal partout. J'ai hâte de me mettre au sec, dans mon trou, à l'abri du vent.

Alors l'homme reconnut l'arbre. C'était un ami de toujours. Le jour même de sa naissance, son grand-père l'avait planté derrière la remise à bois. Ils s'en revinrent tous les deux, côte à côte, comme des frères. Croyez-le ou non, peu importe, ce fut ainsi, pas autrement.

L'eau du Paradis

Harith le Bédouin et sa femme vivaient des bontés du désert, autant dire de presque rien. Ils plantaient leur tente fanée où quelques palmiers égarés voulaient bien leur faire de l'ombre, ils subsistaient de peaux de rats et de beaux cailloux de rencontre qu'ils vendaient aux caravaniers. Bref, sous leur ciel sans bonne étoile ils se mouraient de pauvreté.

Or, un jour semblable à la veille, comme Harith cherchait sans espoir dans le sable brûlant des dunes un oiseau blessé à rôtir, une source nouvelle, à trois pas de ses pieds, jaillit d'un roc fendu réveillé en sursaut. Il en tomba sur les genoux, rendit grâces à Allah, son prophète et ses saints, remplit le creux de ses mains jointes, tendit ses lèvres, s'abreuva. « Merveille des sacrées merveilles ! pensa le bonhomme ébloui. De l'eau, cela ? Oui, si l'on veut, mais sortie droit du Paradis ! » De fait, pour dire vrai, elle était imbuvable, elle puait la mauvaise humeur, mais pour le pauvre errant habitué aux flaques dont il faisait sa soupe à l'os, elle était digne d'honorer le gosier entre tous sensible du calife Haroun al-Rachid. « Il faut qu'il goûte sans tarder cet incomparable nectar, se dit-il en lissant sa barbe ruisselante. Il m'en sera reconnaissant, et peut-être m'offrira-t-il le rêve de ma vie bédouine : une tente neuve à deux mâts ! » Le lendemain, à l'aube rouge, deux outres d'eau autour du cou, il prit le chemin de Bagdad.

Voilà le voyageur parvenu sans encombre devant la porte du palais. Chance pour lui, elle est ouverte. C'est le matin béni où selon la coutume,

Haroun le Bienveillant accorde à ses sujets un jour d'audience publique. Harith entre, courbé sous ses outres gonflées, se mêle à la foule patiente, attend son tour, époustouflé par les ors inimaginables qui environnent ses haillons. Le voici enfin à genoux devant le roi des rois du monde.

– Commandeur des croyants, dit-il, je ne suis qu'un pauvre bédouin ignorant des beautés du monde. Le désert seul m'est familier, et rien n'y fait aimer la vie. Il se trouve pourtant que dans mes sables tristes j'ai découvert, ces jours derniers, une merveille sans pareille : une source d'une eau si parfaitement pure qu'elle ne pouvait venir d'ailleurs que du saint Paradis d'Allah. Voici ce que j'ai pu porter, sans rien en perdre, jusqu'à toi.

Haroun remercie le brave homme et se fait servir une coupe du breuvage malodorant. Il le boit sans frémir du nez, hoche la tête, noblement, comme l'on fait quand on savoure, ordonne qu'on mène son hôte à l'ombre d'un salon fermé, appelle enfin auprès de lui le capitaine de sa garde. Il lui dit :

– À la nuit tombée, mène cet homme hors de la ville. Évite les rives du fleuve, il pourrait vouloir s'y baigner. Interdis-lui surtout de goûter la belle eau des puits et des fontaines. Escorte-le jusqu'au désert. Alors assure-le de ma reconnaissance, donne-lui mille pièces d'or et dis-lui que son roi le nomme gardien des eaux du Paradis.

Il soupire, puis dit encore :

– Comment vivre, sans illusions ? Il a les siennes, j'ai les miennes. Elles sont les ailes qui nous portent, elles rendent vivable le temps que nous traversons ici-bas.

Le jour pâlit. Haroun se tait. Harith a retrouvé sa femme. Il est content. Le conte aussi.

Le guérisseur

Il était une fois un roi paralytique. Il ne pouvait marcher, il souffrait de partout, mais point de maladie palpable, son corps paraissait sans défaut. Bref, les médecins du royaume ne comprenaient rien à son cas. Or, ce royal handicapé entendit parler, un matin, d'un saint guérisseur vagabond qui selon la rumeur publique était capable de mater les affections les plus perverses. Pas un abcès, pas une fièvre qui sur son ordre ne s'apaise. Voilà ce qu'on disait partout. Le roi, entre deux plaintes, se le fit amener.

L'homme, à première vue, avait l'air d'un marchand de voitures cassées. Ses façons étaient rudes, il regardait les gens comme des sous-produits de cantine scolaire, et quand il fut devant le roi, il ne s'inclina même pas. Il l'examina, le flaira, l'air dégoûté, de haut en bas, puis il dit :

– Qu'on nous laisse seuls, et qu'on ferme les portes à clé. Je ne veux voir dans cette chambre ni courtisans ni serviteurs.

– Homme, prends garde, dit le roi, tout à coup suant d'inquiétude. Si tu me guéris, tu es riche. Sinon, je te fais empaler !

D'un geste il ordonna que tous quittent sa chambre. Alors l'étrange guérisseur ricana, la bouche mauvaise :

– Ainsi tu ne peux plus marcher ? Eh bien, bougre d'âne, à nous deux !

De sa guenille poussiéreuse il tira un couteau de détrousseur nocturne et s'avança, son arme au poing, vers le fauteuil de l'impotent. L'autre empoigna les accoudoirs, il se dressa, pris d'épouvante et se mit à courir en rond en brailant qu'on l'assassinait. Ses gens enfoncèrent les portes,

trouvèrent leur maître debout. Ils ne l'avaient pas vu ainsi depuis d'innombrables semaines. Il n'avait plus mal nulle part. On s'exclama, les bras au ciel. On chercha le miraculeux. Il avait fui par la fenêtre. On ne le revit jamais plus.

OceanofPDF.com

La voix

L'ermite fait griller sa truite aux champignons au seuil de sa hutte de branches. La fumée qui s'envole au vent fait pétiller son appétit. Il fredonne un *Pater* gaillard en vérité peu convenable, mais peu lui importe, il est seul. Comme il s'installe pour dîner, une voix lui tombe du ciel parmi les rayons de soleil qui s'amuse avec les feuillages. Dieu lui parle. Il le reconnaît. Il baisse le front. Il entend :

– Si je disais aux gens, mon fils, que parfois tu m'estimes moins qu'un malheureux poisson rôti, que tu rêves d'amours profanes sous ta couverture lavée tous les premiers lundis du mois par la femme du boulanger qui, pauvrete, t'aime en secret, si je leur disais que tu dors avec une vieille peluche que tu caches à tes visiteurs, que tu aimes passer pour un sage accompli alors que tu sais ne pas l'être, dis, crois-tu qu'ils t'apporteraient de la brioche le dimanche et qu'ils te baiseraient les mains pour les paroles bien senties que je t'inspire par pitié tant pour leur âme que la tienne ? Crois-tu qu'ils t'aimeraient si fort si je leur révélais tout cru que tu n'es qu'un enfant perdu dans des songes trop grands pour toi ?

La voix se tait, l'ermite aussi, puis il lui répond ces mots simples :

– Réfléchis un instant, Seigneur. Si je disais partout ta bonté sans mesure, ta présence dans tous les cœurs, même les plus désespérants, si je disais à tes enfants qu'ils peuvent faire ce qu'ils veulent, que par amour pour eux tu irais les chercher au fin fond des pires enfers, que tu ne les lâcheras pas, que tu leur pardonneras tout, même les pires manigances, crois-tu qu'ils penseraient à s'inquiéter de toi ?

Silence long. La voix, enfin :

– Je me tais, tu te tais. D'accord ?

OceanofPDF.com

L'éclat de vérité

C'était un de ces jours où Satan le maudit visitait ses vastes domaines. Il le faisait, de temps en temps, avec cette légère ivresse qui vient quand on se fait plaisir. Il attisait les feux puants, ajoutait du sel dans les plaies, lissait le poil des tortionnaires, bref, inlassable, l'œil partout, il cultivait ce champ de fous aux inépuisables récoltes que, paraît-il, Dieu a créé en même pas une semaine. L'Ange noir, ce jour-là, était accompagné, par exceptionnelle faveur, de son apprenti préféré, jeune démon enthousiaste et prompt à s'étonner de tout. Les voici donc le nez au vent sur le chemin d'un ermitage qu'ils comptaient bien dévergondier, quand soudain :

– Regardez, mon maître, dit le diabolotin à l'arrêt.

À quelques pas, sous un feuillage troué de rayons de soleil était un homme à barbe blanche penché sur un rien lumineux qu'il venait de trouver dans l'herbe. L'apprenti, le cœur remué, à l'oreille de son patron :

– Holà, avez-vous vu ce qu'il a déniché ?

Et soudain ardent comme un pou dans un buisson de cheveux sales :

– C'est un éclat de vérité ! Attention, mon maître, danger ! Ne vous dérangez pas, je vais le lui voler !

Satan le retint par la manche.

– Du calme, mon coquin. Qu'il garde sa trouvaille, elle ne nous fera aucun mal.

L'autre, déboussolé, ses dix doigts agités devant ses joues en feu :

– Enfin, patron, rendez-vous compte ! Par la vertu de cet éclat, le voilà tout à fait capable d'ouvrir sans faute à ses semblables la voie de la

Libération !

– Allons, lui dit Satan, tu t’inquiètes pour rien. Je les connais, les hommes ! Dès que ce vieil illuminé aura confié son savoir à son assemblée de disciples, qu’en feront-ils, à ton avis ? Ils le consigneront à l’encre indélébile, ils l’interpréteront, ils le commenteront. Ils en feront des dogmes, des rituels, des lois, et pour finir, devine !

– J’ai compris. Une religion !

Et tous deux partirent d’un rire énormément tonitruant.

OceanofPDF.com

4.

Contre vents et marées

Il y a un espoir d'étoile dans la transparence des larmes.

Révolution surréaliste

OceanofPDF.com

La question

Maître Khalil raconte à qui veut l'écouter qu'une nuit lui vint le désir d'inventer un plaisir nouveau. Comme il s'en délectait pour la première fois, il entendit soudain un ange et un démon cogner rudement à sa porte. L'un criait :

– Malheureux, tu commets un péché !

Et l'autre :

– Pas du tout, tu fais bien, continue !

Maître Khalil n'en dit pas plus. Une question pourtant demeure. De l'ange ou du démon, qui estimait fautif cet instant jouissif, et qui le jugeait innocent ? La vérité reste perplexe, elle hésite à sortir du puits. Aux intrépides qui la cherchent, le conteur souhaite bonne nuit.

Ce qui advint le jour du mariage d'Abdul

Abdul, le marchand de parfums, lumière des yeux de sa mère ! Il était fier comme un pinson invité aux danses royales. Barbe pointue, sourcils nocturnes, souriant de la bouche et dévorant des yeux, il était fortuné comme un sultan de conte. Il en était content et cela se voyait. Seule mélancolie frisquette au soir de ses dîners d'affaires : son cœur était inhabité.

Ses amis lui disaient :

– Abdul, toutes les vierges du pays t'espèrent, te pleurent, te rient !
Prends femme, frère, Dieu le veut !

Il répondait, la bouche arquée :

– Pas le temps. J'ai trop de travail.
– Pense à tes enfants à venir que tu laisses devant la porte. Ils grelottent, tout nus, pauvres mendiants de vie ! Ignores-tu, toi qui sais tout, qu'Allah n'a pas créé de plus beau paysage qu'un homme et une femme enlacés sur un lit ?

Un soir, enfin :

– Bon, c'est d'accord.

Et les yeux tout à coup s'ouvrant à la lumière comme les volets au matin :

– Mais je veux, j'exige un mariage jamais vécu sous le soleil, encore impensé, prodigieux, bref, historique, inoubliable !

Chœur des compagnons :

– Tu l’auras !

Ce fut hors de prix, mais il l’eut.

Au jour parfait, sonnez youyous, résonnez pipeaux, darboukas ! Imaginez. Danseuses au nombril de diamant, troubadours venus en ballon du septentrion provençal, concours de tir à l’arbalète sur les trapézistes volants, vocalises de castrats turcs hélas à peu près inaudibles dans l’ample rumeur du banquet, envol d’aigles par les fenêtres, les serres chargées d’os de bœufs pour les miséreux des ruelles, chameaux de lait rôtis par des cracheurs de feu, agneaux à la panse farcie de testicules de lions, boulettes de kif clandestines errant de manches en bouts de doigts. Mais à quoi bon les mots s’ils restent ce qu’ils sont sans jamais se changer en mangeailles solides ? Bref, vint l’instant sacré où les jeunes époux et leur assemblée de convives s’enfoncèrent, joyeux, dans la mosquée fleurie où Allah, patiemment, attendait leur venue. Et c’est là que le ciel soudain se craquela comme un vase chinois frappé d’apoplexie.

Compte rendu des faits au présent, c’est plus sobre.

L’imam accueille les époux. Allocution inévitable, voix de clairon content de Dieu. L’assemblée, le front bas, écoute. Derniers mots du prêche nuptial. Jusqu’ici tout va, tout n’est qu’ordre, luxe oriental et volupté. Voici l’instant irrémédiable. Notez qu’un esprit avisé aurait pu pressentir l’apocalypse en marche. Abdul est ballonné. Est-ce la faute aux fèves, au couscous, au vin grec, à l’euphorie primesautière qui devant le Très-Haut fait chanter son très-bas ? Le fait est que dans le silence encore parfumé de roses qui suit les dernières paroles du prédicateur musulman, Abdul s’entend lâcher un pet. Non point une brise passante, une flatulence oubliée à peine sortie prendre l’air, non, un pet de haute volée, un pet impossible à nier, un pet rebondissant d’une muraille à l’autre, autoritaire, décidé à ne pas s’en laisser conter. Il s’exprime, dominateur, puis il part visiter la ville. Échos lointains. Silence, enfin.

L'imam tapote la figure de la promise évanouie. Abdul, le dos courbe, recule. Tous les regards vers lui convergent comme autant de fusils braqués. Il n'est plus que honte et misère. Il n'est plus rien, ni parfumeur ni marié mégalomane. Il sort à reculons de la maison d'Allah, court à son écurie de courses, bondit sur son meilleur cheval. Il s'arrache aux ombres, aux ruelles. Droit devant, le vent du désert. Il se fait nuée de poussière. Trois jours, trois nuits et rien à boire. Il a soif mais n'a pas le temps. Le voici au bord de la mer. Un port, un bateau en partance. Pour quel pays ? Bof ! Peu importe. L'Inde ? Parfait. Il s'y installe, il y vit convenablement, il s'y fait marchand de lotus. Il s'apaise. Dix ans déjà ? Sa vieille honte est toujours là mais elle n'échauffe plus ses joues. Un soir d'oiseaux moqueurs, tandis que les rideaux de sa chambre s'envolent, « il est temps de rentrer », lui dit le crépuscule. Il s'espère oublié. Il s'en retourne, enfin.

À nouveau l'air marin lui gonfle la poitrine, à nouveau le ciel familier, les dunes, le puits dans le sable, à nouveau, loin devant, les maisons, les terrasses, les lessives étendues, l'émouvante cité où il a vu le jour. Avant les premières ruelles il fait halte, le cœur battant. À l'ombre maigre d'un figuier il met pied à terre, il s'assied. À portée de voix, sous la brise, une porte doucement grince. À côté d'elle, sur un banc, une vieille et une enfant jouent. « Comme il fait doux », se dit Abdul. Il sourit de les voir joyeuses.

– Grand-mère, dis, quel âge as-tu ? demande à l'aïeule l'enfant.

La vieille hoche la tête. Elle l'ignore. Elle en rit.

– Et le mien, dis-moi, le sais-tu ?

– Oh certes oui, ma toute belle. Tu es née la veille du jour où Abdul a lâché son pet !

Le cœur d'Abdul s'effondre. Il se dresse, il titube, il cherche appui dans l'air. « Mort de mes os, je cauchemarde, se dit-il, les yeux déjà loin. Mon pet, une date historique ! Un repère, une borne sur le chemin des jours ! Adieu les gens, mon cheval, vite, et un bateau pour nulle part ! »

À vous qui le regardez fuir et s'effacer dans la poussière, le conte dit : Amis, riez mais tendrement. Juge ou coupable, avouez donc. N'avez-vous jamais fait d'un soupir de culotte une honte métaphysique ? Allons, je me tais. Dieu aussi.

OceanofPDF.com

L'offense et le bienfait

Deux amis cheminent, Adam et Ali. Où vont-ils ? Qu'importe. Où va le désert. Ils parlent de riens, puis Ali demande :

– Toi, le combattant redouté des forts, quel est le savoir le plus lumineux que tu as appris de ton maître d'armes ?

Adam lui répond :

– Le goût de la paix.

Son ami s'étonne.

– Et pourtant, mon frère, il a fait de toi un tireur de sabre au bras sans défaut.

Adam se souvient. Il hoche la tête.

– Mon maître, souvent, me disait ceci : « Sois un guerrier dans un jardin plutôt qu'un jardinier en guerre. »

Ali rit, moqueur.

– Absurde, dit-il.

Adam le rabroue. À moitié joueur, d'une bousculade il envoie rouler l'ami de toujours dans une broussaille. Ali, furibond, s'arrache aux épines, fonce sur Adam. Son poing lui échappe, s'abat sur son nez, et tout aussitôt :

– Oh, pardon, pardon, je n'ai pas voulu ! Quel mauvais je suis ! Ce ne sera rien, oh, pardon encore !

Il essuie les joues de son compagnon, caresse son nez, le remet d'aplomb, rajuste sa veste. Adam le repousse. Son œil ne rit pas. Il se laisse choir au bord du chemin, et dans la poussière, du bout d'un bâton, il trace ces mots : « Aujourd'hui midi, mon meilleur ami m'a flanqué un gnon. »

À nouveau la route. Ils marchent, muets. Ciel bleu, dur soleil. L'air semble dormir et pourtant, soudain, au fond d'une pente, un vieil étang sec remue lourdement. Adam, stupéfait, regarde ses pieds. Le sable mouvant avale ses bottes, il s'englué, s'enfonce, agite les bras. Ali les agrippe, s'escrime, s'épuise, parvient à tirer son ami au bord. Les voici tous deux essoufflés, suants, à l'ombre d'un roc. Alors Adam cherche un bout de silex, le fait rebondir au creux de sa main et sur le rocher il grave ceci : « Cet après-midi, mon meilleur ami m'a sauvé la vie. » Après quoi, rieur :

– Mon maître me disait aussi : « L'offense que tu as subie, raconte-la à la poussière, que le vent l'emporte à l'oubli ! Mais le bienfait qui t'est offert, confie-le au roc immuable. Que rien ne l'efface jamais ! »

Le conteur veut qu'une oasis leur vienne à l'instant droit dans l'œil. Ils courent, ils rient, les mains devant. Ils sortent du conte contents.

Le Faucon Blanc

Commandeur des larrons en foire, fripon divin chez les dévots, gentilhomme chez les arsouilles, truand chez les gras du menton, on se vantait de le connaître, mais nul ne l'avait jamais vu. Le Faucon Blanc. Parmi le peuple, c'était ainsi qu'on appelait cet incomparable voleur. Évidemment, on l'admirait. Il était le vengeur des pauvres, le bienfaiteur des guenilleux, et plus réjouissant encore, le cauchemar du vieux sultan qui régnait à Damas, malgré son âge tremblotant. Voir devant lui le Faucon Blanc, les poings liés, le nez en sang et deux boulets à ses chevilles, toutes les siestes il en rêvait. Jusqu'à son lit définitif il espéra le voir paraître. Il mourut gravement déçu, sans même l'ultime désir de faire planter sur un pal son ministre de la police.

Son fils aîné lui succéda. Il était jeune, instruit en tout et farci d'ardeur poétique. Conquérir l'estime posthume de son vieux père bien-aimé, et donc pouvoir lui dire un jour, au secret de son cœur filial : « Ton Faucon ne volera plus », voilà qui élevait son âme plus haut que ses cheveux bouclés. Mission ardue. Comment s'y prendre ? Comme il se gratouillait le front pour réveiller son troisième œil, un soir lui vint la vieille image d'un exemplaire roi d'Orient aimé d'amour intarissable par sa nourrice extasiée au seul murmure de son nom. Qu'avait-il fait, lui, en son temps, pour vraiment connaître son peuple ? Il s'était travesti en marchand de babioles et s'était simplement mêlé, à peu près une fois par mois, à la vie des ruelles et des petites gens. On apprend ainsi bien des choses, et pourquoi pas, mine

de rien, dans quelle taverne nocturne se retrouvent le Faucon Blanc et sa troupe de malandrins. C'était en vérité ce qu'il lui fallait faire. Dès la nuit venue, il le fit.

Ce ne fut pas de tout repos. Traînailler dans des rues crasseuses, pousser la porte de gargotes tellement enfumées de vin qu'on pouvait s'y soûler sans boire, lever son gobelet de bois, parmi des pégreleux hilares, à la santé du Faucon Blanc, tout cela lui fut une épreuve si ténébreuse et compliquée qu'il perdit bientôt tout courage. « Autant courir après le vent pour lui demander son adresse, se dit-il. Encore une nuit, et bonsoir, je retourne au chaud. »

Dernière errance noire et dernière rencontre. Un homme, au seuil d'un cabaret. Comme passait le faux marchand :

– Je suis le Faucon que tu cherches, lui dit-il. Entrons, et buvons.

Stupéfaction du jeune roi. Charivari dans sa poitrine. Il se sentit poussé dedans. Trois chandelles sur une table, un cruchon et deux gobelets. Pas le moindre client, la gargote était vide. Ils se posèrent face à face. Le Faucon Blanc ? Un jeune vieux, paisible, amusé, vigoureux.

– Tu voulais me voir ? Me voici, dit-il en se servant à boire. Que veux-tu ? Me trancher le cou ? Me proposer un ministère ?

Le jeune roi lui répondit :

– Tu peux faire le fier, vieux fou, mais n'oublie pas. Un jour tu subiras le sort qu'on réserve dans mon royaume aux bandits de ton acabit. Voler est un sale métier. Je le réprouve et le condamne.

Face à lui, ricanement sec.

– Voler est un art, camarade.

Le Faucon aux cheveux neigeux poursuivit ainsi, impassible :

– Il exige cinq qualités qui font, d'un perdu dans sa peau, un homme digne de ce nom.

Il se tut, l'œil pointu, puis comptant sur ses doigts :

– D'abord l'inspiration, ensuite le courage, la constante attention aux autres, la prudence, enfin la justice sans laquelle tout se défait.

– Mais tu es un bandit, un truand sans morale ! Comment veux-tu que je te croie ?

– Pressentir le magot où il se tient tranquille, voilà l'essentielle intuition. Être celui qui le premier se risque où dort la bonne affaire, voilà la bravoure servie. Couvrir le repli de sa troupe, voilà le souci du prochain. Savoir estimer les vrais risques, voilà la prudence du fort. Tout partager à parts égales, voilà la justice honorée. Regarde-moi, et n'oublie pas. Au-dehors je suis un brigand, et au-dedans un voyageur sur la route du cœur du monde. Et toi qui règnes et qui condamnes, jeune roi, sais-tu où tu vas ?

L'autre resta la bouche ouverte et soudain ne vit en lui-même que vanités d'âme étriquée, certitudes mal fagotées et chemins entre chien et loup.

Ils restèrent jusqu'au matin dans la taverne sans oreilles à parler du monde, des êtres, des mille secrets de la vie. À la fin, le roi dit :

– Sois mon premier ministre.

Le Faucon Blanc lui répondit :

– D'abord, deviens mon apprenti.

Ils rirent ensemble et s'embrassèrent. On dit qu'ils se virent souvent.

Le rossignol

Un jour, au temps béni où Salomon veillait sur l'abondance des fontaines et la tranquillité des cœurs, il advint qu'un riche flâneur, au souk de Bagdad la superbe, fit l'emplette d'un rossignol. Dès son premier matin, dans sa cage pendue au plafond étoilé de la chambre d'amour, l'oiseau chanta tant et si bien que son maître ne tarda guère à se prendre de passion tendre pour les arabesques vocales qui émerveillaient sa maison. Rien alors ne fut assez beau pour son enchanteur quotidien, graines sucrées, lit de pétales, eau fraîche parfumée d'anis.

– Es-tu content ? lui disait l'homme.

L'oiseau lui répondait que oui. C'était du moins la conviction de l'oiseleur énamouré car son prisonnier, tout à coup, débordait de chants, bec au ciel.

Ainsi passèrent trente jours de félicité roucoulante jusqu'à cette matinée bleue où l'emplumé miraculeux qu'on aérail sur le balcon reçut la visite impromptue d'un vieux frère de sa campagne. Ce compagnon inespéré se percha tout contre la cage et murmura au prisonnier quelques mots apparemment clairs, quoique inaccessibles aux humains. Après quoi coup d'aile, et salut.

Dès cet instant, côté prison, plus la moindre chanson d'amour, plus un gazouillis, même pâle. Silence. Grève du gosier. L'homme fronça ses gros sourcils, demanda des explications.

– Tu boudes, dis ? Pourquoi ? Tu as mal à la gorge ? Quelqu'un t'a-t-il mécontenté ?

Il resta l'oreille pendante. Alors son cœur se craquela. Il pensa sottement : « Il est juste enrroué », puis : « Malheur ! Et si c'était grave ? Il a l'œil glauque, il est fiévreux », puis : « Parle-moi, je t'en supplie », puis : « Seigneur Dieu, fais quelque chose ! » Il se souvint de Salomon, qui parlait couramment l'oiseau. « S'il en est un qui peut lui regonfler les plumes, c'est lui, et lui seul ! » se dit-il. Il courut au palais royal avec sa cage et son muet.

Salomon offrit son index au rossignol, qui s'y posa.

– Eh bien, lui dit le roi des rois, mon bon ami, quelle est ta peine ?

L'oiseau lui répondit ceci :

– Ô Majesté, il fut un temps où le ciel était mon pays. J'étais l'insouciance même ! Et voilà qu'un jour de malheur, dans l'olivier où je vivais, un chasseur m'a tendu un piège. Il m'a capturé, m'a vendu, m'a séparé de mon épouse et des enfants de nos amours. Depuis, jour et nuit, je les pleure, et le gardien de ma prison s' imagine que je me plais à roucouler des balivernes pour son plaisir et pour le mien. Il n'a rien compris, l'imbécile, et moi non plus, je te l'avoue, jusqu'au jour où un vieux cousin est accouru de sa forêt. Il m'a dit : « Cesse de gémir, seules tes plaintes t'emprisonnent ! » J'ai donc décidé de me taire jusqu'au jour béni entre tous où me seront rendus les arbres, mes compagnons, ma bien-aimée !

Le roi des rois dit à son maître :

– Veux-tu voir ton ami content ? Ouvre la porte de sa cage. Rien n'est plus beau qu'un oiseau libre dans le ciel offert à sa vie.

L'homme grogna mais obéit. Le rossignol prit son envol. L'air en fut content. Lui aussi.

Le canari

L'homme dit au canari :

– Chante.

– Non, répond le canari.

L'homme offre au canari une pincée de graines. Il dit encore :

– Chante.

– Je ne chanterai pas, répond le canari.

– Si tu ne chantes pas, le chat te mangera, dit l'homme.

– Plutôt la mort que la prison, répond, tout fier, le canari.

– Si tu ne chantes pas, je te préviens, l'oiseau. J'ouvre la porte de ta cage.

Le canari, épouvanté, tend au ciel son bec jaune et chante.

À l'abri du malheur

Après que le roi Salomon eut établi partout la paix aux frontières de son royaume, il voulut un nouveau palais. Il pria donc ses astrologues de désigner le lieu parfait et les auspices favorables à l'édification de l'œuvre désirée.

– Roi des rois, lui dirent les sages, nous avons consulté le ciel. Si tu veux que ta résidence soit à l'abri de tout malheur, tu dois y emmurer vivant un jeune garçon, fils unique. Détail : la mère de l'enfant devra de bon cœur accepter de t'offrir le fruit de son ventre.

Salomon fit donc publier qu'il offrirait son poids d'or pur à la mère assez misérable pour vendre la vie de son fils.

Il en vint une, veuve, triste, épuisée, vêtue de haillons. Elle tenait par la main un garçon de dix ans. Quand il fut devant Salomon :

– Avant de mourir, roi des rois, permets-moi de poser trois questions à tes sages. S'ils répondent correctement, alors je me sacrifierai. Sinon, c'est qu'ils ne savent pas ce que disent vraiment les astres.

Le roi des rois hocha la tête. Le garçon prit son souffle et dit :

– Hommes savants, quelle est la chose la plus légère en ce bas monde ? Quelle est la chose la plus douce, et la plus lourde, dites-moi ?

– La plus légère ? Un duvet d'oie, répondirent les astrologues. La plus douce au monde ? Le miel, et la plus lourde, le rocher.

– Non, dit le garçon. Écoutez. Rien n'est plus léger qu'un enfant dans les bras de sa jeune mère, rien n'est plus doux, assurément, que le lait qu'il tète

à son sein, mais rien n'est plus dur en ce monde que de faire emmurer vivant celui que l'on a mis au monde.

Les sages baissèrent la tête. Salomon se tut lui aussi. Le palais ne fut pas bâti.

OceanofPDF.com

Le pigeon et l'épervier

Le roi Shibi, dit-on, était si généreux que sa réputation avait atteint le Ciel. Quelques dieux en furent jaloux. Deux surtout : Agni et Indra. L'idée aigre leur vint un jour d'éprouver cet homme impeccable. Agni se changea en pigeon et Indra en épervier mâle. Et comme Shibi, un matin d'été, somnolait près d'une fontaine dans le jardin de son palais, que vit-il, au-dessus des arbres ? Ces deux oiseaux qui tournoyaient dans le bleu limpide de l'air.

L'un, apparemment, chassait l'autre. Le faux pigeon, tremblant d'effroi, se laissa choir, à bout de souffle, dans les plis du manteau royal. L'épervier se posa au bord de la fontaine.

– Roi, dit-il, donne-moi ma proie. Je dois en nourrir ma famille.

Le monarque lui répondit :

– Noble épervier, je ne peux pas. Cet oiseau me demande asile. Te le livrer serait indigne du cœur qui me garde vivant.

L'épervier, jouant l'offensé :

– Est-ce là, roi Shibi, la générosité qui jusqu'aux cieux vivants ensoleille ton nom ? J'ai faim, les miens aussi. Mes enfants nouveau-nés n'auront pas leur becquée. Pour une vie sauvée, combien en perdras-tu ?

– Sauf ce pigeon, lui dit le roi, que veux-tu ? Parle, tu l'auras.

– Je veux son poids de chair arrachée à ton corps.

Le roi Shibi se fit porter une balance de boucher, trancha le muscle de sa cuisse, le déposa sur un plateau et coucha le pigeon dans l'autre. Le dieu Agni pesa méchamment sur l'oiseau. Il l'alourdit de quelques livres. Le roi Shibi comprit alors que son cœur même, à ce jeu-là, lui serait bientôt demandé. Il accepta qu'il lui fût pris. Et comme il s'offrait au couteau, dans leurs corps à nouveau divins Agni et Indra apparurent. Devant Shibi ils s'inclinèrent, soufflèrent sur son corps sanglant. Le roi se retrouva intact et se reprit à somnoler dans le murmure bienfaisant de l'eau fraîche et du vent léger.

Le maudit

Un de ces vagabonds mystiques que l'on appelle bektachis savoure ce jour-là une vieille pastèque sous une ruine de chariot. Et voilà qu'il lève le nez, fronce les sourcils, tend l'oreille. Une sourde rumeur envahit le marché. Elle enfle soudain, s'ensoleille. Sonneries de trompes, tambours. La troupe du sultan Mehmet, caracolante, bariolée, passe à trois pas de ses orteils. Il la contemple, éberlué. Un de ces passants magnifiques d'un coup de fouet le précipite dans la poussière soulevée. Mehmet le grand s'en va chasser.

Traquer le lièvre, le fennec, l'oiseau imprudent, la gazelle, telle est l'affaire de sa vie, son seul désir jubilatoire, sa passion jamais apaisée. Mais hélas, mille fois hélas ! Ce mauvais jour-là, rien de rien. Journée scandaleusement plate. Le gibier nargue le monarque. Il ose ne pas tomber mort quand une flèche le chatouille. Au soir, Mehmet revient bredouille, grondant, fumant, le feu aux joues. Il faut, bien sûr, un responsable à ce rarissime fiasco. Quelqu'un lui a porté malheur.

– Je sais qui, lui dit son vizir. Comme nous quitions le palais, ce matin, sans penser à mal, j'ai remarqué un mendigot d'une fascinante laideur qui te lorgnait d'un œil bizarre. Ne cherche pas plus loin, il t'a jeté un sort.

L'autre fulmine :

– Qu'on le trouve ! Qu'on me le ramène illico !

Voilà bientôt le bektachi jeté rudement sur les dalles à portée des pieds du sultan. Un rugissement d'ouragan tombe sur ses épaules courbes.

– Tu m'as privé de mon gibier, tu m'as maudit, mendiant pervers !
Avoue, avant que je t'empale !

L'autre s'étonne à peine. Il dit :

– À ce que tu crois, majesté, j'ai protégé quelques lapins de tes envies dévoratrices, ce qui n'est même pas exact, et toi tu me condamnes à mort pour t'avoir regardé passer. Qui, de toi ou de moi, est le maudit de l'autre ?

Le sultan hésite un moment, semble réfléchir puis s'éclaire, et la main tendue au mendiant :

– Merci pour ce grain de sagesse que tu viens de semer en moi. Sois le maître dont j'ai besoin.

Le bektachi :

– Quitte ton trône, oublie tes ors et suis mes pas.

Mehmet grince :

– Je ne peux pas.

– Je m'en doutais, dit l'homme. Adieu.

Et grignotant quelques fruits secs dénichés au fond de sa poche, il reprend sa route infinie.

La goutte de miel

Un bûcheron vient au village. Il porte sur l'épaule un sac de miel sauvage qu'il compte vendre à l'épicier. Voici l'homme dans la boutique et son fardeau sur le comptoir. Comme il salue la compagnie, une goutte odorante fuit et tombe sur le carrelage, devant le museau d'un lézard qui, par hasard, passait par là. Langue dardée, l'animal flaire la merveille tombée du ciel, mais il sent, derrière sa queue, un chat silencieux qui s'avance, les griffes au ras de son museau. Il s'enfuit comme il sait le faire, plus vif qu'un éclat de soleil. Le chat regarde à droite, à gauche, il s'aplatit, ronronne un brin, se prépare à se poulécher. Mais voilà qu'un chien pagailleux lui aboie dessus, le bouscule. Manifestement il refuse de se voir privé de dessert. Ses crocs menacent. Le chat grince, se hérisse, lui tourne autour. Son maître vient à son secours, lance un coup de botte au cabot. Couinements, queue entre les pattes, le meurtri va se plaindre à son grand frère humain qui accourt, furibond, sur le lieu du délit.

Il proteste, il menace. Insultes intraduisibles en langage correct. Il empoigne au col l'homme au chat, le coince contre une étagère. L'autre lui flanque sur le nez un coup de front couleur de sang. Pots cassés, fracas d'ustensiles, on tente de les séparer, on ne fait qu'aggraver l'affaire. On déborde sur la ruelle. Le peuple passant prend parti pour l'une ou l'autre brave bête. Mots attrapés de-ci de-là, dans le vacarme assourdissant : « Espèce de, répète un peu, qu'est-ce que tu lui veux à ma mère ? » Il pleut des canettes de bière, des débris de vitre, des poings, des bâtons de manifestants.

Dans la boutique désertée, échos de bataille lointaine. À l'ombre fraîche,
enfin tranquille, un lézard se goinfre de miel.

OceanofPDF.com

Le palais fendu

Un jour, un roi se fit bâtir un palais tant exagéré qu'il amaigrit ses coffres-forts de mille chars de pièces d'or. On l'orna de statues antiques, de beautés fières d'être là, de lunes de marbre andalou, de baignoires pharaoniques et de reposoirs musicaux, bref, on fit tout pour que ce lieu ébahisse les chroniqueurs et les écrivains d'épopées. Au soir de l'inauguration, ce roi invita ses poètes, ses philosophes et ses devins à s'asseoir aux pieds de son trône.

– Amis, leur dit-il, parlez franc. Manque-t-il ici quelque chose ? Cet incomparable palais satisfait-il vos exigences d'heureuse et subtile beauté ? Bref, en un mot, est-il parfait ?

Tous répondirent :

– Sire, il l'est. Il surpasse en magnificence la demeure de Salomon, le palais de Sardanapale et les jardins du roi David !

– Seigneur, je ne suis pas d'accord, grogna un vieil ami de Dieu.

On en resta interloqué.

On se tourna, la bouche bée, vers le sage perturbateur.

– Ce palais est fendu, dit encore le vieux.

– Tu radotes, gronda le roi. Fendu, ce chef-d'œuvre ? Et où donc ?

– À cet endroit exact où l'Ange de la Mort entre chez les vivants, lui répondit l'ascète. Colmate si tu peux cette brèche invisible ou sinon, majesté, ton trône et ton palais ne seront bientôt plus qu'un songe évanoui. La mort fera de cet Éden un terrain vague offert aux vents. Rien ne dure ici-

bas, tout passe. Les loups viendront dans tes salons. Malheur sur toi si tu l'ignores ! Je t'ai dit ce que je devais. Je retourne à ma hutte. Adieu.

OceanofPDF.com

Le chant du guerrier

Archivistes, conteurs des mille et mille siècles, avez-vous jamais rencontré sur les chemins de la mémoire un conquérant plus redouté, plus haï, plus infatigable que ce magnifique maudit dont on n’osait dire le nom ? Poitrail de cuivre, sabre rouge, plus indomptable et batailleur que le vent fou sur la forêt, partout où chevauchait sa troupe, plus de remparts, plus de villages, plus rien que le feu et le sang. Bref, seuls les morts multipliés sous le soleil indifférent savaient éclairer son regard.

Or, un beau soir d’été, après une bataille, comme sans hâte il rejoignait son campement ensommeillé, il entendit une musique, dans l’ombre, au bord de son chemin. Il eut un coup d’œil de côté. Il aperçut un homme assis, courbé sur son luth, qui chantait. Il fit halte, écouta. Il entendit ceci :

*Conquérant affamé de gloire
Tu seras un jour oublié
Oubliée sera ton histoire
Oubliés hauts faits et méfaits
Oublié je serai moi-même
Oubliées mes bonnes saisons
S’effacera tout ce que j’aime
Sauf peut-être cette chanson*

Pour la première fois l’Invincible sentit son cœur lui échapper. Cette nuit-là pourtant paisible il ne dormit pas plus auprès du feu de camp que les

étoiles dans le noir. Quoi, était-il vraiment possible que le récit de ses combats, de ses exploits, de ses conquêtes rejoigne les morts ordinaires dans la fosse sans fond du temps ? « Inacceptable, se dit-il. Je dois perpétuer ma glorieuse mémoire au-delà des siècles prochains, et pour cela chanter mon prodigieux destin. Donc, d'abord conquérir l'impalpable pays du chant, de la musique. » De bon matin il ordonna qu'on lui amène sans tarder le vagabond crépusculaire. Il planta dans ses yeux son effrayant regard.

– Une chanson, dit-il, peut-elle aider mon nom à franchir les siècles futurs ?

L'homme se tut longtemps, puis il dit :

– Elle le peut.

– J'exige donc que tu m'apprennes à faire de cet instrument un chemin vers l'éternité.

– Ce sera long, répondit l'autre.

– Plus qu'une ville à ravager ?

Le mendiant fit « oui » de la tête.

– Alors au travail. Je suis prêt.

D'abord le luth l'intimida. Il ne sut qu'en faire. Il rogna. Il s'appliqua pourtant à l'ouvrage imposé. Il en eut mal partout, des dix doigts au dos courbe. Il découvrit bientôt qu'il était plus aisé de trancher une tête d'homme que de faire plaisir à trois cordes pincées. Jamais il n'avait tant peiné. Jamais il n'avait tant donné à l'infinie patience enfouie dans sa carcasse. Un jour, enfin, le luth frémit. Se souvint-il de l'arbre où il avait vécu, des pluies offertes à son feuillage, des envols d'oiseaux alentour ? Il aima ces mains amaigries qui lui redonnaient force et vie. Alors l'intraitable guerrier voulut enfin improviser cette ode à sa gloire éternelle dont il avait longtemps rêvé. Mais voilà qu'elle lui parut vaine, ridicule, inutile aussi. Il sourit. Ne lui vint aux lèvres que ce chant rencontré jadis au soleil couchant, sur sa route :

*Conquérant affamé de gloire
Tu seras un jour oublié
Oubliée sera ton histoire
Oubliés hauts faits et méfaits
Oublié je serai moi-même
Oubliées mes bonnes saisons
S'effacera tout ce que j'aime
Sauf peut-être cette chanson.*

OceanofPDF.com

5.

Tout finit par être vrai

Dans ton regard seul tient la vie du monde. Que ton regard soit froid, sans rien du dedans qui l'anime, et tout ce qu'il contemple demeure inanimé. Qu'en lui soit un désir, un élan, un appel, aussitôt les choses s'avivent et la lumière des êtres s'éveille.

Anonyme

OceanofPDF.com

Les savants et le lion

Deux considérables savants se promenaient, un beau matin, dans la lumière du désert. Hodja le simple, derrière eux, éventait leurs nobles épaules d'une branche de palmier nain. Pour deux sous (tarif de touriste), il leur faisait du vent partout. Ces deux imposants érudits, au rythme lent de leurs babouches, cheminaient donc, le geste ample, en devisant philosophie avec une ardeur si joyeuse qu'Hodja en oubliait parfois d'agiter dans leur dos son instrument à vent. Il n'éventa bientôt que sa propre figure quand il entendit le plus gros confier à son compagnon :

– Donnez-moi, mon ami, n'importe quel relief de carcasse animale, un os, une vertèbre, une dent, même usée, et je reconstitue autour de ces débris la chair disparue de la bête, ses molécules, ses atomes, son sang, ses organes, sa peau, bref son corps, de la cave aux poutres. N'est-ce point l'art biologique hissé plus haut que l'Everest ?

– Bagatelles, répondit l'autre. Je dirai même plus : sornettes puériles ! Car moi, que puis-je, mon ami ? Osez le pressentir, le flairer, l'avouer. Oui, je sens que vous le savez. Saluez donc, mon cher, la science insurpassable qui permet à son serviteur (moi-même) d'insuffler la vie toute crue dans le corps de votre bestiole, de faire que votre cobaye se dresse sur ses quatre pattes et respire à nouveau l'air de la Création. Ne sommes-nous point-là à la hauteur de Dieu ?

Comme ils allaient ainsi dans l'humble paix des sages, que rencontrèrent-ils à l'ombre d'un rocher ? Le crâne d'un lion. Les deux savants

l'examinèrent, les yeux plissés, le nez gourmand, puis oubliant leur promenade ils se poussèrent aimablement à démontrer leur savoir-faire. Le premier, sans la moindre faute, récita quelques litanies, versa trois gouttes de potion sur le crâne blanc de la bête où l'on vit aussitôt repousser son museau, ses babines troussées, sa langue entre les crocs, sa royale crinière, son pelage luisant et ses pattes griffues, enfin sa queue posée sur son flanc alangui. Alors Hodja le simple, éventant la figure, les épaules, les pieds du deuxième savant, risqua sa misérable voix.

– Ô sage illustre, lui dit-il, je ne doute pas un instant de votre éblouissant génie. Vous êtes assurément capable de rendre vie à l'animal que vient de fabriquer votre éminent collègue. J'espère cependant que vous préférerez goûter à ces pâtisseries locales que ma grand-mère cuisinait au temps où le monde allait bien.

– Vous tremblez, c'est trivial, répondit le savant en riant doucement, la bouche en cul de poule. Sachez bien que l'homme de science est le grand prêtre incontesté de la puissance créatrice. Il méprise les timorés autant que les obscurantistes. Il peut rendre souffle à la bête, il n'hésite pas, il le fait. L'avenir est à ceux qui osent !

Il versa une goutte de son médicament sur le front du lion. L'animal se frotta une oreille et puis l'autre contre les cailloux alentour. Une deuxième goutte mouilla le coin d'un œil qui s'ouvrit aussitôt. Il bâilla, secoua mollement sa crinière. Hodja courut chercher refuge sur une branche d'arbre mort. Il vit de son perchoir une troisième goutte tomber sur le museau du lion endormi. L'animal se dressa, salua le soleil d'un rugissement fier.

– Seigneur, dit l'érudit, bras ouverts à l'extase, ne suis-je pas très grand ?

Dieu ne répondit pas mais le lion le fit (les lions, c'est connu, parlent à coups de crocs). Il lança une patte et l'autre, ouvrit sa gueule énorme, dévora les savants, et se sentant soudain une envie de tendresse, s'en fut, la truffe au vent, chercher une lionne parmi les dunes du désert.

Le bon côté de la tartine

Jour entre tous inattendu au ghetto de Prague, Bohême. Récapitulation des faits. Sept heures trente. Un homme à peu près réveillé entre, le pas traînard, dans sa cuisine froide. Vaisselle entassée dans l'évier, verre à demi plein sur la table. Pendant que chauffe son café, il se tranche un reste de pain. Où est le beurre ? Ah, le voilà. Il en étend nonchalamment, sous son couteau, une noisette. Il bâille. Instant fatal. La tartine, soudain, lui file entre les doigts. Il lâche un mot inaccepté des dictionnaires convenables et reste aussitôt bouche bée, fasciné par ce qu'il voit là, sur le carrelage malpropre. Le pain n'est pas tombé sur sa face beurrée.

Chacun, à Prague comme ailleurs, a fait cent fois l'expérience. Au grand jamais une tartine n'est tombée sur son côté sec. C'est une loi universelle qu'aucune miche, aucun croûton, depuis que l'on petit-déjeune, n'a osé ridiculiser. Or voilà qu'une humble cuisine, dans un bas quartier de ghetto, se voit tout à coup élevée au rang de ces lieux rarissimes qu'on aime photographier. Ici, chers auditeurs, une tranche anonyme a refusé, je le répète, de choir sur sa face beurrée. Que fait le petit-déjeuneur ? Il alerte le voisinage. Tous accourent chez le rabbin. On l'interroge, on veut savoir s'il est mentionné dans la Bible, ou quelque part dans la Torah, un événement comparable. L'homme de Dieu est un vrai sage. La preuve, il n'est jamais pressé. Il offre un godet de tisane aux gens qui guettent sur sa face un signe à peu près rassurant, puis il prévient qu'il va prier, feuilleter les livres sacrés et dormir, s'il en a le temps. Après quoi :

– Mes amis, bonsoir. Rendez-vous à la synagogue, demain matin, mais pas trop tôt.

Dispersion des chercheurs de sens.

Le lendemain, il pleut. Qu'importe. Le rabbin a l'air fatigué mais la vérité l'illumine, on sent cela, son œil s'amuse à dissimuler son plaisir de vainqueur d'énigmes sévères. Il s'avance vers les fidèles. Le miraculé vient à lui. Le sage le prend aux épaules. Il lui dit (mais il parle à tous) :

– J'ai prié, réfléchi, ruminé la question de savoir pourquoi la tartine n'a pas obéi à la loi que chacun connaît ici-bas. Ce n'est pas elle, en vérité, qui est tombée côté pain sec. C'est toi qui t'es trompé, bonhomme. Tu aurais dû coucher ton beurre sur son autre face. Voilà.

OceanofPDF.com

Le moustique

Un chercheur, un mystique aimé de ses disciples, tel était ce moustique-là. Il avait traversé le désert moustiquier et ses énormes grains de sable. Dans la forêt de poils géants d'un pacifique dromadaire, loin des tracas de ce bas monde il avait longtemps médité. Il était parvenu au rivage espéré : une flaque de pisse d'âne.

– Enfin l'océan ! se dit-il. Dernière épreuve avant l'illuminant visage du Père Créateur !

Et voyant un fétu de paille dérivant, nonchalant, vers ses pattes mouillées :

– Allah prend soin de ceux qui l'aiment ! Voici le bateau bienvenu qui me conduira sans encombre à la rive des Bienheureux !

Il s'embarqua sur la brindille, huma le vent, les yeux fermés, s'enivra de prières gaies, puis un pied qui passait par là éclaboussa les alentours. Le moustique n'eut pas le temps d'appeler Allah au secours. Fin du voyage initiatique. Beaucoup ne s'achèvent pas mieux.

La poutre

Un grand maître estimé de Dieu fait halte un soir de long voyage dans la cour d'une vieille auberge qui ne semble attendre que lui. Il est fatigué, elle est simple, sa fumée sent bon le vieux bois. Pourtant, pour l'accueillir, personne. Pas le moindre palefrenier venu dételer ses chevaux, ni servante trotant à lui, ni courbettes de tavernier. Il s'étonne, son ciel se couvre. « On me néglige, se dit-il. Mon Dieu, n'est-ce pas ton avis ? » L'interpellé ne répond pas. Alors, le front haut, il s'avance, se plante raide sur le seuil, tend un index vengeur au linteau de bois sombre au-dessus de la porte ouverte et tonne à voix de matamore ces quelques mots inconséquents :

– Puisque le maître du logis te juge incapable d'offrir ta protection réconfortante au saint voyageur que je suis, je t'ordonne, poutre sans âme, de te changer en serpent noir dès le prochain soleil levant.

Dans la pénombre du dedans, on se regarde, bouche ouverte, on n'ose plus le moindre mot. L'aubergiste bégaie, la figure à l'envers :

– Ai-je bien entendu ? Mais c'est épouvantable ! J'ai horreur de tout ce qui rampe, même les vers luisants m'effraient ! Pitié pour mes pauvres enfants, pitié pour ceux encore à naître !

Son épouse, fourrant en vrac quelques vêtements dans un sac :

– Moi, je m'en vais, je démissionne. Entrer, sortir sous un serpent, non, c'est trop. Je refuse. Adieu.

Le mari attrape son pied. Elle s'affale sur une table, le nez dans un cruchon de vin. Il pleurniche :

– Voyez, saint homme, la détresse que vous semez !

Les clients se mêlent au débat. Certains, à voix basse, parient. Va-t-il faire ce qu'il a dit ? Va-t-il gracier les coupables ? Même les hommes de sa suite supplient leur maître d'être bon. L'autre pousse un soupir, son front se fait plus lisse. On sent l'orage s'éloigner. Il dit enfin :

– Si Dieu le veut, que la poutre de cette porte reste pour toujours où elle est.

On applaudit, on s'étreint fort, on trinque, on boit, on n'oublie pas.

Car tous les ans, depuis ce jour, les pèlerins viennent de loin prier sous la poutre d'auberge qui, par l'indulgente bonté d'un sage entre tous vénérable, ne fut pas changée en serpent.

OceanofPDF.com

Le pagne

Allah, parfois, fait des cadeaux. À ce vizir aimant, aimé, il avait offert un destin aussi paisible que le lac qui se prélassait au soleil à quelques pas de promenade de son palais ministériel. Sa vie ? Un chef-d'œuvre. Enfin, presque. Son fils était d'une piété de haut en bas exaspérante. Voilà ce qui l'embarrassait. Autant le père aimait trotter au moindre plaisir de rencontre, autant le rejeton, le nez sur la poitrine, refusait, l'œil mauvais, parfums et voluptés. Il ne se nourrissait que de galettes sèches, dormait à côté de son lit, s'imposait des punitions rares, et n'habillait son corps de rien d'autre qu'un pagne qui ne dissimulait au regard des curieux qu'un entrejambe ensommeillé. Bref, le jeune homme était, pour l'aimable vizir, un grain de sable dans son œil.

Or, il advint qu'un jour d'été, comme ils contemplaient le jardin en goûtant des figues nouvelles, le sultan s'inquiéta de son peu d'appétit. Il ne lui dit qu'un mot :

– Ton fils ?

– Hélas, répondit l'autre.

Long silence méditatif. Enfin :

– Il me vient une idée, dit le supérieur hiérarchique. Confie-moi ton garçon une paire de jours, et je te le rends consommable par la perle de ton harem.

– Que Mahomet le Bienheureux bénisse ces belles paroles, lui répondit son compagnon.

Le lendemain :

– Va donc, lumière de mon œil.

Voilà le jeune homme invité à la résidence royale.

Le sultan, bras ouverts, bon ventre, l'accueille en oncle épanoui. L'hôte bavarde abondamment de stratégie sentimentale, puis il lance, content de lui :

– À table, fils de mon ami !

Salle à manger, coussins partout, nappe blanche, vaisselle d'or, serveurs, plats papillonnants. Les mains au-dessus de l'assiette, le jeune homme refuse tout, rôtis, gâteaux, boissons traîtresses.

– Un bol de riz à l'eau, dit-il. Ce sera tout.

Le sultan grogne dans sa barbe :

– C'est un coriace. Je l'aurai.

Il sourit, du moins il essaie.

– Viens donc visiter mon harem !

Il lui prend le bras, il l'entraîne. Dès le seuil, parfums caressants. Des femmes aux voiles transparents (rires pointus, cris d'oiselets) lui dansent autour, frôlent son pagne. La bouche arquée il s'époussette et ne regarde que ses pieds.

– Veux-tu pas te faire masser ? lui dit son hôte, encourageant (mais il commence à fatiguer). Leurs onguents sont aphrodisiaques.

L'autre fonce hors du Paradis, dévidant à grande vitesse ses litanies anti-démons. La salle aux trésors traversée semble lui faire autant d'effet qu'un bout de ruelle canaille. Voici la piscine de marbre où le sultan, tous les matins, barbote avec sa favorite avant le petit déjeuner.

– Prenons un bain, dit-il, j'ai besoin de détente.

En effet, il en a tout l'air.

– Volontiers, répond le garçon. Les ablutions me sont permises.

Il ôte son pagne, il le plie, le dépose au bord du bassin, s'aventure au côté du maître des plaisirs qui, couché sur les vaguelettes, sirote un jus d'ananas

frais. Ils se croient tranquilles. Ils ont tort.

Sirènes d'alarme, vacarme, courses folles des serviteurs, des femmes, des soldats de garde. Les cuisines du palais brûlent, l'incendie mange, un peu partout, des rideaux, des tapis, des meubles, il s'installe comme chez lui. Le sultan reste dans l'eau tiède à déguster son jus de fruits. Le feu déteste les piscines, il ne vient donc pas s'y risquer. Le ministre des Imprévus donne les ordres nécessaires. Les flammes se fatiguent, la panique s'éteint. Le sultan cherche, autour de lui, l'intraitable, le pur, l'ascète indélébile, le détaché de tout, bref son jeune invité. Il le découvre au bord de l'eau, encore tremblant de terreur, serrant sur sa poitrine nue son cher vêtement familial, son habit entre tous précieux, son haillon, son pagne sauvé.

Le conteur demeure perplexe. Il ne sait pas pourquoi ce dévot ridicule est venu s'inviter chez lui. Sans doute avait-il grand besoin d'entendre Mahomet lui dire (il vient parfois dans la lumière d'un soleil couchant au désert) :

« J'ai trois préférences, mon fils.

Le parfum, car en lui est le secret des femmes.

Les femmes, car elles savent le secret de l'amour.

L'amour enfin, parce qu'il est la seule prière qui vaille de haut en bas de l'univers. »

Les somnambules

Cette fille-là ? Somnambule. Chaque nuit, une heure avant l'aube, elle a l'air de se réveiller, mais pas du tout, elle dort, tranquille, tout en vagabondant ailleurs. Elle repousse son édredon, reste un moment pensive, assise au bord du lit, puis passe une robe de chambre sur son pyjama en pilou, et sans même tenir la rampe elle descend droit au potager. Et qui voit-elle là, en chemise de nuit ? Sa mère dans le même état, les yeux ouverts mais endormie, occupée à ranger les outils du jardin, par rang de taille, contre un mur.

La vieille l'aperçoit. Elle grognasse, de loin :

– Qu'est-ce qu'elle fait là, cette mauvaise ? Encore une de ses sottises qu'il va me falloir réparer. Elle n'en finira donc jamais de détruire ma pauvre vie, à petits coups, mine de rien. J'avais des rêves, moi aussi. Elle les a dévorés, l'ogresse ! Une éternité en prison, des soucis semaine et dimanche, voilà tout ce qu'elle m'a laissé. Fais ci, fais ça, et j'obéis ! Mille et mille diables, qu'elle crève !

Sa fille, à quelques pas :

– Misère ! Qu'est-ce qu'elle fricote, la guenon ? Je le vois bien, elle me surveille. Elle a peur de ma liberté. Elle voudrait que ma vie soit pareille à la sienne, aigrie, médisante, égoïste. Meurs, tu as fait ton temps, vieillarde ! Dégage enfin mon horizon !

L'aube vient. Un coq chante, au loin. Les deux femmes enfin se réveillent. Elles se frottent les yeux, se sourient, se font signe.

– Ma toute belle, dit la mère, ma chérie, rentre, n'aie pas froid !

Et sa fille :

– Déjà levée ? Tu travailles trop pour ton âge ! Tu dois te ménager, le docteur te l'a dit ! Viens là, que je frotte ton dos !

Bras dessus, bras dessous, à petits pas, elles rentrent, et la vie reprend son chemin.

OceanofPDF.com

L'auréole

L'hiver, cette année-là, fut si rudement blanc que les errants mouraient debout comme des fantômes de givre. Chemins effacés sous la neige, plus d'horizon que le ciel gris, au soir d'un de ces mauvais jours un samouraï sans lieu ni maître s'en vint frapper, à bout de vie, à la porte du monastère où vivait, en ces temps, Eisai le bienveillant. Il reçut le perdu dans un recoin ombreux de la salle commune. L'homme, à voix basse, le pria d'offrir quelque menue monnaie à ses mains pauvrement tendues. Eisai en demeura muet. Il n'avait rien à lui donner. Pas le moindre sou dans sa manche. Son impuissance lui fit mal. Il désespéra. Ce fut bref. Un sourire de bonne idée éclaira soudain son visage. Il dit au samouraï :

– Suis-moi.

Tous deux trottèrent jusqu'au temple. Là était la statue d'un antique Bouddha orné d'une auréole d'or. Eisai la détacha, la tendit au mendiant.

– Va vite, lui dit-il. Vends-la. Débrouille-toi pour en tirer de quoi requinquer ta famille.

Et comme l'autre s'attardait en remerciements empressés :

– On vient. Allons, ne traîne pas.

L'homme empocha sa marchandise. En un clin d'œil, il fut dehors.

Scandale des moines accourus. Le gardien des saintes statues gronda, les sourcils en bataille :

– Maître vénéré, votre geste obscurcit notre entendement. Amputer de son auréole le Bouddha de notre maison, n'est-ce pas un franc sacrilège ?

– Mes frères, répondit Eisaï, croyez-vous que le Bienheureux aurait un instant hésité à se trancher la jambe droite pour secourir un malheureux ?

Il attira autour de lui un cercle de mines perplexes et dit encore :

– Écoutez donc. Permettez que je vous raconte ce que fit Tan le Patriarche. Un jour glacial de vieil hiver, il jeta un Bouddha au feu. « Malheur, gémirent ses disciples, maître insensé, qu’avez-vous fait ? » « J’ai brûlé un morceau de bois. » « Mais c’était le corps du Parfait ! » « Je ne vois là qu’un tas de cendres, et vous aussi. Ne mentez pas ! Allons, remuez-vous, que diable ! »

OceanofPDF.com

La passerelle

Un voyageur va son chemin, bon pied, bon œil, content de vivre. Voilà qu'il sort de la forêt. Il fait halte au bord d'un ruisseau. Franchir d'un bond ses eaux vaillantes ? Il est trop large. C'est risqué. Sur le rivage est un vieux temple, apparemment inoccupé. Le voyageur s'y aventure, en quête d'il ne sait trop quoi qui l'aiderait à traverser. Il ne découvre là qu'un moine perdu dans la contemplation d'une peinture de Bouddha abîmée par l'humidité. Il n'a qu'un coup d'œil pour l'intrus qui fait halte, le nez en l'air, devant une statue de bois d'une hauteur intéressante. Il l'examine, il réfléchit. C'est un des dieux gardiens du temple, mais l'homme ne s'en soucie pas. Il se dit, jubilant, qu'il est juste assez long pour faire, au travers du ruisseau, une passerelle fiable. Il crache dans ses mains, charge sur son épaule la sculpture sacrée, titube (elle pèse lourd) jusqu'au soleil dans l'eau, la jette d'une rive à l'autre, traverse à pied sec et s'éloigne environné d'oiseaux contents.

Le moine a tout vu. Il s'indigne. Il sort du temple, les mains hautes, insulte le profanateur. Traiter un dieu comme une planche ! Horreur ! Il s'en griffe les joues. Il s'accroupit, suant, râlant, tire à lui la statue, la traîne dans le temple, la remet dans son coin, la frotte, la nettoie, la réconforte, enfin lui dit :

– Je suis un homme pacifique, vous le savez, ô Vénéré. (Il s'adresse à la face encore maculée.) Mais là, il nous faut frapper fort. Vous devez punir ce vaurien. Faites-lui mal, je veux qu'il souffre et qu'il s'aplatisse à vos pieds. Qu'il comprenne ce qu'il en coûte d'humilier un Esprit saint.

Attendait-il une réponse ? Sans doute pas. Elle vint pourtant. Tandis qu'il essuyait le visage de bois, il entendit ces mots tranquilles :

– Cet homme ne croit pas en moi. Je ne peux donc rien contre lui.

OceanofPDF.com

L'ours et le mécréant

Cet homme-là était un rêveur militant doublé d'un mécréant en peau de crocodile. Dieu ricochait sur lui comme un galet sur l'eau. Le Vieux du Ciel n'était pour lui qu'un héros de conte badin. Mais il n'en vénérât pas moins les prodiges de la nature, son insurpassable grandeur autant que ses menues merveilles. Bref, notre Terre était sa mère indiscutablement chérie, et notre Créateur un père jamais là.

Or, un matin de promenade sous les arbres majestueux d'une forêt vierge mais sage où, la veille, il avait planté sa tente de campeur sauvage, comme il s'emplissait cœur et corps de senteurs enthousiasmantes, il entendit soudain, parmi les chants d'oiseaux, un grognement désaccordé. Il s'arrêta, flaira l'ombrage et découvrit à quelques pas un ours debout, les bras ballant, l'échine baignée de soleil et les crocs mouillés de salive. Poil hérissé, trouille massive, sait-on vraiment ce que l'on dit dans ces cas d'intime ouragan ? L'homme laissa aller dans un souffle tremblant ces mots d'ordinaire bannis des lexiques libres penseurs :

– Seigneur, ayez pitié de moi.

Éclair soudain, éblouissant. Le temps suspend en l'air sa botte de sept lieues. Plus un geste. Arrêt sur image. Silence, Dieu va s'exprimer. Une voix de basse soliste dégringole des hauteurs bleues :

– On me nie tant que tout va bien, on me tue, on me ringardise, on épouse les théories d'un incertain monsieur Darwin même pas prophète biblique, et il suffit d'un ours quelque peu affamé sur un sentier de promenade pour que

l'on supplie grand-papa de jouer les sauveurs suprêmes ! Tous pareils, ces humanoïdes ! Franchement, vous me fatiguez.

– J'avoue, répond le mal en point, je suis athée de père en fils. Je ne suis donc pas disponible pour une conversion expresse. Mais une belle idée me vient. Faites donc, vous qui pouvez tout, de ce bestiau ici présent un catholique pacifiste. Le marché me paraît honnête. Pas de perdant. Gagnant-gagnant.

La voix céleste :

– Pourquoi pas ?

Les arbres, les oiseaux, le temps, la brise, le parfum des mûres, tout alentour se réveilla. La vie reprit son cours tranquille. Sous le feuillage indifférent l'ours joignit ses pattes d'en haut, se pencha sur l'homme affalé et murmura, les yeux mi-clos :

– Seigneur, bénissez ce repas.

OceanofPDF.com

Bon appétit !

Un brin d'herbe au bord du chemin. Un mouton qui passait par là lui dit :
– Adieu.

Il le mangea. Un loup s'en vint, la truffe au vent. Il gronda :

– Oh le beau mouton !

Il le croqua. Merci la vie. Survint un ours au coin du bois.

– J'ai faim, dit-il, et qui vient là ? Père loup !

Il le dévora. Il s'endormit. Vint un chasseur.

– Un ours, dit-il. Chance pour moi !

Il le tua, il l'emporta, d'un coup de botte ouvrit sa porte. Il le jeta sur le plancher devant sa femme éberluée.

Elle fendit le ventre de l'ours, sortit le loup, l'ouvrit aussi, trouva le mouton, l'étripa. La peau de l'ours fit un tapis, la peau du loup un manteau lourd, du mouton elle tondit la laine, jeta le brin d'herbe dehors. À la saison il prit racine, poussa, verdit. Vint un mouton.

– Adieu, dit-il.

Il le mangea. Un loup s'en vint, la truffe au vent.

Le mendiant

Il advint que le roi Aktar, un jour qu'il chassait l'antilope, perdit sa troupe et son chemin. Comme il s'arrachait aux broussailles, fourbu, affamé, furibond, à la sortie de la forêt il aperçut le toit fumant d'une cabane paysanne. Il fit halte, il mit pied à terre. Un homme apparut sur le seuil.

– Bienvenue, voyageur, dit-il. Défait ton habit, prends tes aises. Vois ma maison, comme elle est fière d'accueillir un passant perdu !

Il n'avait jamais vu le moindre roi vivant. Il lui offrit donc sans façon son eau fraîche, ses quelques fruits, sa soupe à l'oseille sauvage, comme le font les braves gens quand leur arrive un invité. L'autre remercia, il but et dévora, puis lissant sa noble moustache :

– Je suis Aktar, le Grand Moghol, dit-il à son hôte ébahi. Si tu as besoin de secours, un jour ou l'autre, viens me voir. Je serai content de t'aider.

Ses hommes enfin le retrouvèrent. Il reprit son chemin de roi.

À quelques saisons de ce jour, le ciel refusa de pleuvoir. Rien à boire que la salive, rien à se mettre sous la dent que des souvenirs de croûtons. « Aktar m'a promis son secours, se dit un matin le bonhomme. Les rois peuvent tout, c'est connu. Je vais donc le prier d'ordonner aux nuages de nous pleuvoir un peu dessus. Allons, c'est décidé. Mon bâton, ma besace et cap sur son palais. »

Long chemin, les remparts d'Accra, les gardes au sabre nu le long des escaliers de la résidence royale, des corridors interminables, enfin la porte d'une chambre dans la pénombre d'un recoin. Un serviteur l'ouvrit sans bruit. Le paysan franchit le seuil, ne fit qu'un pas et attendit, son vieux chapeau sur le nombril. Aktar priait, le front sur le tapis persan. Il implorait le Tout-Puissant de lui accorder ses faveurs. Il se dressa, prière faite, aperçut son ami, et s'exclamant en frère il s'avança vers lui, rieur, les bras ouverts. L'autre, intimidé, recula.

– Seigneur, dit-il, pardonnez-moi. Que faisiez-vous, là, à l'instant ?

Aktar s'étonna mais sourit.

– N'as-tu pas vu ? Je priais Dieu. Je lui demandais de m'aider à surmonter tous les obstacles qu'un roi se doit d'escalader s'il veut garder son âme et son pays en paix.

Son visiteur baissa le front et répondit :

– Grand homme, adieu. Permettez que je me retire.

– Mais enfin pourquoi ? dit Aktar. Je t'ai offert mon aide. Me voici devant toi. Et tu comptes t'en retourner sans même me dire ta peine ?

Le paysan, paisible et droit :

– Ô roi, je vous ai vu frapper à la porte du Tout-Puissant pour lui demander quelque aumône. Peut-être dois-je en faire autant, car ne m'est apparu qu'un miséreux banal sous votre admirable manteau. C'est vrai, j'ai besoin de secours, mais demander la charité à un mendiant, fût-il royal, ce ne serait pas convenable. Vous et moi nous sommes semblables. J'ai au moins découvert cela.

Il salua le roi pantois et sans autre mot s'en alla.

Diogène

Le 10 août 323 avant que Jésus-Christ ne vienne, le philosophe Diogène est trouvé mort dans le tonneau où il avait choisi de vivre, méprisant les lois, les pouvoirs, les richesses, les conventions, en pur cynique qu'il était, car avant de nommer un railleur effronté, ce mot désigna une école de considérables penseurs. Diogène fut de ceux-là, et le plus célèbre de tous. On le surprit un jour une lanterne au poing, fouinant de-ci de-là au soleil des ruelles.

– Eh, que fais-tu donc, Diogène ?

– Je cherche un homme, grogna-t-il.

Il discourut aussi beaucoup, moquant l'arrogance des forts et la résignation des faibles. Bref, il mourut en plein été, et quelqu'un parmi ses disciples dit ces mots en guise d'adieu :

– Ami, de qui est ce tombeau ?

– D'un chien appelé Diogène.

– Il est mort ?

– Il s'en est allé se reposer parmi les ombres, lui qui n'eut jamais d'autre bien qu'une besace et un tonneau. Mais on n'a pas voulu de lui.

– S'il n'est pas là-bas, où est-il ?

– Là où l'étoile du Lion brille de mille et mille feux. Il fait office désormais de chien de garde dans la nuit, sur nos têtes, parmi les astres.

6.

Réveiller la tendresse
qui réchauffe les cœurs

*Si je recommençais ma vie, je tâcherais de faire mes rêves encore plus
grands, parce que la vie est infiniment plus belle et plus grande que je
n'avais cru, même en rêve.*

Georges Bernanos

OceanofPDF.com

Une femme, un trésor

Ils avaient à eux deux pas même un demi-siècle. Ils étaient beaux, bien sûr, l'amour embellit tout, les regards, les visages, mais non, décidément, ils n'étaient pas heureux. Chacun peinait dans ses soucis et craignait que l'autre se lasse de vivre avec la malvenue, l'ogresse maigre, la Misère. Ils n'avaient rien qu'un jardin sec, un vieux figuier devant la porte, un âne fatigué de porter des fagots de la forêt voisine à la maison des moines. Ils s'aimaient, mais apparemment le monde ne les aimait pas.

Or, une nuit, comme elle dormait contre l'épaule de son homme, un rêve vint errer dans son lit chiffonné. Une fée habillée de brume lumineuse la menait par la main, voletant çà et là, jusqu'au saule, au bord du ruisseau où elle étendait ses lessives. Et là, ces mots lui étaient dits :

– Après le lever du soleil viens t'agenouiller sous cet arbre, et dans son ombre creuse un trou. Alors un coffre d'or viendra à la lumière. Si tu le veux, il sera tien. Tu devras pourtant le payer. Son prix ? La vie de l'être aimé. Misère à deux, fortune seule, fais ton choix, femme, et vis ta vie.

Elle se réveilla tourmentée. « Ce rêve, se dit-elle, pue le parfum pourri. Je n'en veux pas dans mon grenier. » Elle décida de l'effacer. Il resta tapi comme un chat dans un coin ombreux de son crâne. Elle oublia (ou négligea) de le raconter à son homme. Elle mit sa marmite à bouillir pour la soupe aux herbes sauvages, embrassa le traînard qui allait aux fagots. Comme elle poussait du bois au feu, « si j'étais riche, se dit-elle, avant tout, j'achèterais quoi ? » À l'instant où vint la question, il était trop tard pour

l'éteindre. D'un coup de honte elle la chassa. Elle pensa : « De toute façon, ce trésor n'est que vent de songe. » Elle se crut allégée, mais non, lui revinrent en catimini ses vieilles peurs de l'avenir dont elle ne disait jamais rien pour ne pas déplaire à l'aimé. « Il est fragile », se dit-elle. Pour la première fois, elle en fut agacée. Lui vint fugacement en tête un gaillard inconnu aux épaules cuivrées. Elle se traita d'idiote et haussa les épaules. Elle sortit au jardin. L'air frais lui fit du bien. Elle ne jeta qu'un bref coup d'œil au sentier qui menait au saule.

La fée revint deux nuits encore. Quand elle lui apparut pour la troisième fois, elle rêva qu'elle ne rêvait pas. Aux derniers mots, elle s'éveilla. Elle se tourna, se retourna, faillit secouer son époux. Voulut-elle qu'il l'accompagne ? Elle quitta pourtant sa chaleur en prenant garde au moindre bruit. « Vérifier que j'ai moi-même inventé ce je-ne-sais-quoi », se dit-elle, butée, en chaussant ses sandales. Elle empoigna son couteau noir (il était planté dans la table), traversa le jardin encore ensommeillé et s'éloigna dans le brouillard. Elle aperçut bientôt le saule à peine sorti de la nuit, le rejoignit, s'agenouilla. Tout était comme à l'ordinaire, le ruisseau murmurant, les herbes, l'absence d'oiseaux dans l'air gris. Elle n'en voulut rien voir. Elle enfonça sa lame dans la terre mouillée. Alors lui vint au cœur une envie de pleurer qui fit trembler son souffle, et ces mots affolés soudain : « Pourvu que je ne trouve rien ! » Elle vit dans sa tête son homme comme un arbre en bonne santé, fragile, certes, mais vivant, et l'or lui apparut si pauvre, si désuet, si dérisoire qu'un rire ensoleilla ses yeux.

Elle s'en revint à la maison. Son époux l'attendait sur le pas de la porte. Il s'inquiétait de son absence. Elle se blottit entre ses bras.

Un mariage au pays d'En-Haut

Au temps passé vécut en Chine un sous-préfet nommé Sing Lan. À cent pas de sa résidence était une heureuse pagode. Elle abritait une pivoine d'une insurpassable beauté. Au printemps, dès sa floraison, on se rendait, en foule émue, dans le jardin du lieu sacré où régnait cette fleur parfaite. Personne n'osait l'effleurer. Autour d'elle on caressait l'air, on s'inclinait, les mains unies. Ainsi la remerciait-on d'avoir daigné naître en ce monde.

Or il advint qu'un de ces jours, une agréable jeune fille aux joues fardées de blanc léger brisa d'un bref envol de manche un brin de la reine pivoine qu'elle admirait d'un peu trop près. Le bonze gardien, furibond, la saisit, l'attira au large. Elle s'en trouva désespérée. Le sous-préfet Sing Lan, qui flânait dans la foule, aperçut l'éplorée rudement tiraillée. Il vint en hâte à la dispute. Il apaisa les grondements, rassura la jeune inconnue, et pour tous deux les contenter offrit en paiement de l'offense son manteau brodé de dragons au moine tout à coup ravi. Un bruissement admiratif accueillit, parmi l'assemblée, le don du pacificateur.

Ce sous-préfet, en vérité, n'était pas un homme ordinaire. Il avait un penchant de roseau nonchalant pour la musique, le vin chaud, la poésie des vieux auteurs, les paysages solitaires, et donc, content de ses jours simples, il négligeait obstinément ses devoirs administratifs. On railla ses lubies, quelque temps, à mi-voix, puis vint le jour inévitable où son patron

préfectoral alluma trois bâtons d'encens purificateurs d'atmosphère devant sa figure tannée et dit ces mots désagréables :

– Tous vos ancêtres, hélas pour vous, furent de puissants dignitaires. Des terres célestes où ils sont, quelle honte ils ont, s'ils vous voient !

Sing Lan lui répondit :

– Que le ciel les endorme ! Les honneurs, les palais, les courtesaneries n'importent pas plus à ma vie qu'une pomme tombée de l'arbre. Permettez-moi de retourner à ma barque qui se balance sous les saules du lac de l'Ouest !

Sur ce, il posa sur la table ses insignes de sous-préfet, salua son chef ébahi, tourna les talons et partit.

D'une grotte à flanc de montagne il fit sa nouvelle maison. Tous les matins, dès l'aube fraîche, sa gourde de vin à l'épaule et quelques livres sous le bras, il allait lire des poèmes aux feuillages de la forêt, boire à la santé des ruisseaux, contempler au soleil naissant le vol immobile des aigles. Or, un jour qu'il vagabondait le long de la rive du lac, il aperçut au loin, sur les eaux scintillantes, un nuage de cinq couleurs. Il se frotta les yeux, les rouvrit, s'ébroua. La nuée ne disparut pas. Alors il grimpa dans sa barque et s'en fut à force de rames à la rencontre inattendue de ce prodige climatique. Comme il s'en approchait il vit que la nuée cachait une montagne aux parois d'émeraude. Il amarra sa barque au bord, prit pied sur le roc, s'avança. Devant sa bouche bée une falaise à pic se perdait dans de hautes brumes. Comment l'escalader ? Il eût fallu des ailes ! Comme il pensait cela, à portée de sa main une grotte s'ouvrit, étroite, ténébreuse. Il franchit le seuil, tâtonna, suivit la muraille en aveugle. Un escalier moussu lui vint sous les sandales. Il grimpa longtemps dans le noir, aperçut enfin des lueurs, puis une trouée de ciel bleu, enfin un plein soleil paisible. Il fit halte, ébahi à l'entrée d'un jardin où étaient un palais tremblant comme un mirage, des pavillons aux balcons verts, des rosiers sous des brumes lentes,

des kiosques où des filles jouaient. Deux d'entre elles s'illuminèrent, voyant Sin Lan qui s'avancait.

– Voilà le marié ! dit l'une.

Et l'autre, vive, à voix pointue :

– Allons prévenir la famille !

Toutes deux coururent, rieuses, au portail ouvert du palais. Elles revinrent presque aussitôt. De loin, elles lui lancèrent :

– Madame vous attend !

Elles prirent ses mains, l'entraînèrent. Les yeux ronds, il franchit le seuil.

Dans la pénombre un corridor, une chambre ornée de tentures que la vie semblait animer, deux divans en bois de santal. Une fée habillée de blanc invita Sing Lan à s'asseoir. Elle lui parut d'une noblesse inconnue du monde d'en bas.

– Je suis, dit-elle, la déesse des vastes terres d'Occident. On me nomme madame Nan.

D'un coup d'œil elle fit signe à une enfant servante d'aller écarter un rideau presque imperceptible dans l'ombre. Celle qui vint à la lumière, il la reconnut aussitôt. C'était la belle adolescente qui avait autrefois brisé, le jour de la fête des fleurs, un brin de la reine pivoine. Madame Nan la désigna.

– Voici Li Yu, ma fille aînée. Vous avez effacé sa faute. Ni elle ni moi, sachez-le, n'avons oublié ce bienfait. Par gratitude à votre égard, elle désire être votre épouse. Sachez qu'elle saura vous offrir un bonheur inconnu du monde des poussières.

Une joie jamais éprouvée envahit le cœur de Sing Lan.

Le lendemain, fées et déesses accoururent au banquet nuptial, certaines chevauchant de flamboyants dragons, d'autres en robe envolée sur des chars de nuages, d'autres encore en palanquins rouges environnés de musiciens.

Quand chacune eut rejoint sa place, comme on goûtait vins et biscuits, madame la déesse Nan dit ces étonnantes paroles :

– Il y a bien quatre-vingt mille ans que je règne sur ces domaines sans le moindre jour de souci. Vous qui venez, monsieur Sing Lan, de cet océan poussiéreux où nos filles tombent parfois, vous êtes, en vérité, un familier du Ciel, et donc vous n’êtes pas surpris de nous découvrir bien vivantes. Les étoiles abritent des mondes insoupçonnés de vos préfets, les fées ne sont pas légendaires, les dragons ont mille pays, les Immortels mille demeures, vous avez toujours su cela. Quant à votre épouse céleste, vous ne l’avez jamais cherchée, c’est pourquoi vous l’avez trouvée. L’union véritable est donnée, elle n’est pas un fruit de conquête. C’est la loi des cieux d’ici-haut. Soyez content, votre mariage ne saurait décevoir vos sens.

Approbations de belle humeur, après quoi, jeux, danses, chansons. La fête fut comme un poème, tendre et touchante autant que gaie.

Sing Lan connut dix mille jours de parfaite félicité. Puis, un matin vêtu de brumes paresseuses, tandis qu’il contemplait sur la haute falaise les saules, au loin, au bord du lac, une mélancolie sournoise l’envahit. Le temps contre elle ne put rien. Il se fit inquiet sans raison, écrivit des poèmes tristes et dormit de plus en plus mal. Sa bien-aimée s’en inquiéta.

– Mon bonheur s’éteint, lui dit-il. Quand je pense à mes vieux amis, à ma barque de vagabond, au village où j’ai vu le jour, mes soupirs se mouillent de larmes. J’aimerais retourner chez moi le temps d’une visite brève à mes amis du bord de l’eau.

Son épouse en eut un sanglot. Elle répondit, la voix tremblante :

– Votre monde est tant étriqué, et la vie humaine est si courte ! Sachez qu’ici, mon cher époux, le temps ne passe pas, il règne. Où vous avez connu des visages vivants, vous ne trouverez que poussière. Mais je ne peux vous retenir, il n’est pas de prisons chez nous, toutes les portes sont ouvertes !

Elle lui offrit un char bleu nuit tiré par un dragon de braise. Il se vit aussitôt chez lui. Il ne reconnut rien, ni ruelles, ni murs, ni figures passantes. À un vieillard assis à l'ombre d'un chariot il dit son nom, et attendit. Le vieux vivant lui répondit :

– Est-ce celui de votre ancêtre ? Mon grand-père parlait parfois d'un Sing Lan noyé dans le lac, par temps clair, sans le moindre vent. C'était il y a plus de cent ans.

Le perdu remercia l'homme, ramassa un manteau troué dans la poussière, se coiffa d'un chapeau oublié sur un banc, prit le chemin de la montagne et disparut à tout jamais.

La cible

Acte un : place du ghetto, à dix pas de la synagogue. Bottés, casqués, des recruteurs de l'armée du tsar Nicolas harangent la foule perplexe. Roulements de tambour, drapeaux. Bon gré, mal gré, ils incorporent, ils enrôlent, ils réquisitionnent tous les jeunes gens du quartier, y compris, peu importe, en vrac, les pacifistes militants de la faculté rabbinique. La guerre est proche. Ils sont pressés.

Acte deux : le camp militaire. On leur offre des bottes neuves, un bel uniforme, un fusil. Entraînement au champ de tir. Surprise émerveillée des officiers tsaristes. Ces étudiants sont infaillibles. Aucun d'eux ne rate la cible. Le jeu semble les passionner. Ils sont contents. Leurs chefs aussi.

Acte trois : l'assaut décisif. Entre la terre et le ciel bas apparaît l'ennemi teuton. Grondement d'orage lointain. La horde déferle, elle approche. En face, muets, attentifs, les étudiants tireurs d'élite. Les officiers, soudain, hurlent, le sabre haut :

– Gloire à Dieu ! Feu à volonté !

Pas le moindre coup de fusil. Quelques murmures, dans les rangs, quelques toussotements, rien d'autre. Les chefs, tout à coup affolés :

– Mais tirez donc, bande d'emplâtres ! Faut-il vous le dire en yiddish ?

Nouveau silence dans les rangs, puis une voix monte dans l'air, celle d'un étudiant à la barbe naissante qui semble ne comprendre rien à ces

ordres déraisonnables et dit tout net cette évidence que nul ne saurait contester :

– Ne voyez-vous pas, Votre Honneur, cette foule de cavaliers qui accourent à notre rencontre ? Si nous tirions, rendez-vous compte, nous risquerions de les blesser !

OceanofPDF.com

Hakuin et l'enfant

Maître Hakuin était de ces hommes pourvus en toute circonstance de cette tranquille bonté qu'on appelle parfois sagesse. Ses disciples aimaient ses silences et les villageois sa présence qui les rendait un peu meilleurs, quand il s'en venait au marché. Son ermitage ? Une cabane plantée au seuil de la forêt qui escaladait la montagne, au-dessus des maisons bâties en bousculade au bord de la rivière. Tout allait comme va la vie quand somnole le dieu du temps. Mais l'imprévu surgit parfois comme un diabolin de sa boîte. Il advint donc qu'un soir banal, la lente musique des jours brusquement se désaccorda.

Scène de famille au village. Ce soir-là une fille avoue à son père catastrophé qu'elle porte un enfant dans le ventre. L'homme, d'abord pantois, s'étrangle. Il veut savoir.

– Qui t'a baisée ? Parle, bougresse !

Il cite en vrac des noms, l'autre remue la tête. Une gifle claque. Jurons. L'épouse pleure dans son coin. Son mari braille que la honte est désormais sur sa maison, qu'il ne s'en relèvera pas, qu'il n'a plus qu'à déménager dans un village abandonné. Sa fille enfin bafouille, entre deux sanglots :

– Maître Hakuin.

Le père, un instant bouche bée, se mouche dans ses doigts et fonce à l'ermitage. Insultes, accusations féroces, crachats, menaces, ultimatum.

– Chez nous, pas de bâtard, bonhomme. Tu l'as fait, tu l'élèveras.

Hakuin répond :

– Ah bon.

Rien d'autre. Le père flanque un coup de pied au feu qui grille les légumes et s'en retourne à ses soucis.

Le lendemain, évidemment, tout le village est au courant. On grimace, on maudit le sage, ses disciples bouclent leur sac et disparaissent sous les arbres. L'enfant naît sur un bord de lit. On l'emmailote à la va-vite. Le voici déposé sur les genoux d'Hakuin. Il le nourrit, le berce, lui chante des chansons, lui apprend à marcher, à rire, fait tout ce qu'un bon père doit. Sa mère essaie de l'oublier. Elle ne peut pas. Elle dépérit. Un jour, son cœur se fait trop lourd. Elle avoue que le nourrisson est le fils du marchand de toile qui tient boutique au bord du pont. Alors on grimpe à l'ermitage. On trouve Hakuin, assis dans l'herbe, qui joue avec le tout-petit. On avoue le mensonge, on demande pardon.

– Ah bon, dit l'ermite.

Rien d'autre. Il tend à sa mère l'enfant.

Le chanteur de vie

Il était une triste fois un roi, une reine, une peine, celle de n'avoir pas d'enfant. Le roi semblait porter sur ses épaules courbes un lourd fardeau de portefaix. La reine, tout au long des jours, emplissait de pleurs ses mouchoirs. Dieu voulut qu'un matin une larme de sang lui tombe entre les seins. Passèrent trois pleines saisons. Alors lui vint un héritier. Son père ouvrit les bras au monde. Sa joie emplit les corridors, les salons, le ciel aux fenêtres. Elle finit en gémissements. Son enfant était né aveugle. Les médecins n'y purent rien.

La reine oublia ses chagrins et prit son fils comme il était. Elle ne vécut plus que pour lui, veilla sur son berceau tout proche de son lit, lui fredonna des chansons tendres et l'index au coin de sa bouche elle lui dessina des sourires, des babils et des gazouillis. Le roi, lui, s'enferma à double tour de clé dans son cabinet de travail. Il refusa de voir ce semblant d'héritier qui ne pourrait jamais s'asseoir sur le trône de sa famille. Un roi aveugle ! Aberration ! Il pensait à lui, certes oui, mais avec tant de hargne, et de rage, et de haine qu'un jour d'orage il convoqua, sur le sofa de son bureau, son préposé aux basses œuvres. C'était, étrangement, un homme tout banal.

– Prends l'aveugle, dit-il, et va le jeter loin. Tais-toi. Je ne veux rien savoir.

Le mauvais attendit que la reine s'enferme dans sa salle de bains, vida en hâte le berceau, courut pousser l'emballoté au pied d'un buisson forestier et s'en revint traîner en ville sans aucun souci apparent. Au palais, débâcle

muette. Le roi, évidemment, se tut, sa femme perdit la parole et la foi qu'elle avait en Dieu.

Elle eut grand tort. Son fils vécut, aimé des animaux et des brises bruissantes. Il fut nourri, choyé, instruit. Une renarde l'allaita. Les fruits compatissants tombèrent dans sa bouche, les loups et les oiseaux lui apprirent leurs chants, les feuillages, les vents leur langage secret, et les saisons enfin leur confiance infinie. Il grandit, il se fit bel homme. Il entendit un jour les rumeurs d'un village au bord d'un torrent montagnard. Il s'y risqua. Et sur la place, parmi les gens éberlués, sa voix s'éleva dans l'air calme.

Il chanta et chacun se tut, les cœurs barricadés s'ouvrirent, des pleurs roulèrent sur les joues, les durs à cuire s'étonnèrent de se découvrir amoureux. L'aveugle n'avait pas de nom. Il fut donc le chanteur de vie, ainsi l'appelèrent les femmes qui guidaient ses pas indécis. Il vécut quelque temps, de chemins en auberges, à faire le bonheur des gens. Son renom parvint au palais. Le roi se dit que ce jeune homme aiderait peut-être sa reine à retrouver un brin de joie. Il le fit amener dans la chambre royale. Devant la mère tête basse le fils chanta comme jamais. Jamais il n'avait pénétré aussi loin dans son propre cœur. Jamais il n'avait dit les beautés de ce monde avec une force aussi sûre. Jamais son chant, jamais sa voix n'avaient été d'un or aussi tendrement pur. Et pourtant sa mère, impassible, ne regarda que le parquet.

Alors, sans plus d'espoir en rien, il fredonna un air d'enfance, une chanson presque oubliée, une comptine de nourrice. La reine, soudain ravivée, se redressa, s'illumina, étreignit son fils, son miracle. Au roi qui ne comprenait rien à cette subite merveille :

– Ma mère me chantait cet air, dit l'aveugle, pour m'endormir, quand j'étais encore au berceau.

Fin des malheurs, volets ouverts, entrée du soleil dans la chambre. La reine ne fut plus que mère. Le vieux roi couronna son fils et s'en alla seul s'enterrer dans un monastère désert.

Le conte se tait, il écoute, à la source de la musique, la berceuse chanter sans fin.

OceanofPDF.com

Le cœur de la mère

Dans le cœur d'une mère on dit que vivent ensemble une esclave aux peines sereines, une reine aux bonheurs inquiets et le dieu des dieux de ce monde. Celle-là, donc, avait un fils. Il grandit, il se maria. Il se fit que le couple neuf s'en vint habiter avec elle. Voici venu le jour majeur.

La mariée fleurie de pétales volants entre dans sa nouvelle vie. Son époux, fièrement, l'accueille. Elle savoure le plaisir neuf d'être maîtresse de maison. Tout est bien. Passe une semaine comme le sable entre les doigts. Un matin gris, l'humeur fraîchit. L'époux :

– Femme, as-tu un souci ?

L'épouse soupire :

– Ta mère.

Elle se tait un moment, puis soudain vinaigrée :

– Elle, au moins, elle vit à son aise. Très bien, si c'est ce que tu veux. Je te signale simplement qu'elle occupe la grande chambre, et nous deux la mal éclairée. Que fait-elle de cet espace où pourraient jouer nos enfants, si nos nuits étaient moins tranquilles ? Rien, elle tricote dans son coin. Je trouverais normal qu'elle s'installe chez nous où je n'ai même pas un placard convenable, et nous chez elle, évidemment. Mais c'est à toi de décider.

L'époux hoche la tête. Elle pèse lourd soudain. Il répond :

– Je lui parlerai.

Le soir même, sous l'oranger où la vieille goûte la paix parmi les longs cris d'hirondelles, son fils s'assied à côté d'elle. À peine s'est-il empêtré dans un bout de phrase bancale, toute rieuse elle lui répond :

– Ne t'inquiète pas, mon garçon. L'important est que tu sois bien et que ta femme soit contente. Qu'ai-je à faire, moi, pauvre femme, d'une chambre aux murs si lointains ? Prenez-la donc, c'est dit, l'autre m'ira très bien.

Après dix jours venteux, l'épouse, revenue d'étendre la lessive :

– Je ne veux vraiment pas être mauvaise langue mais cette maison, c'est un fait, est mal bâtie de haut en bas. Que j'aie à laver tes chemises ou que je rentre du jardin avec mon panier de navets, ta mère est toujours dans mes pieds à balayer où tout est propre. C'est insupportable, à la fin ! Tu devrais aller l'installer (que sais-je, moi ?) dans la cabane où tu remises tes outils. Elle sera proche des voisines, elle aura de la compagnie et des ragots à cancaner du soleil levé à la lune. Crois-moi, c'est une bonne idée, elle contentera tout le monde.

Son mari redresse le front. Pas pour longtemps. Il dit pourtant :

– Je ne chasserai pas ma mère de la maison où je suis né !

Un brin de mépris à la bouche, sa femme lui répond tout sec :

– Sois courageux, pour une fois. Demande-lui, dès tout de suite, de déménager où je veux. Je parie qu'elle sera d'accord.

Son homme :

– Elle ne voudra jamais.

Crépuscule sous l'oranger. La vieille mère, avec dans l'œil un de ces sourires indulgents qui pardonnent tout aux enfants :

– Ton épouse ? Je la comprends. Je l'embarrasse. Elle est si vive ! Elle veut son homme tout à elle. Comment donc le lui reprocher ? Allons, ne fais pas cette tête. La cabane me suffira. Tu viendras me rendre visite, nous aurons du temps pour nous deux. Je ne pouvais pas rêver mieux !

Un jour d'été sur le jardin. L'épouse palpe ses tomates, les doigts nerveux, la tête ailleurs.

– Écoute-la comme elle bavarde. Que raconte-t-elle aux voisins ? Du mal de nous. Oh, j'en suis sûre. Et que vont-ils faire, les gens ? Jaser, comme à leur habitude. Et toi tu restes là planté à regarder pousser les courges. Tu es vraiment exaspérant !

– Que puis-je faire ?

– Réagir ! Qu'elle aille vivre ailleurs, dans un autre village. Prends-la par la main, et bon vent !

Le lendemain matin :

– C'est un beau jour, mon fils, nous allons voyager ensemble ! Il y a trop longtemps, à mon goût, que je croupis à la maison. Sois content, tu me fais du bien.

L'homme à pied, sa mère sur l'âne, les voilà bientôt en chemin. Faubourg bruyant, soleil, poussière, courses d'enfants, la ville, enfin. Là demeure un riche cousin. Il loge la vieille exilée. Son fils l'embrasse. Elle pleure un peu. Il s'en retourne à son village.

Devant sa porte il croise un vieux à l'odeur de terre mouillée. C'est le médecin du village.

– Ta femme est malade, dit-il

Il s'éloigne sans autre mot. Le mari, tout à coup suant, court au chevet de son épouse. Elle est pâle, elle tremblote, elle dit :

– Je me meurs. Adieu, mon ami.

L'époux refuse de la croire. Il gémit et prie le plafond de s'entrebâiller, vite, vite, devant un ange guérisseur. Sa femme couine :

– Hélas, mon homme, un seul remède, en ce bas monde, pourrait me réchauffer les joues, mais je n'ose pas le nommer.

– Parle, dis-moi, faut-il que j'aille prier Dieu à la sainte Mecque, au désert ?

– Il suffirait que tu me donnes (mais non, c’est trop te demander !) le cœur de ta mère à manger.

– Le cœur de ma mère ? Misère !

– Tu ne veux pas. Je le savais.

L’homme ramasse son manteau, court, le souffle rauque, à la ville. La vieille lui ouvre les bras.

– Viens là, lumière de mes yeux, que je t’embrasse et te bénisse, moi qui n’osais pas t’espérer !

Elle le serre sur sa poitrine. Il la tue d’un coup de couteau. Il arrache en hâte son cœur, l’enveloppe dans un torchon et l’emporte jusque chez lui sans plus rien voir du paysage. Au seuil de la chambre il trébuche, il s’affale sur les genoux et son fardeau encore chaud échappe à ses mains affolées. Il se relève en gémissant. Alors du cœur tombé lui vient, inquiète et tendre, une voix familière. Elle dit :

– Tu t’es fait mal, mon fils ?

La prière du berger

Moïse, un beau matin, comme il errait, pensif, sous le ciel du désert, rencontra un berger à l'ombre d'un rocher. Il était à genoux. Les mains croisées sous le menton, il priait à petite voix avec une ferveur émouvante. Il disait :

– Ô, Seigneur, je t'en prie, permets que je balaie le devant de ta porte, que je dépoussière tes meubles et que j'arrose tes lilas. Et tes vêtements élimés, permets-moi de les reprendre, la nuit, quand tu seras couché. Ô Seigneur, je serai discret, je ne t'embarrasserai pas !

– Et patati, et patata, gronda Moïse, l'air sévère. Quel drôle de naïf tu es ! Élève donc un peu ton âme au-dessus de ces bas travaux. Comment veux-tu que Dieu t'entende ? Prie plus haut, bonhomme, plus haut !

Et voilà qu'il courbe le dos, car soudain la Voix majuscule lui tombe (justement) d'en haut.

– De quoi te mêles-tu, Moïse ? Sans cesse on me demande tout, et l'on ne m'offre jamais rien. Voilà que me vient un ami qui me propose un vrai service, et tu veux le décourager ? Va donc, grand homme, et laisse-nous. Parle-moi encore, berger, s'il te plaît, tu me fais du bien.

Le maître de bonté

Râmanuja. Il fut, en Inde, l'homme le plus aimant qu'on puisse imaginer. Ce qu'il avait, il le donnait. On raconte qu'un jour de sa jeunesse maigre, parti chercher la Vérité qu'il imaginait comme un fruit à tout jamais désaltérant, dans l'ombre humide d'un vieux temple il rencontra un saint brahmane qui semblait n'attendre que lui. Râmânûja s'assit sous son regard tranquille. L'homme, patiemment, l'instruisit, puis il lui offrit un mantra.

– Il est d'une grande puissance, murmura-t-il à son oreille, la bouche à l'abri de la main. Dis sans cesse ces mots sacrés dans le silence de ton cœur, et surtout n'en parle à personne. Si tu sais le garder secret, il te guérira du chagrin, de l'ignorance et de la peur.

Râmânûja, surpris, lui demanda :

– Saint homme, pourquoi ne puis-je pas le dire à voix haute, devant les gens ?

– Tous les chanceux qui t'entendraient seraient aussitôt libérés, mais tu n'en profiterais pas, tu demeurerais seul au monde dans ta souffrance sans espoir.

Râmânûja baissa la tête, il réfléchit un bref instant, puis il courut au seuil du temple et rameutant le peuple émerveillé d'avance :

– Approchez, les gens, approchez ! Je sais un mantra infailible. Écoutez-le, répétez-le, accrochez-le au fil de vos jours indécis ! Pour peu que vous sachiez le garder pour vous seul, il vous sauvera du malheur !

Il dit au vent les mots sacrés. Son maître se précipita, des deux mains il le bâillonna.

– Mon fils, es-tu devenu fou ?

Râmânuja lui répondit :

– Allons, vieil homme, laisse-moi. Je veux bien vivre mille vies de douleurs et de solitude si tous ces êtres sont sauvés.

Il dit et reprit son chemin sans plus se soucier du monde ni des obstacles de la vie.

OceanofPDF.com

Les Jizo aux chapeaux de paille

Il était une fois une pauvre maison, et sous son toit troué un vieux et une vieille. Ils vivaient de chapeaux de paille que confectionnaient leurs doigts gris. Le jour où naquit cette histoire était le dernier de l'année. Il faisait froid, il faisait faim, il neigeait à gros flocons lents. Dans la demeure aux coins ombreux, pas la moindre queue de souris, pas le moindre bout de fromage.

– Ne t'inquiète de rien, ma femme, dit l'époux. Il nous reste cinq chapeaux neufs. Je m'en vais les vendre au village, et je te promets pour ce soir un grand bol de riz au safran.

Ils se baisèrent à bouche tendre. Il s'en alla dans le grand blanc.

Au marché, pas un chien. Personne. Le vieux frappa à quelques portes. Il n'y vit que des bouts de nez et des têtes, de droite à gauche, qui disaient « non » à ses chapeaux. Le cœur aussi gelé que le bout de ses pieds, il prit le chemin du retour. En route il aperçut six statuettes tristes alignées dans l'herbe du bord. Des Jizo, dieux des voyageurs et protecteurs des enfants pauvres. Il s'étonna de leur présence, il ne les avait jamais vus. Ils semblaient être venus là pour personne d'autre que lui. Le vieux se dit : « Malheur, s'ils n'étaient pas de pierre, quelle peine ils auraient à survivre chez nous ! » Lui vint l'heureuse compassion qu'il nous arrive d'éprouver pour un objet inanimé qui semble demander de l'aide. Il s'accroupit près d'eux, épousseta la neige qui leur coiffait le front, déballa ses cinq couvre-

chefs, les posa sur cinq têtes rondes. Le sixième Jizo resta tout nu d'en haut. Le vieil homme lui dit :

– Attends.

Il ôta son propre chapeau, il le posa où il manquait et revint chez lui les mains vides. Sa femme écouta son récit avec un sourire amoureux, après quoi, faute de repas, ils éteignirent la chandelle.

Le lendemain matin, premier jour de l'année, ils furent soudain réveillés par un tapage si joyeux, dehors, sur le chemin neigeux, que l'épouse et son vieux sortirent sur le seuil. Que virent-ils ? Les six Jizo coiffés de leur chapeau de paille sous le grand soleil revenu. Ils poussaient et tiraient un chariot débordant de cadeaux et de victuailles, de gourmandises, de saké, et leur voix rieuse chantait, tandis qu'ils déposaient leurs présents d'amitié sur le pas de la porte :

*Nous sommes descendus sur terre
Cachés dans nos habits de pierre
Et qui nous a donné la vie ?
Un vieux plus que nous démunis !*

– Entrez, entrez, leur dit la vieille, venez vous réchauffer les os !

Mais non, ils s'en allaient déjà, et leurs rires aussi, et leurs voix. Après qu'ils eurent disparu leur chanson demeura un instant suspendue dans le silence de la neige, puis la vieille dit à son homme :

– Ces Jizo sont de bons voisins.

Le vieux la serra contre lui. Ils restèrent un moment à contempler au loin ce point où terre et ciel entrent dans l'invisible puis se sourirent sans un mot et rentrèrent avec leurs cadeaux. Ils vécurent un beau jour de l'an.

Oshin

Thoros le Fier, roi d'Arménie. Coléreux autant que sensible, parfois joyeux, parfois violent, il aimait les armes et les femmes aux jambes longues, aux seins menus. Mais plus haut que tout dans son cœur était Oshin, son cheval noir. Sa robe était semblable à la nuit sans étoiles parcourue de lueurs de feu, son allure avivait le vent, et qui rencontrait son regard en était saisi de vertige, tant il était noble et profond. Thoros avait bâti pour lui, dans le jardin de son palais, une écurie d'or et de bois. Il avait affecté à ses soins exclusifs un vieux maître palefrenier né parmi les chevaux sauvages et familier depuis l'enfance du langage des animaux. Tous les matins, dès son lever, il exigeait de ses nouvelles. Il s'inquiétait, il menaçait.

– Bonhomme, disait-il, Oshin est-il heureux ? Parle clair et réjouis-moi, sinon mon sabre sifflera entre ta tête et tes épaules.

Son serviteur lui répondait :

– Son œil brille, il piaffe, il t'attend.

Thoros approuvait en riant, il enfilait ses gants de chasse, il resserrait son ceinturon et s'en allait, le pas fringant, rejoindre sa merveille noire au grand soleil de son jardin.

Le beau temps, sur l'âme du roi, brilla trois années et dix mois. Vint le jour où l'on découvrit le plus beau pur-sang sous le ciel trépassé sur son lit de paille. Le palefrenier, alerté, sortit aussitôt de l'histoire et disparut dans la forêt. Les ministres, catastrophés, tremblèrent dans leurs beaux habits. Ils

se réunirent en secret. Dès la porte fermée fut posée la question qui occupait les crânes. Qui se sentait assez de cœur pour porter la sombre nouvelle jusqu'à l'œil aiguisé du roi, au risque de s'en retourner avec la tête sous le bras ? Chacun contempla le parquet, ou le ciel gris par la fenêtre. Quelqu'un, après longtemps de bouts de phrases molles, risqua enfin un nom :

– Barbad.

C'était le musicien préféré de Thoros. L'art de cet homme solitaire était si touchant et subtil que son maître lui permettait, par exceptionnelle faveur, de jouer de son luth quand il le désirait, à tout instant, où que ce soit, le jour dans la salle du trône parmi les courtisans muets, le soir pour éveiller les rêves, la nuit au bord d'un lit d'amour, le matin pour aider le ciel à éclairer les cœurs brumeux.

– Toi seul, Barbad, toi seul au monde peux lui annoncer ce malheur sans que son sabre te réponde. Va, grand homme, et sauve nos vies.

Barbad ne leur répondit rien. Il s'en retourna dans sa chambre, ferma la porte, les volets, et attendit la fin du jour. Alors il se mit à jouer.

Thoros était dans son salon à caresser sa favorite. Il entendit au loin, à peine perceptible, le chant du maître musicien. Ses mains cessèrent de danser sur les seins nus de sa compagne. Il écouta, sourit à peine. Il dit, à voix basse :

– Barbad.

Personne d'autre ne savait toucher plus tendrement son cœur. Mais pourquoi restait-il si éloigné de lui ? Et pour qui jouait-il ainsi ? Le désir lui vint de le voir accompagner ses jeux d'amour, mais non, son chant était étrange, trop mélancolique, trop pur. Il se fit tout à coup poignant. « Oh, mon ami, pensa le roi, quel chagrin, quel malheur t'afflige ? » Il en oublia le sofa et le corps de sa bien-aimée, se tint soudain si attentif qu'il ne vit plus rien des tentures, des lampes, des fumées d'encens, de l'air ombreux, des hautes portes. La musique bougeait dans les couloirs obscurs. Elle

s'approchait, venait à lui. Il l'attendit, pétrifié par une émotion indicible empreinte d'amour, d'abandon, de chagrin sans secours dans le désert du monde.

Barbad entra, ne fit qu'un pas, courbé sur les cordes du luth qui semblaient jouer toutes seules. Le roi, en larmes, vint à lui. Il murmura :

– Oshin est mort ?

Barbad ne lui répondit pas. Il redressa sa haute taille et les deux hommes s'étreignirent, droits sur le seuil, infiniment.

OceanofPDF.com

Le jongleur

Saltimbanque. Il aimait ce mot qui rebondissait dans les foires, au petit bonheur la chanson. Toute sa vie, vaille que vaille, de cabrioles en jongleries, de tambourins en magies drôles il avait trompé la misère qui trottait sans cesse après lui au gré des fêtes villageoises et des cuvées de vin nouveau. Allumer le regard des gens, les surprendre, les amuser, il ne savait rien faire d'autre. Et voilà qu'un dimanche au soir, ses épaules et sa vieille échine lui dirent qu'elles n'en pouvaient plus.

Le bonhomme, cette nuit-là, avait trouvé à se loger dans un monastère accueillant à ceux qui traînent leurs pieds nus dans ce monde aux routes trop rudes. Au matin, comme il s'en allait, le dos courbe et le regard bas :

– Tu m'as l'air sacrément flapi, lui dit le moinillon portier. Si ton lit de paille te va, reste donc quelques jours chez nous, le temps de convaincre tes jambes de te porter au Paradis.

– Merci, mon frère.

Il demeura.

Il n'était pas de ceux qui se goinfrent gratis de pain tendre et de soupe aux choux. Il voulut donc se rendre utile. Il offrit aux moines ses mains. On lui confia le ménage, la serpillière, le jardin, et le soin de renouveler, tous les matins, à la chapelle le bouquet de fleurs de prairie aux pieds de la Vierge Marie. L'admirait-il ? Non, il l'aimait. Notre-Dame et son tout petit, là, sur son sein, quelle merveille ! À contempler son voile d'un bleu un peu

fané, son sourire perpétuel et son nourrisson aux joues rondes qui semblait content d'être en vie, des larmes lui venaient, parfois, au coin des yeux. Il aurait aimé plus que tout faire quelque chose pour elle. Les moines lui chantaient tous les jours des chants nobles qui emplissaient superbement l'ombre paisible du lieu saint, mais lui, qu'avait-il à offrir ? De faux envols d'équilibriste, des surprises d'escamoteur, de vieilles danses sur les mains. Rien qui vaille, et pourtant, un jour, lui vint à l'idée que ses tours amuseraient l'enfant, peut-être, et distrairaient sa bonne mère qui jamais ne sortait, pauvrette, se promener dans le jardin. Alors il rassembla ses cerceaux, ses bâtons, réveilla ses jambes rouillées, fit trois sauts périlleux, s'affala sur les dalles, voulut jongler, perdit ses balles, fit trois pas de danse de clown.

Un moine, à cet instant, entra dans la chapelle, fit halte sur le seuil, les yeux exorbités, la bouche bégayante. Des pitreries devant la statue de la Vierge ! Horreur, blasphème, sacrilège ! Il trotta chez le père abbé, lui bafouilla l'événement. Tous les deux accoururent et se turent, béats, et ne bougèrent plus. Le saint Enfant riait, sa joie emplissait l'ombre et sa mère essayait d'un bout de voile bleu le front suant du saltimbanque qui saluait, comme il faisait au temps des assemblées contentes.

Le chat

Lyo Kan était de ces êtres rares qui savent trouver dans un brin de paille l'étoile cachée. Il était chinois, peintre et trop modeste pour s'imaginer ailleurs que chez lui, dans la maison basse où régnait Mi Sun, sa vieille servante. Il était heureux autant qu'on peut l'être quand dehors il neige et fait doux dedans.

Vient un jour d'hiver plus froid que la veille. Mi Sun pousse au feu deux bûches mouillées, trotte en chantonnant au garde-manger. Elle n'y trouve rien qu'une souris maigre. Elle soupire. Elle dit :

– Bah, je n'ai pas faim.

Sourire contrit au maître des lieux. Il fouille les manches de son vieil habit. Son regard s'éclaire. Il découvre, au fond, trois sous oubliés. Il les fait tinter au creux de sa main. Il dit :

– Bonne femme, va donc au marché, achète du riz et reviens-t'en vite mettre le couvert.

La voilà partie dans son grand manteau.

Le temps pour le feu de tomber en braise, la revoici fraîche, le regard content. Elle ouvre à demi son habit neigeux :

– Regardez, mon maître.

Un bol de riz frit entre ses seins lourds ? Non, un museau gris, deux oreilles droites, deux yeux ronds. Un chat.

– Je l’ai échangé contre vos trois sous avec un enfant joli comme un diable.

Elle baise le front du petit tout chaud, puis elle dit encore :

– Il m’a appelée, j’ai senti cela. Il portera chance à notre maison.

– Qu’il chasse les rats, répond Lyo Kan, serait déjà bien !

Au soir de ce jour on frappe à la porte. Un moine leur vient du couvent voisin. L’échine courbée, la lanterne haute, il demande au maître de lui accorder un brin d’entretien. Lyo Kan s’incline et le fait asseoir.

– Le grand prêtre Yu, lui dit le bonhomme (il gouverne tout dans notre couvent), bref, notre patron vous prie instamment d’orner notre temple d’un Bouddha gisant, le jour de sa mort, humblement veillé, selon ce qu’affirment nos vieillards sacrés, par les envoyés du peuple animal accourus autour de son corps céleste.

Le chat près du feu ronronne tout doux. Lyo Kan lui souffle, et son œil pétille :

– Serais-tu vraiment mon porte-bonheur ?

Au moine il promet le plus émouvant des tableaux offerts aux temples du monde, le ramène au seuil, le salue trois fois et revient dedans embrasser Mi Sun.

Longs jours exaltés, nuits peuplées d’images, d’idées en couleurs. Lyo Kan travaille. Son chat, près de lui, sans bouger un poil, regarde, l’œil rond, l’œuvre prendre forme. Il semble espérer, dans la multitude des animaux peints, à côté du loup, du taureau, de l’aigle ou de la fourmi, un visage neuf qui tarde à venir. Son maître s’émeut de le voir ainsi. Il lui parle. Il dit :

– Mon frère, pardon, je ne peux te peindre, et tu sais pourquoi !

Les vieux livres disent qu’auprès de Bouddha, le jour de sa mort, du monde animal un seul ne vint pas : le chat, le rebelle, le fourbe hautain. C’est pourquoi il fut à jamais banni hors de la présence de l’Être parfait.

« Pourtant il est là, pense l'homme simple, son silence parle, il espère, il prie. » La raison dit « non », le cœur répond : « Ose. » Lyo Kan, enfin :

– Tant pis pour la loi.

Il peint dans un coin du tableau fini un museau pointu, deux oreilles droites, deux yeux étonnés. Le chat se découvre, il s'en émeut fort, il s'en émeut tant qu'il en tombe mort. Oh, bonté divine !

Voici dans le temple orné de fleurs blanches le jour mémorable du dévoilement. Invités, notables en habits bruissants, moines remuants, tous joignent les mains devant le chef-d'œuvre, s'extasient, murmurent leur bonheur béat. Seul Yu, le grand prêtre, fronce les sourcils. Sa bouche se courbe, son corps se raidit, son index tendu désigne dans l'ombre l'interdit d'amour, le proscrit, le chat. Il fulmine, enrage, exige hautement que l'œuvre souillée soit demain, dès l'aube, réduite en fumée. Lyo Kan, défait, s'en revient chez lui. Près du feu éteint sa servante pleure. La nuit s'éternise et la pluie aussi.

Voici l'aube enfin. Le couvent s'éveille. Le temple est désert. Un moinillon vient ouvrir les volets. Son œil vif caresse, sur la toile peinte, les mille animaux de la Création. Ils sont toujours là. Pourtant il s'étonne. Le maudit n'est plus dans son coin ombreux. Bouddha maintenant sourit, les yeux clos. Les bêtes regardent un autre que lui. Sur son cœur il tient, au creux de ses mains, un petit chat gris.

Les oies sauvages

Tout va, tout passe, sauf l'amour, plus puissant que les rois du monde, plus démuné qu'un enfant nu.

Cette histoire aujourd'hui lointaine fut vécue par un samouraï pauvre comme un matin d'hiver. Dans sa maison sans voisinage son épouse, son seul souci, les mains sur son ventre arrondi, attendait qu'un enfant lui vienne. Comme elle rêvait à son petit, lui vint un jour de pluie d'automne, tyrannique et déraisonnable, une envie de rôti charnu. À son mari qui s'affairait à réchauffer leur soupe aux herbes elle osa dire son désir. Il était prêt à tout pour elle, et pour ce fils qu'il espérait. Il promit de la satisfaire, mais comment ? La viande était chère. Le moindre poulet de marché pesait dix fois sa bourse maigre. Il courut pourtant au village, pria qu'on lui fasse crédit, offrit ses bras et ses services. Les mines restèrent fermées. Il s'en retourna, le front bas.

Sur son chemin crépusculaire était un temple abandonné où il allait de temps en temps goûter à l'abri des regards un brin de vieille éternité. Au pied de ses murailles était, tranquille et sombre, un étang aux ajoncs sacrés. Comme il cheminait sur sa rive, un envol d'oiseaux le surprit. L'idée d'une chasse sournoise traversa soudain son esprit. Le cœur fou il courut chez lui, prit son arc, sa poignée de flèches et s'en revint au bord de l'eau.

Il s'accroupit derrière un roc. L'étang baigné de lune pâle, la paix, le silence du vent envahirent un moment son âme, puis un bruit de roseaux froissés fit serrer son poing sur son arme. À quelques pas deux oies sauvages, l'une femelle, l'autre mâle, apparurent, fantomatiques, s'ébrouèrent. L'homme tira. Remuements brefs, cris éperdus, battements d'ailes frénétiques. L'une plongea dans les reflets, l'autre eut un long frémissement et demeura dans la gadoue. Le chasseur, parmi les ajoncs, lui bondit dessus, l'empoigna, et les oreilles bourdonnantes à grands pas s'en revint chez lui. Sa femme s'était endormie. Il fit le moins de bruit possible, pendit la volaille à la poutre auprès d'une botte d'oignons et se dit que demain matin sa bien-aimée serait contente. Il se coucha dans sa chaleur.

Comme il tombait dans le sommeil, il entendit des ailes battre. Il se dressa, il écouta, il se dit que son oie sauvage n'était sans doute que blessée. Il ralluma la lampe à huile. Ce qu'il vit le laissa muet. La femelle de l'oiseau mort voletait autour de son mâle, elle ne voulait pas le quitter, elle l'avait suivi jusque-là, sans souci de sa propre vie, et elle couinait, la pauvre bête, le becquetait pour qu'il s'éveille, prête à mourir s'il était mort, priant peut-être qu'on la tue. L'homme réveilla son épouse, lui conta ce qu'il avait fait, l'amena devant ces amants indifférents à leur présence. Tous deux restèrent bouche bée, main dans la main, à contempler cette déchirante merveille, puis elle dit, les yeux ruisselants :

– Dévorer leur chair, mon époux, comment donc serais-je capable d'une telle sauvagerie ? À aucun prix je n'en voudrais. Ce que j'espère désormais c'est leur pardon, s'il est possible !

On raconte qu'après ce jour l'épouse « quitta sa famille ». Ainsi disait-on, autrefois, de ceux qui partaient au couvent chercher la source de leurs songes. Son fils fut moine, lui aussi. On dit que dans son ermitage il était sourd aux voix humaines mais parlait couramment l'oiseau. Le conteur ne sait rien de l'homme qui resta seul dans sa maison. Peut-être fut-il sans

histoire. Peut-être, éternel espérant, attend-il encore un miracle au bord de l'étang aux ajoncs.

OceanofPDF.com

7.

Fais de ta vie un beau récit

La vie de chaque homme est un chemin vers soi-même, l'essai d'un chemin, l'esquisse d'un chantier. Personne n'est jamais parvenu à être entièrement lui-même. Chacun, pourtant, tend à le devenir, l'un dans l'obscurité, l'autre dans la lumière, chacun comme il le peut.

Hermann Hesse

OceanofPDF.com

Trois questions

Athènes. Une ruelle ombreuse. Un homme court vers le soleil qui baigne la petite place où Socrate tente d'instruire quelques jeunes philosophes assis sur des bottes de paille. L'intrus leur arrive dessus.

– Ohé, les gens, écoutez-moi, j'ai une étonnante nouvelle !

Socrate répond :

– Un instant. Dis-moi d'abord. Est-elle vraie, sûre, exacte, vérifiée ?

– Je l'ignore, dit l'autre. On vient de me l'apprendre. Elle concerne ton cher Platon.

– Est-elle bonne, au moins, agréable à entendre ?

– Franchement, je crains fort que non.

L'homme semble pourtant impatient de la dire. Socrate insiste, posément, mais il sent monter la moutarde.

– Peut-elle malgré tout être utile à quelqu'un ?

– Je ne me pose pas ce genre de question. Je dis ce qu'on m'a dit, c'est tout.

– Récapitulons, dit Socrate. Si ta nouvelle n'est ni sûre, ni agréable à partager, ni utile à qui que ce soit, que puis-je en faire ? Garde-la, et passe ton chemin, bonhomme.

Le grand voyage

On l'appelait Misère. On avait bien raison. Pas le moindre lopin de terre, pour logis une porte ouverte sur une maison sans chapeau, pour épouse un songe trop beau. Un jour, à la taverne rouge, lieu de rencontre des perdus :

– Mendie, lui dit un voyageur, ou loue tes bras chez un richard. Tu n'as pas d'autre choix, mon frère !

Misère vida son godet, il salua d'un coup de tête et s'en vint au jardin de roses où le cousu d'or du pays buvait son thé à la cannelle. Gros ventre, mine rechignée.

– Va nettoyer mes bergeries. Ton salaire ? Vingt sous par jour. Balaie, brique, gratte, parfume, Je les veux plus propres que celles du petit marquis d'à côté.

Misère trima un mois d'août, puis s'en fut réclamer son dû.

– Ne t'inquiète pas, mon bonhomme, je te paierai au bout de l'an.

Vinrent Noël et Saint-Sylvestre. Chez le richard, festins, cadeaux. Chez le pauvre, rien sous la dent.

– Payez ce que vous me devez, par pitié, monsieur le grand homme !

– Je ne te dois rien, fils de bouc. Avons-nous signé un contrat ? Pas le moindre. Voici dix sous. Débarrasse mon paysage !

Misère, furibond, serra les poings si fort qu'il s'en fit pâlir les phalanges, mais il n'osa boxer la trogne qui lui postillonnait dessus.

Il courut chez un avocat, lui conta sa mésaventure. L'autre lui répondit :

– Les riches, cher monsieur, ont raison par nature. Donc, par même nature, les pauvres ont toujours tort. C’est une loi inacceptable mais depuis toujours acceptée.

Misère, dépit, s’en fut plaider sa cause chez un professeur de bonté récemment établi au village voisin. Il lui dit sa fureur, son malheur, sa révolte.

– Que peut-on contre le destin ? lui répondit le bon apôtre.

Il sourit triste et soupira. La question demeura flottante. Alors le pauvre s’en alla consulter l’ermite farouche qui ne parlait qu’aux animaux.

– Seul le Bon Dieu du fond de l’Ouest peut aplanir tes lendemains, lui dit cet homme exceptionnel. Mais pour l’atteindre, il te faudra franchir la rivière aux Eaux Rouges, la montagne du Ciel Atteint et la falaise de Feu Noir. Le pourras-tu ?

– Bien sûr. Je pars.

Marche aujourd’hui, marche demain, il rencontra une chaumière au toit de paille échevelé. Une vieille vint sur le seuil.

– Entre donc, jeune voyageur !

– Je n’ai pas le temps, bonne femme. J’ai rendez-vous (oh, que c’est loin !) chez le Bon Dieu du fond de l’Ouest !

– Chance pour toi ! Demande-lui, quand t’apparaîtra son visage, pourquoi ma pauvre maison boude. Ma fille, mon chien et mon coq sont muets comme des cailloux.

– Je n’y manquerai pas ! lui répondit Misère.

Et il poursuivit son chemin.

Après trois forêts traversées, enfin la rivière aux Eaux Rouges. Nuages bas, vagues rogneuses. Elles roulaient, se montaient dessus. Pas de pont, pas de barque, rien. Il s’assit dans l’herbe mouillée, les genoux pliés dans ses bras, vit un museau de gros poisson sortir soudain d’un tourbillon.

– Hé, bonhomme, que fais-tu là ? lui cria l’être inattendu.

– Impossible de traverser ! Je risque un pied, je coule à pic. Je reste là, je meurs de honte. L'autre bord se moque de moi. Je ne sais plus par où aller chez le Bon Dieu du fond de l'Ouest !

– Facile ! Grimpe sur mon dos !

Comme ils fendaient les vagues rouges, murmure du poisson porteur :

– Quand tu rencontreras l'infini Bienheureux, demande-lui pourquoi, après mille ans passés dans ces eaux furibondes, je ne peux pas gagner la mer et me changer en dragon bleu.

Misère tapota le flanc de sa monture.

– Aie confiance, je le ferai.

Nouveau chemin rébarbatif, nouveaux oiseaux noirs sur sa tête. La montagne du Ciel Atteint lui vint bientôt en plein regard. Il s'arrêta, leva le nez. Il se dit : « Quoi, escalader cette falaise invraisemblable ? Même mon œil ne le peut pas ! » Il se laissa tomber sur une pierre plate et pleura comme un homme en deuil. Alors dans le brouillard des larmes il vit s'approcher un vieillard. Sa barbe lui tombait aux pieds et voletait derrière lui aussi loin que l'on puisse voir. Il s'appuya sur son bâton, et courbant sur lui son dos maigre :

– Allons, camarade, du nerf ! Je sais, tu vas chez le Bon Dieu et tu dois franchir la montagne dont je suis le gardien depuis vingt-cinq mille ans. Attends-moi un instant. Je m'envole au sommet, je laisse pendouiller ma barbe, tu l'empoignes et tu me rejoins. Mais un service en vaut un autre, comme on dit dans ton bas pays. Quand tu verras le saint Visage, demande-lui (il doit savoir) pourquoi je me ronge les sangs à tenter de rejoindre enfin l'azur de la sagesse ultime.

– Marché conclu, lui dit Misère.

Voilà le mont derrière lui, et droit devant, nouvelle route. Elle était rude, il râla dur, força ses pieds, sa gorge rauque, ses douleurs à lui obéir. La falaise, enfin. Le Feu Noir. Plus d'horizon, plus de chemin. Il se vit soudain

minuscule comme un moustique nouveau-né dans la première nuit du monde. Grondement sourd dans le roc noir. Un dragon sortit du brasier comme sur le pas de sa porte.

– Cent mille ans que je brûle ici. Je n’en peux plus ! J’ignore qui m’interdit l’azur, les nuages. Je sais, tu vas voir le Bon Dieu. Demande-lui de mes nouvelles et reviens me faire plaisir. Chevauche-moi, ferme les yeux. Te voilà rendu, compagnon !

Voilà Misère assis devant un bol de thé. En face de lui, l’Éternel.

– Pas trop fatigué, mon petit ? lui dit le grand-père céleste. Que veux-tu ? Bois tant que c’est chaud et raconte-moi, je t’écoute.

– J’ai travaillé pour un richard qui ne m’a payé que d’insultes. Que justice me soit rendue, je ne désire rien de plus. Par ailleurs, je dois vous soumettre quelques importantes questions au nom d’étranges créatures qui me furent de bon secours.

La sainte Face répondit :

– Qui t’importe le plus, mon fils ? Toi-même ou ces malheureux êtres qui t’ont mené devant ce feu où te voilà tout ronronnant ? Je ne peux vous apaiser tous. Choisis à qui je dois répondre.

Misère un moment hésita, puis il se dit : « Vaille que vaille, je peux bien vivre sans réponse à mes malheureuses questions. Je me débrouillerai toujours, alors que ce poisson bizarre, ce vieux barbu, ce dragon triste et cette maisonnée muette, au bord de mon premier chemin, ont probablement plus que moi besoin d’éclairer leur lanterne. »

Le Bon Dieu l’entendit penser.

– Pour le dragon perdu sur sa Falaise Noire, je réponds ceci, lui dit-il. Dans son gosier est un caillou. Dans ce caillou est le pouvoir de régner sur le pauvre monde. Qu’il le crache, il s’envolera et connaîtra le vaste ciel. Le vieux du mont du Ciel Atteint a deux grains d’or dans les oreilles. Ils lui font croire que la paix se gagne à force de batailles, que la souffrance est

vertueuse, et que l'on atteint la sagesse à marches forcées, dans le noir. Qu'il se débarbouille d'eau fraîche et il pourra venir me voir quand, bien sûr, il saura voler. Le gros poisson, dans ses eaux rouges, se nourrit de l'algue sournoise que l'on appelle Peur-de-Tout. Qu'il la fuie ! L'océan l'attend. Enfin la fille de la vieille retrouvera sa voix perdue dès qu'elle te verra revenir. Va, sois heureux !

Et il le fut. À chacun il distribua le bon remède aux embarras, et quand enfin il arriva à la maison coiffée de paille, le chien vint lui lécher les mains, le coq chanta, le bec en l'air, la vieille vint à sa rencontre lui offrir de ses gâteaux secs. La fille lui dit :

– Mon bel homme, depuis le temps que je t'attends !

Il l'épousa le jour de l'an. C'est ce que dit évidemment le conte qui jamais ne ment.

Deux loups

Un campement sioux autour du feu du soir. Un nuage passant déshabille la lune. Une rumeur de chant naissante aux voix bientôt multipliées ravive les étoiles aimées des nuits humaines. Seul se tait, le front bas, auprès de son grand-père, le petit-fils de Bison Noir. Le vieux l'observe, l'œil pointu, puis le remue d'un coup d'épaule et lui dit, le front soucieux :

– Quel mal te tracasse, mon fils ?

Le jeune homme, buté, répond :

– Je suis en rogne. Un ami, non, un chien puant a trahi un secret d'amour que je lui avais confié. Il a fait de mon crâne un rendez-vous de diables et j'en crève de haine.

Le chant s'élève dans la nuit où veillent des vies invisibles.

– Il m'arrivait aussi, au temps de ma jeunesse, dit le vieux à voix assourdie, de haïr des frères pourris qui m'avaient souillé jusqu'à l'os. Il m'a fallu bien des saisons pour voir clairement l'évidence. Haïr est aussi fou que de boire un poison et d'espérer que l'autre en meure. Je suis parfois tombé dans ces sortes de pièges. J'ai appris à les éviter.

Le garçon hésite un instant, puis les yeux espérants :

– Enseigne-moi, grand-père.

Les étoiles soudain semblent se rapprocher de l'homme tranquille qui parle.

– Deux loups vivent dans ta poitrine et les brumes de ton esprit. L'un est de bonne compagnie. Sa noblesse est simple, évidente. Il laisse ses

rancœurs possibles à la poussière du chemin. Il ne combat que pour l'ami, le juste, le pauvre ou le faible. Il est celui, dit le proverbe, qu'il est bon de choisir pour frère, car il connaît l'honneur de vivre et les secrets de la forêt. L'autre est d'humeur sans cesse hargneuse. Il se croit fier. Pauvre de lui ! Il n'est que pétri d'arrogance. La moindre offense l'insupporte, l'enrage, l'affole, l'enroue. Celui-là, fils, tu le connais. L'entends-tu gronder dans ta gorge ? Le vois-tu remuer ton sang ? Ne sens-tu pas son souffle noir empuantir ton cœur, ta tête ?

Bison Noir se tait un instant, prend le jeune homme par l'épaule et murmure contre sa joue :

- Chacun de ces deux-là veut gouverner ta vie.
- Toi qui sais tout, grand-père, dis, lequel en moi est le plus fort ?
- Celui que tes pensées et tes désirs nourrissent. Lequel veux-tu pour compagnon ? Fais ton choix, car en vérité, le seul maître, mon fils, c'est toi.

Les voix s'éteignent chez les hommes. Une brassée de bois au feu ranime les yeux, les visages. Le chant d'une meute de loups s'envole, au loin, vers les étoiles.

- Les entends-tu ? dit Bison Noir. Appelle ton frère, il viendra.

Son petit-fils sourit à la nuit infinie.

Cheval Fou

Le 5 octobre 1877, Tashuna Uico, dit Crazy Horse, meurt dans la réserve de Robinson où il a accepté de vivre. Crazy Horse. Cheval Fou. Il fut le dernier chef sioux libre. Après lui s'ouvrit le temps des réserves où les Indiens furent parqués et systématiquement décimés. Il avait vaincu les troupes du général Custer au terme d'une bataille fameuse. Du coup, les Yankees lui firent une réputation de férocité à la dimension de leur haine. Crazy Horse, pourtant, était un homme pacifique. Il a dit ceci, peu de temps avant sa mort :

– Je n'étais pas hostile à l'homme blanc. Longs-Cheveux (Custer) nous aurait massacrés si nous ne nous étions pas défendus et n'avions pas combattu jusqu'à la mort. Notre première impulsion fut de fuir avec nos femmes et nos enfants, mais nous étions cernés. Il fallut donc se battre.

Il se soumit parce qu'il était las de la guerre. Il se laissa conduire au camp Robinson avec ceux de sa tribu. Il espérait la paix. Un matin, un détachement de l'armée américaine envahit la réserve et cerna sa cabane. Il sortit sur le seuil, vit les soldats. Alors il se raidit et entonna le chant de mort de son peuple. Deux voix lui répondirent. Son père et sa mère chantèrent avec lui, sans un mot de révolte. Quand les fusils crachèrent, Crazy Horse tomba à la renverse, son chant dans la gorge. Un peuple venait de mourir. Un peuple et un homme pour qui fut dite la vieille prière des Sioux : « La vie n'est rien, frère. C'est l'éclat d'une luciole dans la nuit,

c'est le souffle d'un bison en hiver, c'est l'ombre qui court dans l'herbe et se perd au couchant. »

OceanofPDF.com

La planche du géomancien

Farid Uddin Attar, un soir, parla ainsi à son disciple, tandis qu'ensemble ils contemplaient une pluie d'étoiles filantes :

N'as-tu pas remarqué, sur la place du souk, ce bateleur penché sur sa tablette en bois poudrée de sable fin ? C'est un géomancien. Il trace des traits, des figures, dessine des constellations, interroge lune et soleil, place la maison de la mort parmi les signes du zodiaque, observe tel astre et tel autre, leur déclin et leur ascension. Il prédit enfin l'avenir, ses bonheurs, ses guerres possibles. Quand tout est dit, bon ou mauvais, il prend sa planche par un coin, la secoue. Le sable s'envole, le vent emporte terre et ciel, passé, futur, dessins, étoiles. Ne reste rien de ce qui fut, plus rien qu'une tablette nue.

Le monde est fait à son image. Si tu ne peux pas résister à ses appels, ses tentations, ne tourne pas autour du pot. Assieds-toi dans un coin et dors. Tu ne sais rien de l'univers. Si tu n'as pas ce cœur au ventre et cette patience obstinée qu'il faut aux êtres du Chemin, serais-tu puissant comme un mont, tu ne vaux pas un brin de paille.

Le poison

Il était une fois de trop une belle-mère abusive. Sa bru ne la supportait plus. Elles vivaient sous le même toit, celui, bien sûr, du fils époux qui ne voulait surtout rien voir de leurs jérémiades aux piments, et donc qui était devenu, à tenter d'éviter ses femmes, d'une lâcheté de haut vol. De fait, il le savait mais ne le disait pas : la véritable plaie, des deux, c'était sa mère. Toujours à ronchonner que le riz était mou et la soupe tiédasse, que la maison puait l'étable, que sa bru (regardez-moi ça !) se fardait comme une putain. Bref, l'épouse gavée d'insultes finit, une nuit d'insomnie, par se planter au cœur une haine si franche qu'elle décida, tant pis, tant mieux, de proprement la trucider. Elle avait entendu parler d'une sorcière solitaire qui, disait-on, était experte en médecine de plein air. Ses plantes guérissaient de tout, ses poisons aussi, pour toujours (rumeur à peine murmurée mais tenue pour indiscutable). Bref, un matin elle décida d'aller lui demander conseil.

Elle savait à peu près où était sa cabane. Un jour de promenade triste elle l'avait aperçue, au loin, adossée à un roc géant, au fond d'une étroite vallée. Le cœur de l'apprentie tueuse courut plus vite que ses pieds. Elle fit halte sur le sentier à dix pas de la maison basse, hésita à s'en retourner. Son toit, sous la brise, fumait, et sa porte était entrouverte. Elle entendit :

– Entre, ma fille !

Elle frissonna de haut en bas, puis, d'un élan, elle obéit.

Elle découvrit dans la pénombre une femme frêle, sans âge. Son vêtement n'était qu'un sac et sa chevelure un buisson qui recouvrait crâne et visage, mêlée de toiles d'araignées, de brindilles, de bouts de paille. D'un geste elle rejeta sa crinière en arrière. Apparut un regard d'une étrange jeunesse. Ses yeux ? Deux diamants noirs lumineux, pénétrants. Tandis qu'elle épluchait les oignons de sa soupe, sa visiteuse, le front bas, lui dit sa haine et son désir. La sorcière écouta sans émotion visible, puis répondit :

– L'art du poison exige un subtil savoir-faire. Il convient de ne pas éveiller les soupçons, et donc d'avancer vers la mort par faibles doses, à pas menus. Je vais donc te donner de ces herbes toxiques qui ne sont pas pressées d'agir. Pour stimuler leur malfaisance, il te faudra masser ta vieille deux fois par jour, matin et soir. Elle ne voudra pas de tes soins, évidemment, elle te déteste. Tu verseras donc quinze gouttes de ce petit bouillon secret dans son bol de riz quotidien. Elle sera malade cinq jours, et puis elle se laissera faire. Pas de questions ? Chance pour toi, je déteste me répéter.

L'ordonnance de la sorcière fut impeccablement suivie. Mais ce qui vint à la maison, ce ne fut pas la mort promise, ce fut la vie, la vie simplette, la vie tendrement réveillée. L'épouse s'appliqua si bien à pétrir la peau de la vieille que l'autre en gémit de plaisir, soupira d'aise, fesses à l'air, et avoua que c'était bon. Un soir, même, en se rhabillant, elle murmura :

– Merci, petite.

Sa bru, d'abord, s'en étonna, puis elle se sentit bonne fille à raviver ce corps fané. Un soir, « misère, se dit-elle, je suis en train de la tuer à petits coups d'herbe surnoise, pauvre vieillotte au cœur souffrant ! ».

Elle courut, dès le petit jour, chez l'empoisonnante sorcière, bafouilla des mots désolés, joignit les mains pour demander quelque miracle guérisseur de belle-mère mal en point. L'autre sourit, les yeux contents sous sa tignasse buissonnière.

– Ne t’inquiète pas, belle enfant. La mort n’a pas besoin qu’on l’aide à faire ses moissons de gens. Mes tisanes servent la vie, même si je dis le contraire. Tu as fait ce que j’espérais. Viens là, que je baise ton front.

La jeune femme, de ce jour, revint souvent à la cabane parmi les rocs de la vallée. Elle apprit à parler aux herbes, aux arbres, aux cailloux, au torrent. Elle fit autant de bien qu’elle put. Dieu ne lui demandait pas plus.

OceanofPDF.com

Le pari

Il était une fois, sous le soleil puissant amoureux des terrasses, le palais brun aux portes rouges d'un sultan au regard cupide et redouté. Une passion futile autant que tyrannique le possédait de pied en cap. Il pariait à tout propos. Gagner, contre lui ? Impossible. Il n'imposait que des enjeux qu'il était sûr de remporter. Et pas question de refuser l'honneur de mourir pour des nêfles. Car il allait de soi que le perdant du jour pouvait dire adieu à sa tête. Sa Majesté l'envoyait paître d'un envol de sabre amusé.

La vie ainsi batifola entre terreur et fuite en douce, jusqu'à ce matin ordinaire où une équipe de maçons appelés à quelques travaux déposèrent un amas de briques contre le mur nord de la cour. Le sultan, justement, allait à l'écurie consoler son cheval malade. Entre deux enjambées, la main haute, il cria :

– Qui veut parier avec moi ?

Il fit halte et rugit encore, contemplant les gens alentour :

– Je défie qui se sent capable de porter cet énorme tas de la muraille nord à la muraille sud avant le coucher du soleil !

Alentour, panique muette. On chercha le dos du voisin, on recula dans l'ombre, on se rapetissa, jusqu'à ce que soudain, surprise. Voilà qu'un jeune et fier jeune homme vint se planter face au tyran.

– Quel est l'enjeu ? dit-il, tranquille.

– Pour le gagnant, dix jarres d'or.

– Pour le perdant ?

– Tête tranchée.

Le grand gaillard, à voix solide :

– Pari tenu, ô roi des rois. À condition (écoute bien) que te soit donné l'avantage d'interrompre le jeu, s'il te plaît de le faire, à tout moment du jour. Dans ce cas, je n'aurai gagné qu'une jarre d'or. Presque rien.

L'œil du sultan se fit nocturne. La demande était saugrenue. Il gratta sa barbe. Il se dit : « Que cache-t-il, ce freluquet ? Quelle fourberie me joue-t-il ? Il est mort d'avance, il le sait. Alors, bien sûr, il ruse, il bluffe. Il se croit malin. Pauvre fou ! Abandonner, moi, l'invincible ? Allons donc, il me connaît mal ! »

– C'est d'accord, grogna le monarque. À toi de jouer, compagnon !

Le garçon retroussa ses manches, cracha vaillamment dans ses mains et chantonnant, s'en vint aux briques. Leur tas était deux fois plus haut que ses cheveux. Il en contempla le sommet puis en chargea une dizaine sur sa poitrine débraillée, et sans plus se hâter qu'un soldat sans bataille, il traversa la cour de l'ombre du mur nord au sud ensoleillé. Il fit ainsi une bonne heure. Un coup d'œil suffit au tyran. À sa droite, un tas ridicule, à sa gauche, au bout de cent pas, un amas presque inentamé. Et pourtant le garçon sifflotait comme un merle, apparemment content du travail accompli. Comme il passait à sa portée :

– Admets, tu es perdu, lui lança le monarque. Pourquoi t'obstiner ? Tu es mort !

– Au contraire, prince du monde, je suis plus vivant que jamais !

Le sultan, soudain renfrogné :

– Comment cela, jeune brigand ?

– Tu as oublié quelque chose, lui répondit le beau rieur, quelque chose qui te perdra avant le prochain crépuscule.

– Quoi donc, mille millions de guêpes ? croassa l'éternel gagnant.

Et le jeune homme, s'éloignant :

– Un détail, un simple détail !

Le tyran plongeait dans le noir. Qu'avait-il négligé, que diable ? Il se redit exactement les paroles de ce futé qui semblait si sûr de ses armes cachées quelque part sous son front. Il n'y vit ni piège ni trou. Le tas de briques, après cinq heures, était toujours d'une arrogance à défier trente maçons. Logiquement, pas de suspense. Pourtant, la voix un rien fêlée :

- Es-tu toujours sûr de gagner ?
- Plus que jamais, répondit l'autre.
- Qu'ai-je oublié ? Avoue, dis-moi !
- Je te l'ai dit, ô prince rare. Une broutille, un presque rien.

Le sultan, soudain rougissant, exaspéré :

– Oh qu'il m'énerve ! Vois ce tas. Il te reste une heure. Tu ne peux plus rien. Alors quoi ? Es-tu un djinn ? Un magicien ? Vas-tu donner l'ordre à ces briques de galoper jusqu'à tes pieds ?

Le garçon partit d'un beau rire.

- C'est beaucoup plus simple que ça !
- Je veux savoir, sorcier ! J'exige !
- On stoppe le jeu ?
- Bon, d'accord. Et la jarre d'or, peu importe. Je te la donne. Elle est à toi. Alors, dis, ce détail fatal ?

Le jeune homme soupira d'aise, et laissant tomber les dix briques tenues serrées sous le menton :

– Ton erreur, prince des croyants, est d'avoir fabriqué le piège où tu t'es tout seul empêtré. Tu es farci de peurs, d'avidité, de doutes. Pour te mener où je voulais, il a suffi (rien de plus simple) que je nourrisse tes démons comme le feu sous le chaudron. Mon désir n'a jamais été de te vaincre à ce jeu bizarre. Dix jarres d'or ? Trop lourd pour moi. Une seule fait mon bonheur ! Je n'ai joué, moi, que pour elle.

Et soulevant son chapeau bleu :

- Bien le bonsoir, la compagnie !

Il sortit par la porte rouge. Où est-il parti ? Je l'ignore, il ne l'a pas dit.
Bonne nuit.

OceanofPDF.com

Le concours de tir à l'arc

Comment Hoshiro Kanzemon entra dans la haute légende du Bushido, la voie des nobles samouraïs ? Voici ce qui est dit de ce jour mémorable, mais qu'on sache d'abord ce que savaient jadis même les vieux devant le feu.

Chaque année, au temps des Shoguns, dans le temple aux mille Bouddhas de la cité de Kyoto, les grands hommes et le petit peuple assistaient au concours majeur de tir à l'arc qui réunissait, face aux cibles, les incontestables champions de cet art coutumier entre tous exaltant. Décocher de multiples traits dans une galerie couverte d'une soixantaine de pas, telle était la règle première. La rencontre durait de l'aube au petit jour du lendemain, et son vainqueur était l'archer dont le plus grand nombre de flèches avait sans faute atteint leur but, au bout de l'espace imposé. Il y fallait une technique évidemment irréprochable, une indestructible énergie, et surtout une force d'âme capable de pousser son homme au-delà des plaintes du corps. Hoshiro Kanzemon était, à cette épreuve, le maître admiré de ses pairs. Huit mille traits en pleine cible sur les dix mille décochés. Sa prouesse, quinze ans plus tard, était toujours inégalée. Il demeurait pour tous « le Premier sous le Ciel ».

Vint alors Wasa Daïchiro. C'était un jeune samouraï à la parole simple et droite, à la renommée sans éclat mais assurément respectable. Il se présenta au concours. Il y fut aussitôt admis. Il tira, sans souci du monde. Une jubilante rumeur envahit bientôt le public. Il venait de planter, en un temps

surprenant, cinq mille flèches au but. On le vit s'accorder un moment de repos. Grave erreur. Il se refroidit. Quand il se remit à l'ouvrage, plus de forces, douleurs partout. Il tomba à genoux, ne put reprendre souffle. Alors un membre du jury se dressa droit parmi ses pairs et quitta l'estrade d'honneur. Il vint au jeune homme épuisé, manipula son dos, ses muscles, sans cesser de lui reprocher son temps de répit malvenu, puis il retourna sur son siège, tandis que le perclus aux forces ranimées reprenait ses tirs infailibles. Plus de huit mille flèches atteignirent leur cible. Il devint, ce jour sans pareil, le nouveau « Premier sous le Ciel ».

Dès la clôture du concours le vainqueur s'en vint à l'estrade s'incliner devant l'inconnu qui l'avait si bien secouru.

– Mille et mille mercis, dit-il. Sans vous je n'aurais pas vaincu le grand Hoshiro Kanzemon. Dites-moi quel est votre nom, que chaque matin je l'honore.

– Mon nom ? lui répondit le maître, vous le connaissez, mon ami. Vous venez de le prononcer.

Comment Hoshiro Kanzemon entra vivant dans la légende ? En offrant la victoire à son jeune rival. Hoshiro, ce jour-là, s'était vaincu lui-même. Il n'est pas de plus grand exploit.

L'éphémère et le ver luisant

Cette libellule menue autrement nommée éphémère fait la rencontre, un beau matin, d'un ver luisant de bonne humeur. Elle lui dit :

– Compère vivant, quelle est donc cette lueur bleue que j'aperçois sur votre ventre ?

L'autre répond :

– C'est ma lanterne. Elle m'éclaire, la nuit venue, quand je cherche de quoi manger dans la boue grasse, au pied des arbres.

La bestiole, étonnée :

– La nuit ? De quoi diable me parlez-vous ?

– Du père soleil endormi, au fond de l'ouest, dans son lit rouge.

L'éphémère frémit des ailes.

– Le père soleil, s'endormir ? Allons, mon beau, vous plaisantez ! De mémoire de libellule, l'a-t-on jamais vu fatigué de nous abreuver de lumière, lui, le veilleur perpétuel ? Absurde ! Enfin, réfléchissez. Je suis née ce matin, il est bientôt midi, j'ai déjà traversé la moitié de ma vie et rien, là-haut, ne dit que le jour s'amenuise. Vous voyez trouble. Soignez-vous, c'est le mieux que vous puissiez faire. Adieu, monsieur le ver luisant.

– Adieu, madame l'éphémère.

« Comment pourrait-elle comprendre ? se dit le ver méditatif. À qui ne connaît pas la nuit, comment raconter les étoiles ? Décidément, la vie est mille fois plus vaste que nous ne le saurons jamais. »

– Tais-toi, dit un oiseau passant, tu penses trop fort, tu m'agaces.

Un coup de bec, et plus de ver. L'éphémère, sur un brin d'herbe, baigne ses ailes de soleil.

OceanofPDF.com

Ce que disent les oiseaux

Battez tambours, sonnez clairons, voici, marchant à l'ennemi, la plus puissante armée du monde. Soleil captif de mille armures, chevaux noirs aux étriers d'or, lances raides dans le ciel bleu, le sultan Mahmoud est content. Des nuées d'oiseaux l'accompagnent, signe que la gloire l'attend.

Sur son chemin vient un derviche, un vagabond en haillons gris. D'où sort-il ? Mystère. Il s'arrête devant la monture du roi, plante entre ses pieds son bâton. Le monarque est superstitieux. « Et si cet errant, se dit-il, était (qui sait ?) un de ces sages qui se cachent dans les forêts ? » Il tire sur ses rênes, il le salue, il dit :

– Saint ermite, bénis mes hommes, mes chevaux, mes armes, ma vie.

L'homme soupire.

– Te bénir ? Tu n'as aucun besoin de moi. Les oiseaux qui tournoient là-haut l'ont fait et le refont sans cesse.

– Connais-tu donc leur langue ?

– Oui.

– Ainsi, dit le monarque, ils célèbrent d'avance cette inévitable victoire qui fera de moi le sultan le plus fortuné de ce monde ! Que disent-ils exactement ?

L'errant se tait un long moment. Ses yeux brillent, mais froidement.

– Ils chantent ta guerre, Mahmoud. Ils chantent les ruines prochaines où sans crainte ils pourront nicher, les villes partout dévastées, leurs délicieux festins de vers dans les cadavres abandonnés, la sauvagerie des palais

rendus aux forêts renaissantes. Ils chantent ta fin, ô sultan, et celle des gens de ta sorte.

Il brandit face au roi son bâton dérisoire. Il s'éloigne sans plus un mot. Sur le chemin, plus de derviche, et dans le ciel, plus un oiseau.

OceanofPDF.com

Le cercle du monde

Autrefois, quand les Amérindiens priaient le Grand Esprit, ils disaient : « Protégez ma famille et protégez mes proches. » Et sais-tu qui était la famille de l'Ancêtre, et qui étaient ses proches ? C'était tout ce qui vit dans le cercle du monde, ses frères humains, les bisons, les coyotes, ses cousins les oiseaux, les fourmis, les poux même, les arbres, les buissons, les herbes et les fleurs. Et dans ce cercle du monde tous les vivants parlaient le même langage, les animaux pouvaient se transformer en hommes et les hommes pouvaient se changer en renards, en cerfs, en loups, en écureuils.

Ce temps-là est aujourd'hui au fond de la vie, caché par une brume épaisse. Ceux qui osent la traverser sont d'étranges chasseurs. Leur mémoire est puissante et courageuse. Bénis soient-ils.

OceanofPDF.com

Table

Couverture

Copyright

Exergue

En guise de prélude

1. Venir au monde

La source des contes
Le joueur de luth
Cache-cache
La musique du cœur du monde
Le flocon de neige
Chanter le monde
Vive la vie !
La femme Bison Blanc
L'immortel
Sept questions

2. L'illusion féconde

Fleur bleue
Les femmes qui savent
La charrette dans le fossé
Un peu d'eau
Le pinceau magique
Deux amis, une nuit neigeuse
L'histoire
L'apparition
La Vision
Les deux vies du vieux moine

L'héritage
Voir l'océan

3. Les pouvoirs de l'enchantement

Un roi, un ermite, une histoire
La grande dispute
Un voyage au Paradis
L'auberge
L'esprit des mots
Premier ministre
Le maître bouffon
L'arbre
L'eau du Paradis
Le guérisseur
La voix
L'éclat de vérité

4. Contre vents et marées

La question
Ce qui advint le jour du mariage d'Abdul
L'offense et le bienfait
Le Faucon Blanc
Le rossignol
Le canari
À l'abri du malheur
Le pigeon et l'épervier
Le maudit
La goutte de miel
Le palais fendu
Le chant du guerrier

5. Tout finit par être vrai

Les savants et le lion
Le bon côté de la tartine
Le moustique
La poutre
Le pagne
Les somnambules
L'auréole
La passerelle
L'ours et le mécréant

Bon appétit !

Le mendiant

Diogène

6. Réveiller la tendresse qui réchauffe les cœurs

Une femme, un trésor

Un mariage au pays d'En-Haut

La cible

Hakuin et l'enfant

Le chanteur de vie

Le cœur de la mère

La prière du berger

Le maître de bonté

Les Jizo aux chapeaux de paille

Oshin

Le jongleur

Le chat

Les oies sauvages

7. Fais de ta vie un beau récit

Trois questions

Le grand voyage

Deux loups

Cheval Fou

La planche du géomancien

Le poison

Le pari

Le concours de tir à l'arc

L'éphémère et le ver luisant

Ce que disent les oiseaux

Le cercle du monde

Remerciements

Du même auteur

Remerciements

Merci.

Quel pauvre petit mot pour dire ce bon vent qui parfois nous emporte vers quelques amis bienfaiteurs ! Faute de mieux, donc, merci à celles et ceux dont la fidélité nourrit et garde vivants, depuis tant d'années, nos ateliers. Par leur exploration amoureuse des contes, leurs questionnements, leurs trouvailles, leur simple présence parfois ils ont, sans le savoir peut-être, fait grand bien à ce livre et à son auteur.

Merci à Alexandrine Halliez, dont l'amitié m'est si précieuse. Non seulement elle veille au bon déroulement des ateliers, mais elle propose tous les matins la Pensée du Jour aux milliers de rêveurs éveillés, inconnus et pourtant proches qui nous font l'amitié de partager avec nous les résonances que la Pensée éveille en eux.

Merci à Sylvie de Berg, à Myriam Rubis, à Martine Tollet, dont le souvenir nous accompagne, et pour la dynamique des ateliers belges, à Valérie Bienfaisant. Chacune aura permis d'inscrire dans la durée nos formations à l'art du conte en imprimant leur marque propre à cette chaîne de transmission.

« On est sauvé non par l'amour que l'on reçoit mais par celui qu'on donne », a dit je ne sais plus quel Juste. Vous dont les voix et les récits résonnent en moi aux heures de solitude, vous ne pouvez savoir à quel point vous avez été des donateurs irremplaçables.

À la vie aussi, grand merci.

OceanofPDF.com

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Albin Michel

PAROLES DE CHAMANS, 1997.

LE SECRET DE L'AIGLE, en collaboration avec Luis Ansa, 2000 ; « Espaces libres », 2008.

L'HOMME QUI VOULAIT VOIR MAHONA, roman, 2008, et Points, 2009.

LE LIVRE DES CHEMINS, CONTES DE BON CONSEIL POUR QUESTIONS SECRÈTES, 2009.

L'ENFANT DE LA NEIGE, 2011.

PETITS CONTES DE SAGESSE POUR TEMPS TURBULENTS, 2013.

LE ROMAN DE LOUISE, 2014.

LES VOYAGEURS DE L'AUBE, 2015.

LA CLÉ DES CŒURS, CONTES ET MYSTÈRES DU PAYS AMOUREUX, 2017 ; « Espaces libres », 2019.

LE JOUR OÙ FÉLICITÉ A TUÉ LA MORT, 2019.

J'AI PAS FINI MON RÊVE, 2020.

LA CONFRÉRIE DES INNOCENTS, roman, 2021.

OceanofPDF.com

Retrouvez toute l'actualité des éditions Albin Michel sur notre site albin-michel.fr
et suivez-nous sur les réseaux sociaux !

Instagram : [editionsalbinmichel](https://www.instagram.com/editionsalbinmichel)

Facebook : [Éditions Albin Michel](https://www.facebook.com/EditionsAlbinMichel)

Twitter : [AlbinMichel](https://twitter.com/AlbinMichel)

OceanofPDF.com